This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 H. 26

ŒUVRES

COMPLETES

DE M. DE CHEVRIER.

LE

COLPORTEUR,

HISTOIRE MORALE

ET CRITIQUE;

PAR

M. DE CHEVRIER.

Des jeunes gens d'un ton, d'une ſtupidité..
Des femmes d'un caprice & d'une fauſſeté..
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Des protégés ſi bas, des protecteurs ſi bêtes,
Des réputations on ne ſait pas pourquoi,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi....

GRESSET, Com. du Méch.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez l'éternel JEAN NOURSE.

L'An de la Vérité 1774.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 AUG 1958
OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MONSIEUR *Pariſot*, ci-devant capucin de la province de Lorraine, ſous le nom de *pere Norbert*, transfuge de l'ordre ſéraphique, retiré en Hollande, à Londres, à Berlin & à Brunswick, ſous la qualification de *Peters Pariſot*, muni depuis d'un bref que le pape régnant lui a adreſſé avec permiſſion d'être homme de bien & honnête eccléſiaſtique, ſous le ſobriquet de l'abbé *Curel*, & enfin aujourd'hui auteur à la ſuite de la ville de Lisbonne, ſous le titre de monſieur l'abbé *Platel*.

Mon RÉVÉREND PERE, *ou Monſieur, tout comme il vous plaira,*

SOuffrez qu'avant que je vous préſente l'hiſtoire de votre vie, à laquelle je travaille, je prenne la liberté de vous dédier *le Colporteur*, ouvrage dans lequel j'ai cru vous ſervir, en rendant juſtice aux jéſuites qui vous mépriſent autant que vous les avez dénigrés dans votre livre des *Rits Malabares*, production gothique que je vous conſeille de mettre en françois, ſi vous parvenez, à 65 ans, à l'apprendre à Lisbonne.

Que vous êtes heureux d'avoir touché l'ame ſenſible de Clément XIII. Rentré dans le giron de l'égliſe que vous avez quittée, parce qu'il y a des temps où le corps rebelle ſe livre aux plaiſirs que la religion interdit aux célibataires par état, vous vivez au-

jourd'hui dans un royaume catholique, où il n'y a plus de jéſuites qui pourront critiquer vos ſublimes écrits, ni prêcher contre votre apoſtaſie que vous avez aſſez mal palliée aux yeux de la cour de Rome; car n'en déplaiſe à votre ſupplique, quand vous faiſiez des tapis à *Vinſord*, vous n'étiez point l'apôtre du duc de Cumberland, qui vous payoit pour travailler à ſa manufacture, & non pour lui prouver l'infaillibilité du pontife Romain; & quoi que vous en diſiez, vous n'étiez point à Brunswick pour y établir les dogmes de la foi catholique que vos ſermons d'ailleurs n'auroient pas accréditée, parce qu'on ne parle guere avec ſuccès d'une religion dans laquelle on ne vit plus.

Pourſuivez en Portugal le cours de votre vie mémorable, il ne

manque plus à votre gloire apoſtolique, que de conduire le pere *Malagrida* au ſupplice, d'engager par vos ſaintes exhortations tous les honnêtes Juifs de Lisbonne à ſe familiariſer avec le jambon, & de finir par aller remplir en Corſe la place de grand aumônier du chef des mécontents.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime que vos mœurs & vos ouvrages méritent,

Mon révérend pere, ou Monſieur, tout comme il vous plaira,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L'Auteur du COLPORTEUR.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Lorſque je publiai en 1753 les mémoires d'une honnête femme, *je prévins que ce roman ſeroit le dernier qui ſortiroit de ma plume, & je comptois tenir ma parole, d'autant plus aiſément que mes occupations, partagées entre l'hiſtoire & le genre dramatique, prenoient tout mon temps. Eloigné depuis quatre ans de ma patrie, & entraîné dans des pays où le goût de la politique m'avoit attaché, j'ai*

eſſuyé les maneges de la cabale ; les baſſeſſes de l'envie & les déſagréments de l'autorité ſurpriſe. Ces tracaſſeries m'ont rendu à moi-même, & j'ai jugé que le métier de politique ne convenoit qu'à un négociateur, & qu'un particulier avoit toujours mauvaiſe grace de défendre ou d'attaquer les rois qui le mépriſent ou qui l'ignorent.

Libre aujourd'hui du joug & des entraves que je m'étois impoſés, je ne me mêle plus des querelles des rois, mais toujours citoyen je ferai des vœux pour ma patrie ; & parlant en homme qui vit dans une république libre & un état neutre, & qui peut s'exprimer tout haut, parce qu'il n'eſt plus obligé d'adopter la façon de penſer du gouvernement dans lequel il écrivoit, je dirai

que le prince qui réſiſte depuis cinq ans à la France, à l'Autriche, à la Ruſſie, à la Suede, à la Saxe & à l'Empire, réunis contre lui, eſt le héros du ſiecle, & que ce grand roi mettra le ſceau à ſa gloire immortelle, s'il parvient à terminer cette campagne par éviter une bataille, ou par la gagner. Tandis que, tranquille dans mon cabinet, je demanderai au ciel la paix dont toutes les puiſſances ont beſoin, je m'appliquerai à déclarer une guerre ouverte aux vives, aux ridicules & aux mauvais ouvrages, en obſervant de ne parler des mœurs que de ceux qui ſont connus pour n'en avoir plus.

L'ouvrage que je ſoumets à l'examen du public, eſt écrit avec une vérité hardie, que les auteurs devroient toujours employer,

LE

COLPORTEUR,

HISTOIRE MORALE

ET CRITIQUE;

PAR

M. DE CHEVRIER.

Des jeunes gens d'un ton, d'une ſtupidité..
Des femmes d'un caprice & d'une fauſſeté..
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes,
Des protégés ſi bas, des protecteurs ſi bêtes,
Des réputations on ne ſait pas pourquoi,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi....

GRESSET, Com. du Méch.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez l'éternel JEAN NOURSE.

L'An de la Vérité 1774.

tement vrais ; qu'on le trouve bon ou mauvais, je ſais à quoi m'en tenir, & quoi que le lecteur puiſſe en penſer, je n'aurai peut-être pas plus de foi à ſes éloges qu'à ſa critique.

LE COLPORTEUR,

HISTOIRE MORALE

ET

CRITIQUE.

HI! c'eſt vous, Chevalier, dit la marquiſe de *Sarmé*, en voyant entrer un de ces merveilleux qui ont l'agréable talent de tromper, de ruiner & de déshonorer toutes les femmes. Vous êtes aujourd'hui d'un *brillant*, d'un *lumineux*, *d'une ſanté*... En vérité plus je vous conſidere, & plus j'ai envie de parier que vous n'avez plus de *petite maiſon*. Eh, d'où vient ce propos, Marquiſe! j'ai toujours la même; celle que vous trouviez autrefois ſi *délicieuſe*,

Parlez plus bas, Chevalier, reprit madame de *Sarmé*, je ſerois perdue ſi mes femmes vous entendoient. Eſt-ce que vous en auriez changé, Madame? Pourſuivez, Monſieur, voilà une impertinence auſſi-bien conditionnée.... Ah! point d'humeur, Marquiſe, ou je me retire. Oh! retirez-vous, Chevalier, retirez-vous, ma toilette n'en ſera pas plus ſolitaire, & le petit abbé que j'attends, m'amuſera du moins ſans me faire rougir.

Ah ma foi, dit le chevalier, ſi l'abbé vient, je lui cede le pas par reſpect pour ſon caractere. Vous êtes fou avec votre caractere, reprit la marquiſe, l'abbé n'en a point. Je vous demande pardon, Madame, pourſuivit le chevalier, il en a un aſſurément, & un de ces caracteres avec leſquels on vole à la fortune en obligeant beaucoup d'honnêtes gens. Je ne vous entends point, répliqua madame de *Sarmé*. Ce que je dis eſt pourtant très-clair, & votre petit abbé a le talent reſpectable de faire des mariages de l'inſtant, qui lui valent beaucoup d'argent & de conſidération. Quoi! s'écria la marquiſe, l'abbé ſeroit un... ah cela n'eſt pas poſſible. Oh très-poſſible, Madame,

Madame, & puiſque vous voulez que je vous parle vrai, je vous dirai à l'oreille que je ne dois qu'à ſes ſoins l'honneur de vous avoir été quelque choſe.... Ah le petit mauſſade, dit madame de *Sarmé*, je ne veux le voir de mes jours; mais en effet, continua-t-elle, je me rappelle qu'avant que vous vinſſiez chez moi, cet abbé me parloit de vous avec enthouſiaſme, m'entretenoit des bonnes fortunes que vous aviez, & finiſſoit toujours par louer votre taille. Le voilà bien, Madame, reprit le chevalier, jamais il ne me parloit de vous, qu'il ne me fît entendre que vous me voyiez avec plaiſir, & que vous déteſtiez, du meilleur de votre cœur, toutes les femmes qui me vouloient du bien. Ah convenez donc, répondit madame de *Sarmé*, que cet abbé eſt un effronté perſonnage dont il faut ſe débarraſſer. S'il avoit ſu lire, répliqua le chevalier, j'en aurois fait un honnête curé de campagne, qui ſe ſeroit engraiſſé en nettoyant l'ame de mes payſans; mais cela ne ſait que négocier une intrigue, manger, s'enivrer & dormir. En ce cas, reprit la marquiſe, faiſons-en un chanoine d'une petite ville de province, où il

pourra végéter à ſon aiſe. C'eſt mon projet, Madame, repartit le chevalier; les ſervices qu'il m'a rendus auprès de vous m'engagent à lui faire un ſort, & puiſque vous vous intéreſſez encore à lui, ſa fortune eſt faite. J'en accepte l'augure, dit madame de *Sarmé*, pourvu qu'il ne paroiſſe jamais à mes yeux. Hola Juſtine, ſi ce petit abbé vient, congédiez-le. En ferai-je autant de votre colporteur, répondit la femme de chambre? Où donc eſt-il, demanda la marquiſe? dans votre bibliotheque, reprit Juſtine: eh, faites l'entrer ſur le champ. La femme de chambre fut à peine ſortie que le chevalier voulut ſe lever; la marquiſe le fixa tendrement, il demeura, & monſieur Brochure, le colporteur le mieux fourni & le plus ſcandaleux du royaume, entra.

Des lecteurs impatients me demanderont peut-être quelle étoit la marquiſe de Sarmé: je leur répondrai que c'étoit une de ces femmes qui ne pouvant plus compter ſur leurs appas altérés par le temps & par les plaiſirs, ſe font un mérite de leur fortune, & qu'elles réparent avec leur argent les déſordres des années. La marquiſe joi-

gnoit à cette généroſité néceſſaire un goût affecté pour tous les ouvrages nouveaux : aimant ſur-tout à protéger les gens de lettres, ſa maiſon leur étoit ouverte dans tous les temps, & jamais on ne prit chez monſieur *de la Popeliniere* (*a*) autant d'indigeſtions qu'à la table de madame de Sarmé. Il eſt vrai que ſes convives étoient de toutes les eſpeces, & quand elle ne pouvoit avoir d'auteurs ni de comédiens du premier ordre, elle prenoit des écrivaſſiers & des hiſtrions ; & ſi *Diderot* & *Carlin* lui manquoient, elle vouloit bien ſe borner à des *Paliſſot* & à des *Marignan* (*b*) : cette mauvaiſe compagnie en éloignoit la bonne, & la marquiſe ne voyant plus que des paraſites & des eſcrocs qui avoient beſoin d'elle, devint précieuſe par orgueil, & méchante par néceſſité.

Je pourrois étendre ce portrait, mais

(*a*) Fameux fermier-général, dont la maiſon eſt appellée *la Ménagerie*.

(*b*) Mauvais ſujet, & plus mauvais arlequin ; il a le talent de ſurprendre des applaudiſſements de ceux qui n'ont jamais vu l'arlequin de Paris. Au demeurant il a été chaſſé de Lyon pour un cas grave, & de Paris, parce qu'on n'y aime que le bon, & qu'on n'y ſupporte que la médiocrité.

cette femme qui ne ſait plus diſſimuler, va ſe peindre elle-même dans cette production : ne ſuſpendons point la marche de l'hiſtoire, & ſuivons monſieur Brochure qui entre dans le cabinet de toilette de madame de Sarmé.

Qu'avez-vous-là, Monſieur, lui dit la marquiſe ? n'eſt-ce pas une feuille de Fréron ? Je ne négocie plus avec lui, reprit le colporteur, depuis que monſieur de Voltaire s'eſt aviſé d'en faire le funeſte héros de l'*Ecoſſaiſe* : d'ailleurs j'ai à me plaindre de ſes procédés ; il y a quelques mois que voulant porter le deuil du duc de Bourgogne, il me demanda un habit noir que je lui prêtai, & qu'il a oublié de me rendre. Ces actions ne ſe faiſant point entre gens du métier j'ai rompu avec lui, & les perſonnes honnêtes commencent à m'eſtimer. Quelle eſt donc la feuille que vous tenez, reprit la marquiſe ? C'eſt, repartit Brochure, un arrêt du parlement .... Y penſez-vous, répondit madame de Sarmé, de me préſenter de pareils écrits ? & voulez-vous que j'aille parler le langage du barreau ? Je veux, dit le colporteur, que madame s'amuſe ; & l'arrêt que j'ai l'honneur de lui préſenter, remplira

parfaitement mon objet. Eh bien, Brochure, que dit donc ton arrêt, s'écria le chevalier? Il dit, répliqua le colporteur, qu'avec de la patience on vient à bout de tout. Ecoutez & louez la sageſſe de nos magiſtrats.

Il y a, continua Brochure d'un ton pompeux, des rois ſur la terre; le ciel veut qu'on regarde leur perſonne comme ſacrée: cependant il s'eſt trouvé en France, en Portugal & ailleurs, des ſcélérats qui ont attenté ſur les jours de leurs ſouverains; & lorſque ces exécrables régicides ont été ſommés de déclarer où ils avoient puiſé cet horrible deſſein, ils ont cité *Eſcobar*, *Leſſius*, *Bellarmin*, & trente autres *inigiſtes*, dans les ouvrages deſquels on a trouvé ce poiſon diſtillé méthodiquement. Le parlement qui aime ſes rois, & qui ne veut pas qu'on les maſſacre *par exprès commandement du révérend pere général*, vient de porter un coup déciſif, en défendant aux inigiſtes du royaume de ſe qualifier du titre de *jéſuites*, parce que *Jeſus*, loin d'ordonner à ſes diſciples de tuer les princes de la terre, veut qu'ils leur obéiſſent comme à lui-même; & des boutiques d'arſenic & d'opium ne devant

point être connues dans un état policé, on a défendu aux peres inigiſtes de prendre des apprentifs qui ne deviendroient que trop tôt maîtres dans cette ſcience meurtriere. Je vous entends, monſieur Brochure, dit le chevalier; il n'y a plus de deſcendants du héros de Pampelune (*a*), & l'arrêt que vous apportez en prononce la deſtruction. A peu de choſes près, répondit le colporteur, on laiſſe vivre ceux qui exiſtent : mais comme leur *ſociété* eſt une mere trop féconde, on vient de la mettre dans le cas de ne plus faire d'enfants. Parbleu, reprit le chevalier, le parlement qui ſe mêle de tout, devroit bien exercer une pareille autorité ſur nos filles de ſpectacles; nos comédies & nos opéra ne ſeroient plus interrompus par les accouchements fréquents de ces nymphes poulinieres. Voilà bien mon étourdi, repartit la marquiſe; il vient ici nous parler d'actrices, tandis qu'il eſt queſ-

(*a*) Tout le monde ſait que dom Inigo de Guipuſcoa, étant au ſiege de Pampelune, fut légérement bleſſé, ſe crut mort, & fonda, parce qu'il avoit peur, l'ordre des Inigiſtes qui, plus courageux que leur timide inſtituteur, ſont accoutumés à faire trembler les rois & les peuples.

tion des révérends peres inigiſtes, avec qui l'on ſait que ces filles n'ont aucun rapport direct. Ah! j'ai mes raiſons, Madame, répondit le chevalier, pour ſouhaiter que le parlement ſéviſſe un peu contre la fécondité irréguliere de ces créatures, & je ne m'accoutume point à être pere cinq ou ſix fois l'année; d'ailleurs je ſuis Turc, on ne peut pas moins, & vous devez me connoître aſſez pour.... Oh, point de mauvaiſe plaiſanterie, je vous prie; monſieur Brochure croiroit d'après ce propos indecent..... Non, Madame, dit le colporteur en interrompant bénignement la marquiſe, je ne crois rien, & vois encore moins; il faut de la diſcrétion dans notre profeſſion, & ſi nous venions à en manquer, nous ſerions ruinés; nous ſommes tous les jours témoins de tant d'événements ſinguliers, que nous paſſerions pour les organes de la médiſance & du ſcandale, ſi nous nous aviſions jamais de les dévoiler. Ce qu'il vous dit là eſt exactement vrai, Marquiſe, repartit le chevalier, & vous lui donneriez dix louis qu'il ne vous ſonneroit mot de ce qu'il a pu voir dans ſa tournée de ce matin. Ah! dix louis,

Monſieur, ſeroient bien ſéduiſants ; les temps ſont d'ailleurs ſi mauvais, que pour une pareille ſomme on ne pourroit guere s'empêcher de déshonorer cinq à ſix cents perſonnes..... Oh par ma foi, s'écria la marquiſe, vous n'en ſerez pas dédit, monſieur Brochure ; voilà dix louis bien comptés dans ce rouleau d'écus, prenez-les, & faites-moi l'hiſtoire ſcandaleuſe de votre journée..... Parlerai-je de madame, dit malignement le colporteur ? Ah ! miſéricorde, repartit le chevalier ; monſieur Brochure fait auſſi des épigrammes. M. Brochure, répondit madame de Sarmé, eſt un impertinent. Pardon, Madame, reprit le colporteur, je croyois, que vous m'aviez payé pour ne rien omettre ; mais mon projet n'étant point de vous déplaire, je vais me rabattre ſur la cour & la ville, ce ſont là des champs où la chronique médiſante peut moiſſonner à loiſir.

Allons, perruque, dit le chevalier, aſſieds-toi ſur ce tabouret, & commence.

Je débuterai, répondit Brochure, par un aveu dont j'eſpere que vous ne me ſaurez pas mauvais gré ; je ne ſuis point

Colporteur,

Colporteur, & cette médaille que vous me voyez n'eſt qu'un paſſe-port que la police me donne pour aller, en portant des livres ſous le manteau, épier les anecdotes ſcandaleuſes, & les aventures galantes dont je compoſe le ſoir un petit *memoria* que je porte au bureau.

Ce métier eſt-il bien bon, demanda madame de Sarmé? La police, repartit Brochure, me fournit gratis tous les livres que je vends; & comme je ne partage avec perſonne, le débit ſeul eſt à moi. Avant d'en venir à vos hiſtoires, reprit la marquiſe, voyons un peu tous les livres qui ſont dans ce ſac. Madame de Sarmé & le chevalier ſaiſirent avidement toutes les brochures qui étoient dans le paquet du Colporteur. Les œuvres du marquis de *Caraccioli* tomberent d'abord ſous la main du chevalier, chacun étendit ſes bras, & bâilla; Brochure lui-même s'endormit en diſant que l'*univers énigmatique*, & *la grandeur d'ame*, étoient deux productions excellentes; mais on ne crut point à ſes éloges intéreſſés: & la marquiſe, appréciant le mérite de l'auteur Italien, jugea que tous les ouvrages de ce moderne Scuderi n'étoient qu'une

froide rapsodie, & une compilation seche & décousue de quantité de bons livres qu'il avoit gâtés en les découpant mal-adroitement. Toutes les bonnes choses qui passoient par la plume de cet écrivain, perdoient leur mérite réel, telle qu'une eau claire sortant de sa source perd sa pureté en passant par la fange. Qu'importe, le titre fastueux de *marquis*, la qualité pompeuse de *colonel*, & le ton imposant d'un éditeur Liégeois avoient séduit le public imbecille, & le libraire *Bassompierre* avoit déjà assuré la dot de deux de ses filles sur le produit des ouvrages admirables de monsieur le marquis de Caraccioli, tandis que le premier éditeur de dom Quichote est mort à l'hôpital. Bizarrerie singuliere qui n'annonce que trop la corruption du bon goût, & la décadence des lettres.

La marquise, revenue de son assoupissement, ouvrit un recueil de 72 journaux qui paroissoient tous les mois pour la honte de la raison, l'ennui des lecteurs, & la ruine des libraires. Le *journal de Trévoux* qu'elle parcourut, lui parut écrit passablement; mais elle trouva mauvais que l'auteur s'érigeant

indécemment en inquiſiteur, prît les maximes de la ſaine philoſophie pour des impiétés, & dénonçât à la juſtice tous les écrivains qui avoient plus de réputation que lui. Monteſquieu, Voltaire, Diderot, & tous les encyclopédiſtes ſont les victimes journalieres que l'écrivain de Trévoux immole à ſa ſainte fureur. Colorant ſes injures ſous le nom de zele, & s'enveloppant dans le manteau de la religion, il croit qu'il lui eſt permis de n'écouter que ſa paſſion, & de jouer pour dix écus par mois le rôle de délateur, perſonnage peu digne d'un prêtre, & moins encore d'un eſprit politique, qui ſe tairoit, s'il réfléchiſſoit que ces philoſophes qu'il attaque, n'ayant connu ni *Jean Châtel*, ni *le duc Daveiro*, pourroient faire repentir la ſociété de Jeſus, des perſécutions qu'il leur ſuſcite depuis près de ſept ans.

La marquiſe allant plus avant, ouvrit une brochure ſoporative, connue ſous le titre de *journal du commerce*.

L'ex-avocat qui rédige cette production glacée, dit que ſon ouvrage eſt bon; il le croit même. Qu'en conclure? que monſieur *Accarias de Serionne*,

bourgeois de Gap en Dauphiné, dit & croit une abſurdité. Mais je ſuis penſionnaire d'une cour éclairée, répondra ſûrement l'avocat *Apraxin* (*a*). Eh parbleu, lui dira-t-on, de telles faveurs arrachées à la pitié par l'importunité ne prouvent pas le mérite ; *Chapelain* & *Pradon*, avilis avec raiſon, étoient penſionnés par Louis XIV. La comparaiſon de ces deux auteurs, tout médiocres qu'ils ſont, honore monſieur Accarias, qui n'eſt aſſurément pas en état de faire la *Pucelle* ni *Régulus*. Mais c'eſt l'épidémie de ce ſiecle, chacun veut être auteur, quand il ne ſait plus que devenir ; encore ſi la modeſtie, qui devroit être le partage de la médiocrité, annonçoit ces *intrus* dans l'empire des lettres ? mais non, la fureur de médire des gens qu'ils croient ne craindre plus, dès qu'ils les ont perdus de vue ; un ton impoſant, & une ignorance ſuprême de leur démérite, appuyé par l'inſolence même, leur perſuadent qu'ils ſont de grands hommes, & partant de ce principe erronné, ils ont la manie

(*a*) Mot grec qui ſignifie ſans pratique.

de jouer les importants, de prévenir qu'ils ont dans leurs porte-feuilles des ſyſtêmes de gouvernement, & de vouloir enfin ſe faire acheter par des ſouverains étrangers qui dédaignent de les marchander.

Tous vos journaux me font bâiller, monſieur Brochure, dit la marquiſe. Tant mieux, Madame, répondit le Colporteur, ils rempliſſent leur objet : comme je ne les vends que contre l'inſomnie, je ſuis charmé quand ils font leur effet. Quel eſt ce *gros in-quarto*, dit le chevalier? C'eſt, repartit Brochure, un compoſé des quatre ſemences froides. Je vous entends, dit madame de Sarmé ; ce ſont des harangues académiques. Oui, Madame, reprit le Colporteur ; j'y ai joint pour la commodité de mes lecteurs malades un aſſortiment léthargique des *odes ſacrées* du préſident *le Franc*, & des *eſſais de morale* de *l'abbé Trublet*. De pareils écrits, continua Brochure, feroient la fortune de nos apothicaires, & jamais les *ſomnifères*, que ces meſſieurs préparent, n'auront la vertu de ces livres ſoporatifs. Laiſſons donc tout ce fatras, dit le chevalier. Ah! puiſque je vous ai endormi,

répliqua le colporteur, souffrez que je vous éveille ; lisez les *contes moraux* de monsieur *Marmontel*, vous y trouverez un préservatif contre l'assoupissement ; lisez, & vous ne bâillerez point, car j'ai mis de côté les *tragédies* de cet auteur. Ah ! la précaution est bonne, s'écria le chevalier : voudriez-vous, poursuivit Brochure, jeter un coup-d'œil sur les œuvres de *Charles Palissot* ? Voyons sa *vision*, répondit la marquise, elle est aussi vraie que plaisante ; mais pour les ouvrages de cet infâme barbouilleur, ils ressemblent à ses mœurs. En ce cas, repartit le colporteur, je vais les reléguer dans mon magasin léthargique.

Qu'as-tu encore de plaisant, demanda le chevalier ? Puisque vous voulez tout voir, répondit Brochure, jetez les yeux sur ce frontispice, & jugez, par le titre de cet ouvrage, du plaisir que la lecture doit vous en promettre.

La marquise piquée de cette curiosité qu'on pardonne à son sexe, ouvrit le livre nouveau, & y lut ces mots :

« Recueil d'estampes choisies, contenant les portraits des rois, princes, » ministres, courtisanes, auteurs, » acteurs & comédiennes célebres ;

» avec des vers au bas, analogues à leur » caractere ».

Ceci pourroit être bon, dit madame de Sarmé; à ces mots elle ouvrit ce recueil qu'elle parcourut avec un plaiſir malin qui ne ſurprit point le chevalier; il devoit aimer un caractere qui étoit le ſien.

Le premier portrait qui s'offrit aux regards de la marquiſe, fut celui de *Voltaire* : on liſoit au bas ce vers tiré de ſa tragédie de *Marianne* :

J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.

Celui de la *Gauſſin* ſuivoit : ſa figure marquoit une *vieille* dont la voix rauque étonnoit : on voyoit au deſſus ces vers qu'Oroſmane prononçe dans Zaïre :

. . . . *Eſt-ce là cette voix*
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit
tant de fois?

Comme tout étoit mêlé dans ce recueil, les héros s'y trouvoient ſouvent confondus avec les hiſtrions, & il n'étoit pas ſurprenant de voir le portrait d'un grand homme à côté de celui d'une petite femme : l'image du roi de Pruſſe,

frappoit le ſpectateur ; on voyoit cette inſcription au bas :

Il ſait vaincre à la fois, & chanter ſes victoires.

Le portrait du célebre Piron venoit immédiatement : les deux vers qui étoient au deſſous, étoient de lui :

Ci-gît qui ne fut rien,
Pas même académicien.

On liſoit au bas de celui de la petite *Michû*, dite *Cameli*, actrice du théatre de Bruxelles, ce vers de Zaïre :

Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur.

Le maréchal D. * * * y étoit repréſenté, fixant ſa montre, & diſant ce mot :

J'attends.

Le prince A. * *. de P. y étoit peint, regardant ſa pendule : ces mots étoient au deſſous :

Il ne viendra pas.

Le marquis de *Ximénes* écrivoit ſur une table où ſes deux tragédies étoient

poſées : on liſoit au bas du portrait cette épigramme imitée de Boileau :

Après Epicaris,
les ris ;
Après Amalazonte (a),
la honte.

Mademoiſelle Clairon, ſi célebre par ſon jeu & par la lubricité de ſes paſſions, y étoit peinte en Phedre ; elle ſembloit prononcer ce vers de Racine qui convient ſi bien à l'emportement de ſes deſirs, toujours ſatisfaits & toujours renaiſſants :

C'eſt Vénus toute entiere à ſa proie attachée.

Le portrait du nommé G ***. directeur expirant du ſpectacle mal ordonné de Bruxelles, étoit à côté de celui-ci, avec ces quatre vers qui font alluſion à ſa femme qui court le monde, à ſa maîtreſſe qui l'a couru, & à un chirurgien habile, dont l'art bienfaiſant peut être utile à tous trois, en cas de réunion :

(a) Epicaris & Amalazonte ſont deux pieces de ce marquis.

Dans ces yeux insolents qui font frémir l'amour,
*On voit un infame A***.*
Qui, des bras de la Nonancourt,
Va chercher chez Bouquet un secours salutaire.

Racine le fils, que monsieur de Voltaire appelle le petit-fils d'un grand-pere, y paroissoit tenant en mains la tragédie de Phedre de son pere, & lisant ce vers qui est dans le rôle d'Hippolite :

Et moi fils inconnu d'un si glorieux pere.

Lesquelette de *Palissot* venoit ensuite ; il étoit peint dans le jardin des tuileries, vendant lui-même sa comédie des philosophes : on lisoit au bas ces quatre vers si vrais :

Tel fut l'Athénien profane,
Qui las de vivre dans l'oubli,
Brûla, pour qu'on parlât de lui,
Le temple sacré de Diane.

Celui de son émule, l'illustre Fréron, suivoit immédiatement avec ce seul vers si analogue au caractere du personnage :

S'il étoit honnête homme il ne seroit plus rien.

On voyoit, après les effigies de ces deux frippiers d'écrits, le portrait de monſieur Helvétius, tenant à la main ſon livre *de l'Eſprit*, & ces vers au bas :

Mais à force d'eſprit, tout lui parut matière.

On s'arrêtoit enſuite ſur l'abbé Trublet, comptant ſes jetons académiques, (*a*) & diſant avec enthouſiame :

Depuis vingt ans je cours après cette monnoie,
Depuis vingt ans ſur moi chacun crioit haro.
Je ſuis dans ce grand jour au comble de ma joie,
Et dans quarante *enfin je forme le zéro.*

Greſſet prôné trop tôt paroiſſoit à ſon tour abjurant le théatre entre les mains de l'evêque d'Amiens : ces deux vers étoient au bas du portrait :

L'orgueil ſeul m'a rendu dévot,
Et la dévotion de moi va faire un ſot.

La marquiſe tranſportée de toutes les vérités méchantes qu'elle voyoit au deſſus de ces eſtampes, continuoit à

(*a*) On donne à l'académie Françoiſe un jeton valant 40 ſ. à tous les académiciens préſents : de là vient qu'on appelle les beaux eſprits de la trempe du diacre Trublet des *jetonniers*.

parcourir le recueil avec un plaiſir malin. Ah, ah, voici un ſous-miniſtre au col apoplectique & à l'embonpoint financier; voyons ce qu'on en dit :

Son ſoin le plus preſſant . . . .

Oh ma foi! cela eſt trop fort: quoique cet homme ait paſſé de la boutique de ſon pere au rang ſubordonné qu'il occupe depuis un an, ſes inſomnies méritoient plus d'égards, & on ne ſe leve pas pour rien avant le lever du ſoleil. Finiſſons donc : mais que vois-je ici en abbé, dit le chevalier? bon c'eſt ce trop fameux P. Norbert qui, de *rien* eſt devenu preſque quelque choſe, c'eſt-à-dire *capucin*, de capucin *tapiſſier*, & de tapiſſier abbé. La petite fortune de cet ex-religieux ne me ſurprend point, reprit madame de Sarmé : j'ai eu autrefois à mon ſervice un garçon tapiſſier qu'on appelloit *Germon*, je l'employois à placer un miroir où la fantaiſie m'en prenoit; il me quitta, parce que je ne voulus point qu'il épouſât une de mes femmes : mon refus fit ſon bonheur, car j'ai lu dans les gazettes que ce Germon eſt devenu un perſonnage intéreſſant; il eſt *gouverneur*,

concierge ou *porte-clefs* de deux ou trois châteaux ; & ſemblable à tous les parvenus, il ne ſe ſert de ſon crédit que pour s'enrichir & nuire à tous les honnêtes gens qu'il décrie dans l'eſprit de ſon maître, prince généreux & bienfaiſant, incapable de commettre une injuſtice, mais ſujet à être trompé comme tous les ſouverains qui ne peuvent voir tout par eux-mêmes. Laiſſons ce valet, Madame, & voyons ce qu'on lit au bas de l'effigie du pere Norbert.

Enfant de l'ordre ſéraphique
Le deſtin me fit anglican (*a*).
Pour la ſeconde fois je deviens catholique ;
Encore une diſgrace, & je prends le turban.

Le pauvre diable a raiſon, répondit le chevalier, en ſe faiſant Turc. Que lui arrivera-t-il ? c'eſt un *chapeau* qu'il changera contre un *bonnet de nuit*. Ah ! écoutons maintenant Brochure, reprit la marquiſe. Encore une minute, Madame, repartit le chevalier, je tiens ici un perſonnage amphibie qu'il faut

(*a*) Ce pere Norbert, dont la vie très-intéreſſante eſt actuellement ſous preſſe, vivoit à Londres, il y a près de 10 ans, avec une femme & des enfants ; toute la famille ſuivoit le culte anglican.

connoître. Pouvez-vous donc vous y méprendre, dit le Colporteur ? ne voyez vous pas que cet homme moitié *capucin*, moitié *ſéculier*, eſt le fameux *Maubert de Gouveſt*, dont je me réſerve de vous préſenter l'hiſtoire dans peu de temps ? Ce ne ſera point une rapſodie telle que celle que l'ex-Franciſcain *Champflour* a publiée il y a deux ans ; ce ſera un morceau fait par main de maître, & rédigé ſur des mémoires authentiques fournis par plus d'une couronne, & ſur le témoignage irréprochable de pluſieurs honnêtes gens qui ont vu ce brigand politique, à Rouen, en Saxe, en Italie, en Suiſſe, en Hollande, à Bruxelles, où il a eſcamoté la conſidération du miniſtre, & l'argent de l'impératrice reine ; à Liege, à Cologne, & enfin à Francfort, où il épie quelques occaſions de tromper la régence, l'empereur ou les François. Je connois ce malheureux, répliqua le chevalier ; il finira, comme le Danube, par n'être pas chrétien ; mais liſons les deux vers qui ſont au bas de ſon effigie patibulaire, ils paroiſſent imités de ceux qu'on trouve dans la Henriade à l'occaſion du capucin *Joyeuſe*.

Lisez donc, dit la marquise, qui étoit impatiente d'entendre monsieur Brochure. Point d'humeur, reprit le chevalier, les voici :

Vicieux, pénitent, vagabond, solitaire,
Il a quitté deux fois la besace & la haire.

Je garderai ce recueil, dit la marquise au Colporteur ; mais qui vient ici nous interrompre ? C'est votre chocolat, Madame, répondit Justine. Le chevalier, reprit madame de Sarmé (en souriant ironiquement) n'en a pas besoin aujourd'hui. Ah ! souffrez, repartit-il, que j'en prenne au moins pour demain. Monsieur le chevalier est homme de précaution, dit Justine qui le connoissoit un peu ; car c'est le droit de ces filles d'essayer les prémices de ceux qui fixent le goût de leurs maîtresses. Chacun prit du chocolat, la femme de chambre sortit, & Brochure ayant tiré son *agenda*, demanda à la marquise par où elle vouloit qu'il commençât. Par la cour, reprit madame de Sarmé. Vous ne pouviez mieux vous adresser, répliqua cet homme ; depuis dix ans je suis colporteur de Versailles, & l'on ne connoît

que moi, depuis *l'œil de bœuf* juſqu'au *grand-commun* (*a*).

Vous connoiſſez peut-être *Beliſe*, Madame, continua Brochure. Elle eſt dévote repartit la marquiſe. Rien moins que cela, & ſon chirurgien vous aſſureroit le contraire. *Son chirurgien* ! ah, ah ! voici du délicat ; écoutons, point d'indécence au moins, monſieur Brochure, reprit madame de Sarmé. Graces à l'uſage, répliqua le Colporteur, il n'y en a plus dans cette maladie, & l'on peut aujourd'hui demander ſans ſcandale *comment va votre rhume*, comme *on demande comment va votre fievre*. Le temps adoucit tout, & ce qui étoit une horreur, lors de la découverte de l'Amérique, eſt devenu de nos jours un accident auquel tous les honnêtes gens ſont ſujets. Vous parlez d'or, monſieur Brochure, dit le chevalier ;

(*a*) *L'œil de bœuf*, ainſi nommé, parce qu'il y a dans cette chambre un jour enfoncé qui imite cette forme, eſt une piece qui eſt entre la galerie & l'appartement du roi. Ceux qui n'ont point leurs entrées, attendent là que S. M. paſſe, & font les importants aux yeux des provinciaux embarraſſés. Le *grand-commun* eſt un vaſte bâtiment où logent & mangent les commençaux ſubalternes de la maiſon.

mais

mais revenons à Beliſe. Eh bien Beliſe, reprit le Colporteur, m'a payé aſſez mal des ſervices que je lui ai rendus, pour que je ne ſois point obligé de lui garder le ſecret.

Vous connoiſſez ſa naiſſance ; niece d'un homme en crédit alors, elle épouſa un jeune guerrier qui joignoit une figure élégante à beaucoup d'eſprit. Les ſervices de ſon pere lui firent bientôt franchir la carriere, & au ſortir des jéſuites où la chronique prétend qu'il laiſſa des regrets, il eut un des plus beaux régiments de France. L'Italie vit ſes premieres armes. Beliſe, à la veille de ſe voir ſéparée de ſon jeune époux, fondit en larmes. Le comte marié depuis huit jours, oublia ſa femme pour ne ſonger qu'à la gloire. Il partit ; Beliſe inconſolable ne voulut plus vivre ; elle joua les grands ſentiments, demanda du poiſon ; ſes femmes lui apporterent du vin d'Alicante, elle le but, & vécut.

Les abſents ont tort. Tandis que le comte faiſoit la guerre aux Corſes, Beliſe cherchoit à ſe conſoler, & graces à ſes charmes, elle n'attendit pas long-temps. L'ordre de ſucceſſion de

ſes amants ſeroit trop long à vous rapporter ; elle eſſaya tout, moins par libertinage que par une inconſtance de goût aſſez naturelle aux femmes de la cour ; prélats muſqués, abbés auſteres, importants à la mode, acteurs, chanteurs, moines : & comme ſes deſirs ne faiſoient acception de perſonne, elle ne dédaigna même pas de jeter le mouchoir ſur ſa livrée. Beliſe vécut deux ans dans cet état de diſſipation, que les femmes ont l'impudence d'appeller coquetterie d'eſprit, & à qui je donnerois un autre nom, ſi j'aimois à dire tout. Le poëte *Roi* & pluſieurs autres chanſonniers célebres, que Beliſe avoit rebutés, parce qu'elle ne leur trouvoit que de l'eſprit, s'aviſerent de la chanter. La comteſſe, piquée de voir ſes aventures miſes en vaudeville, réfléchit ſur elle-même, & projeta, dans les premiers tranſports de ſa fureur, d'entrer dans la réforme.

Deux grands yeux bleus, un teint de lis & de roſe, une bouche vermeille, une gorge d'albâtre qui invitoit à la volupté, une taille élégante, dix-neuf ans, & qui pis eſt beaucoup de tempérament... que d'obſtacles

à la réforme ! Belise avoit beau réfléchir sur l'indécence de sa conduite passée, elle se reprochoit en vain l'avilissement de ses goûts, elle rougissoit en vain devant son cocher ; rien ne pouvoit lui laisser long-temps l'idée de la retraite. Ah ! que les honnêtes femmes doivent être malheureuses, s'écria-t-elle en sortant de ses réflexions ! Ces mots en disent assez, & vous jugez bien que la comtesse reprit son premier train de vie. Il est vrai qu'éclairée par le passé, elle mit plus de politique dans sa conduite, & qu'à l'avenir elle aima mieux s'exposer au désagrément de trouver des hommes *anéantis*, que de refuser aucun des auteurs qui venoient l'excéder par des propos présomptueux qu'ils n'étoient point en état de soutenir ; car,

Messieurs les beaux esprits d'ailleurs fort estimables,
Ont très-peu de talents pour former leurs semblables.

Belise, devenue, par sa complaisance, l'idole du Parnasse, essuya toutes les *dédicaces*, les *madrigaux* & les *couplets à Thémire*, dont l'essaim inno-

cent des *poëteraux* de Paris vendit chaque jour payer ſes faveurs. La comteſſe, excédée de plaiſir & d'eſprit, prit le parti d'aller paſſer la belle ſaiſon dans une campagne ſolitaire, où elle comptoit n'avoir avec elle que ſes femmes & un jeune abbé qu'elle avoit pris pour l'aider dans ſes lectures.

Le projet de Beliſe fut exécuté ſur le champ; ſoit vuide dans le cœur, ſoit fatiété des plaiſirs, ſoit une heur de raiſon, la comteſſe partit ſans regretter Paris. On étoit alors dans les beaux jours du mois de mai; la nature animée reſpiroit par-tout la volupté; Beliſe alloit-elle s'enfoncer dans un boſquet pour y rêver ſur les douceurs de la ſolitude, elle appercevoit, ſans les chercher, deux jeunes moineaux qui du plaiſir paſſoient aux careſſes, & des careſſes revoloient aux plaiſirs. Ah! Paris, Paris, s'écria-t-elle, en voyant ce ſpectacle qui fait aiſément des impreſſions ſur un cœur tendre. L'abbé méditoit aux pieds d'un arbre ſur le livre *de la nature*, ouvrage qui honore l'Etre ſuprême, & n'humilie point les hommes. Malgré la profondeur des réflexions où ce livre l'entraî-

loit, les ſoupirs de la comteſſe l'arracherent à ſes méditations, & ſe levant tout éperdu, il alla ſe jeter aux genoux de Beliſe, qui avoit toujours les regards fixés ſur les moineaux. L'attitude de l'abbé ſurprit la comteſſe; elle lui ordonna de ſe lever en l'accablant de tous les noms que mérite un domeſtique, téméraire. Mon maudit abbé connoiſſoit mieux Ovide que ſon bréviaire; il inſiſta, & ayant inſolemment permis à ſes mains de manquer de reſpect à Beliſe, il ne ſe releva que pour lui faire connoître plus efficacement le plaiſir que les deux moineaux goûtoient entre eux. La comteſſe s'emporta de plus belle; mais l'abbé, loin d'implorer ſa grace, ſe mit dans le cas de mériter de nouvelles injures. Comme il étoit en train d'être inſolent, & que Beliſe étoit d'humeur de quereller, elle le gronda juſqu'à quatre fois. L'abbé, ſenſible alors aux choſes déſobligeantes qu'on lui diſoit, demanda grace, & je préſume que la comteſſe ne lui pardonna qu'avec peine. Les réflexions de la nuit ramenerent Beliſe à elle-même, & ſe ſoumettant pour jamais à ſa deſtinée, elle retourna le lendemain à

Paris, chaſſa l'abbé dont l'eſprit ne lui avoit plu que médiocrement, & rentra dans le monde comme une victime que le ſort avoit condamnée à y être immolée.

La comteſſe, s'étant trouvée dans un *ſouper fin*, où elle *périſſoit d'ennui*, ainſi que tous les convives, feignit une *migraine horrible* pour avoir occaſion de ſortir, & demanda ſes gens; il n'étoit que deux heures du matin, perſonne ne paroiſſoit. Le marquis de *Sarzanne*, qui devoit toutes ſes bonnes fortunes à l'adreſſe de ſon cocher, avoit toujours ſoin d'avoir avec lui cet homme intelligent; il offrit ſa voiture à Beliſe qui l'accepta, d'autant plus volontiers qu'elle ne connoiſſoit point le marquis. A peine fut-on dans la voiture, que Sarzanne, ſans s'informer de l'état de la migraine à laquelle il parut qu'il ne croyoit point, fit des propoſitions à la comteſſe qui héſita. Une femme qui balance dans une pareille poſition, n'attend que l'inſtant de ſe rendre. Le marquis s'en apperçut, & voulant prévenir la réponſe de Beliſe, il commença à ſe débarraſſer de ſon chapeau. La comteſſe, qui vit où cette

démarche alloit conduire Sarzanne, voulut l'arrêter, en lui disant qu'elle devoit être à deux pas de chez elle. Il est vrai, Madame, que vous n'êtes point fort éloignée de votre hôtel, mais graces à l'art de mon cocher, nous n'y serons pas arrivés avant un bon quart-d'heure, & vous devez sentir qu'il faut beaucoup moins de temps... encore un coup, s'écria Belise, vous n'y pensez pas, Monsieur, je vois d'ici ma porte, & avant deux minutes je suis chez moi. Cela pourroit être, Madame, repartit le marquis, si vous aviez affaire à un cocher ordinaire, à un de ces ignorants qui ne connût point la marche nocturne; mais voyez, de grace, l'allure de ces chevaux; & comment mon cocher, en leur faisant faire la manœuvre du *zigzag*, adoucit le mouvement de la voiture, & retarde la marche qu'il semble presser. Oh, pour le coup, dit la comtesse, voilà un de ces rafinements auxquels je ne m'attendois pas, & je vous avouerai que.... Belise balbutia alors, & le marquis, reprenant son chapeau, lui dit, Madame, vous êtes chez vous. La comtesse ne revint point de son éton-

nement, elle voulut engager Sarzanne à entrer, mais il s'excuſa ſur l'obligation où il étoit de reconduire d'autres dames. Beliſe paſſa une nuit douce ; tel eſt l'effet du deſtin, un plaiſir vif précede toujours un grand mal. La comteſſe à ſon réveil s'examina, & ſes découvertes la frapperent ; le marquis, s'écria-t-elle, ſeroit-il aſſez mal-honnête homme ? ah, ciel ! en quel état ſuis-je ? hola, quelqu'un. J'entrai dans le moment même, continua l'éloquent monſieur Brochure, & comme j'avois été utile à madame la comteſſe dans des occaſions plus délicates encore ; elle ne me laiſſa point douter de ſon petit accident. Je portai un billet de ſa part au marquis de Sarzanne ; celui-ci vint s'expliquer avec la comteſſe, & s'excuſant de bonne foi ſur l'ignorance où il étoit de ſa ſituation, il s'en plaignit à la *Deſchamps* de l'opéra, qui rejeta ce malheur ſur un *miniſtre étranger*, lequel l'attribua à la *femme d'un fermier-général* : celle-ci imputa la cauſe de cette indiſpoſition à *un guidon des mouſquetaires* qui ſoutint qu'elle venoit d'une *épiciere* du quartier, qui jura que depuis ſix mois elle ne parloit qu'au

frere

frere quêteur des capucins; ce religieux s'en prit vivement à *la ducheſſe de****, laquelle proteſta qu'elle ne recevoit chez elle qu'un *abbé Portugais*, qui avoua qu'il avoit eu une converſation fort tendre avec *mademoiſelle Brillant* de la comédie Françoiſe (*a*): l'actrice, pour ſe diſculper, jeta la faute ſur le *marquis de C....* mais comme ce ſeigneur avoit été tué à *Rosback*, les recherches n'allerent pas plus loin, & la *généalogie* de la maladie dont Beliſe venoit d'être frappée, demeura imparfaite. C'eſt ainſi que des titres conſumés dans un incendie, privent ſouvent des héritiers légitimes de l'avantage de connoître leur ſouche.

La comteſſe, alarmée de ſon état, ne ſongea qu'au moyen de s'en tirer. Les premieres précautions alloient être priſes, lorſqu'elle reçut de Lyon une lettre de ſon mari, qui l'informoit que dans quatre jours il ſeroit à Paris: ah! quel fâcheux contre-temps, s'écria-t-elle, & comment me tirerai-je de ce pas? Le comte m'eſtime, mais il

(*a*) On parlera d'elle à la fin de cet ouvrage édifiant.

eſt né violent, & je ſuis perdue s'il s'apperçoit de ma ſituation, *s'il s'apperçoit de ma ſituation?* Eh, comment pouvoir la lui cacher? Comment me dérober à ſes careſſes? Affecter une migraine, des vapeurs, une fievre? Ces maladies feintes ne ſont bonnes que pour deux ou trois jours; que devenir? La mort ſeule peut me tirer de ce cruel embarras! Sarzanne entra dans le moment; la ſituation de la comteſſe le toucha, mais ſon imagination, fertile en expédients, lui ſuggéra bientôt un moyen qui la tira d'affaire. Je connois aſſez le comte, dit le marquis, pour aller au devant de lui: j'aurai dans mon carroſſe la *Lachanterie*, la petite *Chaumard* & une autre veſtale de l'opéra: ces créatures agaçantes, de leur naturel, ne manqueront point de faire à votre mari des prévenances auxquelles il ne pourra réſiſter; il paſſera dans un cabinet voiſin, il y aura un canapé, & malgré la ſanté de ces filles, bien conſtatée par *Pibrac & Morand*, la perle de nos chirurgiens, il faudra qu'il tienne de l'une d'elles, la maladie dont vous l'affligerez ce ſoir. L'idée eſt excel-

lente, dit Beliſe, & vous méritez que je vous pardonne en faveur du conſeil.

Le marquis ayant fait toutes les diſpoſitions conſéquentes à cet arrangement, monta en carroſſe avec ſes trois divinités qui, pleines d'une ſanté rare dans leur état, alloient porter un poiſon factice dans le ſang du pauvre comte. On ſe rencontra à *Eſſone*. Quoique le comte fût enchanté de l'attention du marquis, il ſongea moins à l'en remercier, qu'à faire ſa cour aux trois nymphes du *magaſin* de l'académie royale de muſique; mais comme il portoit l'équité juſque dans ſes déſordres, & que d'ailleurs il n'auroit pu donner la préférence à l'une de ces filles ſans faire injuſtice aux deux autres, il voulut aſſez plaiſamment que le ſort décidât de ſes plaiſirs: on fit venir des dés, & la chance tomba ſur la *Lani*; c'eſt préciſément celle que j'ai oublié de nommer. L'entretien fut long, & probablement fort tendre: le comte en déſordre, & la *Lani* échevelée furent des témoins parlants de la ſcene qui venoit de ſe paſſer. Beliſe, malgré ſes inquiétudes, rioit en ſecret du piege

qu'on tendoit à ſon mari, lorſque celui-ci ſortant de ſa chaiſe, ſe jeta dans ſes bras. De ces premiers moments affectueux & paſſionnés on paſſa à la table, & de la table au lit; rien ne doit ſcandaliſer ici le lecteur auſtere : un mari, malgré la ſingularité du fait, peut quelquefois coucher avec ſa femme. Le comte qui avoit réparé les dépenſes qu'il avoit faites à Eſſone par une grande conſommation de piſtaches ambrées, & d'autres drogues artificielles, qui ne font honneur ni à la modération des femmes, ni à la complexion des hommes, fut très-empreſſé auprès de Beliſe : on joua de part & d'autre l'amour, les tendres ſoupirs & les doux évanouiſſements. Le lendemain ſe paſſa de la part du comte en devoirs & en viſites de bienſéance; la nuit vint, & Beliſe ſe trouva entre les bras de ſon mari. J'oſai, remarqua le Colporteur en s'interrompant, lui conſeiller de parler alors; elle me crut, & voici ce qui arriva.

La comteſſe paſſa toute éplorée dans le cabinet de jour de ſon mari, elle le trouva enſeveli dans une rêverie profonde; l'aſpect de Beliſe le démonta,

& ne ſachant trop comment il pourroit ſe débarraſſer d'elle, il lui montra des plans, des projets de tactique, & des mémoires d'où dépendoit, diſoit-il modeſtement, le deſtin de l'état. L'état ne m'eſt rien, s'écria Beliſe en pleurs, & je ne ſuis pas aſſez ſtupide pour lui préférer mon honneur & mes jours. Avez-vous pu, ſans rougir, me réduire à la triſte ſituation où je ſuis? Que voulez-vous dire, Madame, repartit le comte, d'un ton d'étonnement affecté? Ce que je veux dire, Monſieur, répliqua Beliſe, ce que je veux dire? ah! pouvez-vous l'ignorer, & deviez-vous traiter ainſi une épouſe qui vous adore, & qui, depuis trois ans livrée aux pleurs les plus amers, a compté pour perdus tous les moments qu'elle n'a point paſſés avec vous? Ah! pardon, mille fois pardon, adorable Beliſe, s'écria le comte, en ſe jetant aux genoux de ſa femme; un ami vient au devant de moi avec une fille aimable, elle m'agace, & trois ans de retenue ont été démentis par l'erreur d'un inſtant. Quoi! reprit la comteſſe, aux portes de Paris, & au moment de me revoir, vous allez vous jeter imprudemment entre les bras

d'une créature. Ah ! Comte, qu'il faut vous aimer, pour vous pardonner des écarts auſſi affreux ! Oubliez tout, ma chere Beliſe, répliqua le comte, & ſoyez perſuadée que la tendreſſe la plus vive réparera une faute dont vous me voyez confus. Levez-vous, lui dit la comteſſe, en lui tendant une main qu'il baiſa mille fois. Et comme cette digne femme voulut être généreuſe juſqu'au bout, il fut convenu qu'il ne ſeroit plus queſtion de cette fatale aventure, & que chacun d'eux de ſon côté prendroit dans le ſecret toutes les précautions qui pourroient lui en faire perdre le ſouvenir. La comteſſe qui connoiſſoit la variété de mes talents, me confia la ſanté de ſon mari, & un chirurgien habile eut ſoin de la ſienne. Après un mois nous mîmes, l'un & l'autre, ces deux époux dans le cas de ſe réunir, & tout le monde fut content, nous autres d'avoir gagné de l'argent, le marquis de Sarzanne d'avoir réparé ſes torts, Beliſe d'en avoir impoſé auſſi finement au comte, & celui-ci de retrouver une femme tendre & indulgente qui lui fît abjurer pour jamais l'opéra & ſes innocentes veſtales. Ce dernier parti ne

nuiſit point aux affaires, car une explication avec la *Lani* auroit pu déranger toutes nos meſures, ſuppoſé, comme cela peut arriver quelquefois, que la ſanté de cette danſeuſe n'ait pas été ſuſpecte ; on le croyoit d'autant plus qu'elle n'avoit pas encore eu le comte de***, gentilhomme Piémontois, que l'école avide de S. Côme n'a vu partir de Paris qu'à regret.

Il faut convenir, dit le chevalier, que cette aventure eſt admirable, & que Brochure parle comme les livres qu'il vend. Vous avez donc, reprit madame de Sarmé, connu le comte de ****. On ne peut davantage, madame la Marquiſe, répondit le Colporteur ; j'ai ſervi long-temps le mari & la femme ſans que l'un ſe doutât des ſervices que je rendois à l'autre : mais comme ils me payoient tous deux fort mal, je m'aviſai de leur jouer un bon tour ; je les fis, pour me venger, coucher l'un avec l'autre en bonne fortune. Eh comment cela, repartit le chevalier ? Par l'effet de mon art, répliqua gravement monſieur Brochure.

Le comte de***, dont la fortune ne conſiſtoit alors qu'en eſpérances,

étoit venu à Paris pour y chercher une héritiere. Il avoit un grand nom auquel il joignoit de l'eſprit & le talent d'en impoſer. Mademoiſelle de V *** qui vivoit ſous la tutelle d'un oncle qui l'avoit miſe au couvent, c'eſt-à-dire, à une école où l'on apprend bientôt qu'on eſt née pour un mari ; cette jeune perſonne entra dans le monde, vit le comte ****, & tous deux ſe plurent ſans s'étudier trop. Le mariage ſuivit de près la premiere déclaration. Le comte qui avoit épuiſé preſque tous les plaiſirs de Paris, & qui craignoit avec trop de raiſon que ſa femme ne voulût, ainſi que lui, parcourir le monde, prit le parti de retourner en Piémont, où la deſtinée avoit dit qu'il verroit accomplir ſon horoſcope. La jeune comteſſe fut à peine arrivée, que tous les vœux des courtiſans lui furent adreſſés ; elle les écouta tous, en rendit quelques-uns heureux, & fit le déſeſpoir du comte qui avoit le malheur d'être jaloux. Le peu de précaution que madame de **** prenoit dans les infidélités qu'elle faiſoit, porta le comte à des excès qui étonneroient ailleurs que dans un Italien. Le comte las de ſe contraindre,

abandonna pour ainſi dire ſa femme à elle-même : mais comme il ne vouloit point s'afficher dans ſa propre patrie ; il prit le parti de retourner à Paris, où il ſe propoſoit d'ailleurs de ſe venger ſur les nymphes liriques, des affronts que ſa femme lui faiſoit ; car tout homme de condition qu'il étoit, il connoiſſoit aſſez peu le monde pour prendre ces miſeres au tragique. Comme je fourniſſois l'hôtel où ils logeoient, j'eus bientôt occaſion d'en être recherché ; je vendis des livres au mari, & portai des lettres à la femme. Ce manege, dont les détails ne méritent pas d'être approfondis, dura pendant deux mois, & comme j'étois fort mécontent de l'un & de l'autre, j'allois tous les jours dans l'hôtel ſans paſſer dans leur appartement. Madame de *** qui étoit devenue, au bal de l'opéra, amoureuſe folle d'un jeune Anglois qui effaçoit, par le faſte de ſon luxe, tous ceux de ſa nation qui brilloient à Paris, crut que je pourrois la ſervir dans cette intrigue où elle avoit à redouter la jalouſie furieuſe, non pas de ſon mari qui ne s'en ſoucioit plus, mais d'un baron Allemand qui la tyranniſoit, & qui pré-

tendoit avoir le droit d'agir de la ſorte. La comteſſe m'appella, & après m'avoir peint, avec un emportement marqué, ſa flamme & ſon embarras, je lui promis qu'avant deux jours elle auroit une entrevue avec ſon Anglois dans une des chambres que j'ai, pour le bien du ſervice, dans chaque quartier de Paris. Je ſortois à peine de l'appartement de madame de ***, que ſon mari m'appella. Comme je penſai qu'il vouloit des livres, je lui préſentai un ouvrage qui venoit de paroître, ſous le titre des *Délices du ſentiment*; c'étoit un petit roman du *chevalier de Mouhy*, diviſé en quatre gros volumes auſſi peſants que l'eſprit de leur auteur. A l'aſpect de ces énormes brochures, le comte s'emporta vivement, & après avoir déclamé contre la police, les cenſeurs, les papetiers & les imprimeurs, il attaqua les corps auguſtes des auteurs, des colporteurs & des lecteurs, & ſoutint, dans ſa colere, que tous ceux qui imprimoient, toléroient, vendoient & liſoient les œuvres de l'éternel *chevalier de Mouhy*, étoient des gens à pendre.

La fureur du comte, que rien ne

pouvoit calmer, m'engagea à prendre congé de lui ; mais il me retint, ſous prétexte qu'il avoit un ſecret important à me confier, & par une manie que je n'ai jamais pu concevoir, il me fit jurer, avant qu'il s'expliquât, non pas de lui garder le ſecret, mais de ne vendre jamais aucun ouvrage du *chevalier de Mouhy*. Comme ce ſerment ne pouvoit me nuire, je le fis de bon cœur. Le comte s'aſſied alors, & me tendant une chaiſe qui étoit à côté de ſon fauteuil, il me prit les mains, & me les ſerrant affectueuſement : toi ſeul, mon cher Brochure, me dit-il, toi ſeul peux me ſauver la vie. Vous m'effrayez, monſieur le Comte, lui répondis-je, achevez de grace. Tu connois, mon cher ami, reprit monſieur de ****, la petite *Hus* du théatre François, je l'adore, je crois qu'elle m'aime ; mais un maudit financier l'obſede, & affectant une vive tendreſſe pour deux enfants dont il croit être le pere, il ne ſort point de chez ſa maîtreſſe, & l'aſſomme du poids de ſa paternité. Imagine, mon cher Brochure, le moyen de me procurer une entrevue avec cette aimable actrice, & compte ſur les effets de ma reconnoiſſance.

Ce que vous me propoſez là, repris-je, eſt très-difficile : ce financier eſt receveur-général des parties caſuelles ; il eſt de l'académie des inſcriptions, & ſa maîtreſſe eſt comédienne : voilà, Monſieur, trois grands obſtacles que je ne me promets pas de vaincre. Mais que peuvent avoir, reprit le comte, de commun ſes titres & la profeſſion de ſon amante avec ma paſſion ? Ecoutez, repartis-je, & vous le ſaurez.

Cet homme, comme receveur-général des parties caſuelles, a la nomination de trente emplois ; ceux qui ſont remplis par des commis caducs, ſont brigués par des ſurnuméraires, & ce ſont préciſément ces employés expectants, qui, voulant mériter ſes bonnes graces, font jour & nuit le guet devant la maiſon, & dans les rues voiſines. L'eſpoir d'une place rend tous ces garçons *écrituriers* vigilants, & il n'eſt guere poſſible de les trouver en défaut. Le financier eſt de l'académie des inſcriptions & belles-lettres : ſi vous me demandez pourquoi, je prendrai la liberté de vous renvoyer à ſon cuiſinier, qui vous le dira. Cette qualité inonde ſa maiſon de petits auteurs paraſites, &

de vieux *ſavants* qui ſont dans l'intérieur ce que les commis ſurnuméraires ſont au dehors ; la demoiſelle eſt enfin comédienne, & par conſéquent ſoupçonnée d'infidélité. De-là vient que ſon amant tient à ſes gages la *Lamotte* & la *Fleuri* (*a*), deux douairieres de l'univers, & duegnes incommodes ; l'une demeure dans la maiſon, & l'autre à côté. Jugez, Monſieur, s'il eſt aiſé de ſurmonter ces trois obſtacles réunis. J'avoue que tu m'effraies, reprit le comte ; mais j'ai confiance en toi. Je vais, répondis-je, tâcher de remplir votre eſpoir ; mais ſouvenez-vous que je ne vous promets rien. Ma batterie étant diſpoſée, je retournai deux jours après chez le mari & chez la femme ; & ayant fait à chacun d'eux une hiſtoire aſſez plauſible, j'aſſignai pour le même jour le rendez-vous dans une chambre, rue de Seine, que je louois depuis quatre ans de Fréron, pour ces ſortes d'expéditions clandeſtines. Votre aimable

(*a*) La premiere de ces femmes s'eſt retirée de la comédie, & l'autre de cette vie ; elles étoient les *pourvoyeuſes* du feu maréchal de Saxe. La Lamotte avoit le département de Paris, & la Fleuri celui des provinces.

Anglois, dis-je à la comteſſe, doit s'y rendre : mais comme le diſtillateur *le Lievre*, qui eſt le propriétaire de la maiſon, eſt un homme indiſcret, je vous préviens que vous y ſerez ſans lumieres ; venez à ſix heures préciſes à quelques pas de-là, j'irai vous prendre pour vous remettre entre les bras de l'Amour. Elle de me remercier tendrement, & moi de ſourire. Je paſſai, ſans dire mot, chez le comte, à qui je fis le même compliment. Ah ! je ſavois bien, mon cher Brochure, s'écria-t-il, que tu avois trop d'intelligence pour ne point te tirer de ce pas : va, mon cher, je ſerai exact, mais compte ſur ta fortune.

L'heure du rendez-vous arriva : j'introduiſis le comte avec un air myſterieux, & je le priai de parler ſi bas qu'il ne pût être entendu. Mon homme ne fut pas plutôt niché dans ſon cabinet à bonnes fortunes, que je deſcendis pour aller chercher la fauſſe actrice. Auſſi-tôt que je parus aux yeux de la comteſſe, elle ne put s'empêcher de s'écrier : y eſt-il ? Pouvez-vous en douter, lui répondis-je ? il vous attend avec l'impatience la plus vive. A ces mots, madame de * * * ſortit de ſa voi-

ture, & prit mon bras. Je la conduiſis dans la chambre où le prétendu Anglois l'attendoit, & je me retirai dans un cabinet voiſin où je me barricadai à tout événement. Une ſimple cloiſon ſéparant les deux appartements, je m'approchai doucement pour ne pas perdre un mot d'un entretien qui devoit être ſingulier. Les premiers tranſports éclaterent de la part du comte, qui, ne ſe poſſédant plus, jeta, autant que j'en pus juger, la fauſſe actrice ſur un ſopha, témoin remuant des plaiſirs que cet aimable couple y goûta. Non, de ma vie, diſoit le comte hors de lui-même, je n'ai joui d'un moment plus doux, & je viens de connoître la volupté pour la premiere fois. Ces mots, prononcés d'une voix entrecoupée, ne permirent point encore à la comteſſe de reconnoître ſon mari: l'illuſion dans laquelle madame de *** étoit, la perdit; elle parla, & quoique les choſes tendres qu'elle diſoit duſſent la faire méconnoître par ſon époux, le ſon de ſa voix la trahit, & le comte interdit demeura penſif en la reconnoiſſant. Madame de ***, indignée de ne point voir le prétendu Anglois répondre à ſes careſſes,

lui demanda d'où provenoit l'air froid qu'il lui montroit ; où ſont donc, mon cher Sidnei, lui diſoit la comteſſe, où ſont les tranſports que vous faiſiez éclater tout à l'heure, & que vous faites-vous ſuccéder à l'amant le plus tendre ? Un mari, Madame, répliqua vivement monſieur de * * *, & un mari outragé qui va vous immoler à ſa fureur. La comteſſe, qui préféra ſes jours à ſa gloire, jeta les hauts cris, & demanda du ſecours. Fréron, qui étoit au deſſous, fut attiré par le bruit, & il entra dans la chambre que j'avois oublié de fermer. Monſieur de * * * croyant que c'étoit moi, ſe jeta ſur lui, & le laiſſa preſque mort ſur la place ; ſes plaintes firent connoître au comte qu'il s'étoit mépris, & après avoir fait venir une lumiere, il reconnut le héros de l'Ecoſſoiſe expirant ſur le plancher. Eh quoi ! c'eſt toi, faiſeur de feuilles, lui dit le comte étonné. Eh oui, Monſeigneur ! voyez dans quel état vous venez de me mettre ! C'eſt après demain le vingt du mois ; que dira le libraire *Lambert*, ſi je ne lui délivre pas ce ſoir le paquet d'injures que je lui vends tous les dix jours ? Ma femme eſt groſſe, n'importe

n'importe de qui? j'ai quatre enfants, où prendre du pain ? On ne mange point ici avec l'honneur, & quand cela feroit vivre, je n'en mourrois pas moins de faim ; il faut donc, pour ſoutenir ma famille, que je devienne coquin par beſoin ; il vaut mieux l'être dans mon grenier que ſur les grands chemins, & j'aime mieux être *Fréron* que *Mandrin*. Va, répliqua le comte, l'un vaut l'autre ; leve-toi, voilà dix écus, fais-toi panſer. Reviendrez-vous demain, Monſeigneur, lui demanda l'effronté écrivaſſier ? Non, répondit le comte, mais ſi tu veux que je te laiſſe aujourd'hui avec un bras de moins pour la même ſomme, tu peux parler, tu ne perdras pas à ce marché, & le public y gagnera ſûrement.

Fréron, ſatisfait de ſa journée, deſcendit comme il put, & s'enivra le même ſoir avec les amis de ſa femme. Le faiſeur de feuilles ne fut pas plutôt ſorti, que la comteſſe qui s'étoit cachée pendant toute la converſation, leva ſa coëffe, & voulut prendre un ton plaiſant ſur la ſurpriſe prétendue affectée qu'elle faiſoit à ſon mari ; mais celui-ci n'en fut point la dupe, & la prenant

aſſez rudement par le bras, il la força de ſortir & d'entrer dans un fiacre qu'il avoit pris pour qu'on ne reconnût point ſon équipage. La comteſſe monta en tremblant, & demanda d'une voix expirante où on vouloit la mener. En Angleterre, Madame, en Angleterre, répondit le comte; vous verrez là tous les Sidneis du monde. Je croyois, repartit madame de ***, en affectant un ton meilleur, que vous me meniez à la comédie Françoiſe. Et pourquoi, s'il vous plaît, répliqua le comte? Pour y voir, répondit-elle, toutes les *Hus* de l'univers. La repartie eſt bonne, dit le comte, & mérite que je te faſſe grace. Madame de ***, pénétrée des ſentiments de ſon mari, ſe jeta à ſon cou; tout fut oublié, & le reſte de la ſoirée ſe paſſa en choſes extraordinaires: les deux époux ſoupérent enſemble, & ce qui étonnera à Paris, où une pareille familiarité eſt indécente, ils coucherent dans le même lit, ſe réveillerent contents, & ſe promirent l'un & l'autre de réaliſer l'erreur de la veille par le moyen d'un agent moins perfide que moi.

Mais en effet, dit madame de Sarmé, cette aventure devoit vous méri-

ter une correction. Auſſi s'en eſt-il fort mal trouvé, je penſe, reprit le chevalier. Monſieur le chevalier penſe mal, répliqua le Colporteur, & toute la colere du comte s'eſt étendue ſur Fréron : d'ailleurs je ſuis un homme public, & quand on porte à ſa boutonniere le ſceau de la police, on ne craint ni pour ſes épaules ni pour ſes oreilles. La vieille ducheſſe D***, dont j'avois divulgué un jour une hiſtoire aſſez ſinguliere, s'aviſa de charger ſon écuyer du ſoin de me corriger ; mais ce réparateur des torts eut lieu de ſe repentir de ſa miſſion, & la perte de ſa place qui de l'écurie pouvoit le conduire au lit de ſa maîtreſſe, ſuivit ſa témérité. Eh, quel étoit cette aventure, demanda la marquiſe ? On ne peut rien vous refuſer, Madame, reprit Brochure : la voici.

La ducheſſe D*** eſt, comme perſonne ne l'ignore, une de ces femmes dont le nom, ſali par le libertinage, eſt devenu une injure. Laſſée d'avoir cherché à épuiſer Paris, elle réſolut l'année derniere d'aller paſſer les beaux jours du printemps dans une de ſes terres de Picardie. Je ne vous dirai

pas ce qu'elle fit à cette campagne ; vous ſaurez ſeulement que ces quatre chaſſeurs en moururent, & que l'évêque d'Amiens interdit le curé du lieu, ſes deux vicaires & un couvent de grands-carmes, que dans ſa jeuneſſe elle avoit fondé par précaution, à une portée de fuſil de ſon château. Le ſcandale étant au comble, la ducheſſe partit ſeule dans ſa chaiſe, & n'ayant devant elle qu'un valet de chambre qui couroit. Le jour commençoit à tomber, lorſqu'elle traverſa la forêt de Senlis ; un voleur armé arrêta le poſtillon, & paſſa de-là auprès de la ducheſſe à qui il fit le compliment d'uſage chez ces meſſieurs. Cette dame effrayée tira ſa bourſe, ſa montre & ſes boucles d'oreille qu'elle donna au voleur. Celui-ci avoit examiné avec ſoin la ducheſſe, tandis qu'elle étoit occupée à ſe dépouiller, & lui trouvant un reſte d'agréments, il lui offrit la main le plus poliment du monde, pour l'engager à deſcendre. Madame de***, qui ne devinoit point où cela devoit la mener, fit quelques réſiſtances qui augmenterent l'empreſſement du voleur ; elle deſcendit enfin toute

tremblante, & ſuivit cet homme dans un bocage qui étoit à quelques pas du chemin : c'eſt là qu'ayant placé la ducheſſe ſur un lit de gazon formé par les mains de la nature, il la fit paſſer de la crainte à la volupté. Madame de***, livrée toute entiere au plaiſir qu'elle reſſentoit, s'écria dans un de ces moments où l'ame va s'anéantir : *ah, cher voleur!* Celui-ci fit les choſes de fort bonne grace aux vols près qu'il ne rendit point, & la ducheſſe, contente d'avoir trouvé une aventure heureuſe dans une circonſtance où elle craignoit pour ſes jours, reprit dans ſa chaiſe le chemin de Paris : & comme elle eſt par ſa naiſſance, ſes mœurs & l'hiſtoire de ſa vie au deſſus des préjugés, elle raconta le même ſoir cette anecdote à *Cléon* qui me la rendit le lendemain pour en faire mon profit. Parbleu, dit le chevalier, *Cléon* n'avoit pas beſoin de ton canal, & l'aventure étoit en bonnes mains pour aller loin. Quel eſt donc cet homme, demanda madame de Sarmé? C'eſt une *eſpece* dont je laiſſe le ſoin à Brochure de vous faire les honneurs.

Cléon, puiſque madame la marquiſe

eſt curieuſe de le connoître, eſt l'homme le plus laid & le plus méchant de Paris ; le *ſignalement* eſt court, mais il eſt exact, & d'après lui, madame reconnoîtroit mon Cléon parmi deux mille hommes. Fils d'un notaire qui a porté ſa fortune fort loin, puiſqu'il eſt mort doyen de ſa communauté, il a eu une éducation honnête qui l'a mis en état de ſe faufiler de bonne heure dans le grand monde, où il a porté le talent que la corruption du ſiecle y a rendu le plus eſtimable ; je parle du *perſiflage*, eſpece de jargon où, ſous le maſque de la politeſſe & des égards, le ſarcaſme inſolent & la maligne ironie triomphent. Lié, par ſon caractere, avec le comte D***, ſeigneur aimable, qui ſeroit l'homme de France le plus recherché, s'il avoit en bon eſprit ce qu'il a en ſaillies & en épigrammes ; Cléon s'eſt étayé de lui pour faire la guerre au genre humain : les grands, les filles & les auteurs paſſent tous les jours en revue devant eux, & leurs jugements, toujours défavorables à ceux que leur méchanceté a cités à leur tribunal, effraient les plus déterminés. J'en appelle au célebre *Piron*

qui, ne voulant plus aller dîner chez le comte D***, dit que ſon hôtel étoit une *tournelle* (*a*), dont Cléon étoit le *bourreau*. Les gens de lettres, qui le craignent, ont la baſſeſſe d'aller lui lire leurs ouvrages, & d'implorer ſa voix. Cléon, qui a acquis dans le commerce des auteurs une ſorte de littérature, décide d'un ton deſpotique qui en impoſe ſouvent aux hommes les plus éclairés.

Partiſan de tous les ſpectacles, il fréquente aſſidument tous les théatres; il a ſa place marquée dans les foyers, & dès qu'il parle, nos jeunes étourdis s'aſſemblent, & la populace littéraire l'environne : l'ariſtarque prononce alors & condamne. Il eſt à remarquer qu'il n'a jamais dit du bien que des morts. Nouvel *aretin* du Parnaſſe, il cherche à ſe faire un nom, & il y réuſſit par ſes horreurs. Jugez de lui, Madame, par la peinture que Greſſet en a faite dans ſon méchant : *Cléon* n'eſt point ſon nom, le public le lui a donné depuis que Greſſet l'a nommé ainſi dans

(*a*) Chambre du parlement où l'on juge des crimes.

ſa comédie, & le perſonnage que je vous peins eſt Dut**. Ah! ciel, s'écria la marquiſe, je ne connois rien autre ! n'eſt-ce pas ce grand homme mal fait, qui, portant une groſſe lorgnette, ſemble inſulter tous ceux qu'il regarde? Habillé le matin en *portefaix*, vêtement qu'il ne devroit jamais quitter, parce qu'il va très-bien à l'air de ſon viſage, il court tout Paris, & par une mal-adreſſe ſinguliere, il ſe fait voir pour rien. C'eſt un ſot, reprit le chevalier, j'ai payé le rhinocéros, & cet animal n'étoit aſſurément pas meilleur à voir que lui. Eh! que fait cet homme, repartit la marquiſe? Des méchancetés, répliqua Brochure; voyez, Madame, le recueil d'eſtampes que je viens de vous laiſſer, vous y trouverez ſon portrait avec quatre vers qui le déſignent très-bien. Ouvrons, dit le chevalier; ma foi, c'eſt lui-même, liſons :

Sans nom & ſans état, ſon impudente audace
L'a fauſſié parmi les grands :
Mais à quel titre a-t-il mérité cette place?
S'il ceſſe de médire, il n'a plus de talents.

Croiriez-vous, reprit madame de Sarmé, qu'on m'a voulu perſuader que cet

cet homme avoit des femmes. De celles qu'on paie, répliqua le chevalier, & qui courent les rues comme les fiacres. Non, Monſieur, répondit la marquiſe, des femmes de ſpectacles. Cela revient à peu près au même, répliqua le chevalier; mais ſi vous en exceptez cette groſſe actrice de la comédie Italienne, qui reſſemble à la croix de S. Louis, que tout le monde veut avoir, & dont perſonne ne ſe ſoucie, je ne ſache pas qu'il ait eu aucune femme de théatre; d'ailleurs ces ſortes de bonnes fortunes ſont ſi peu importantes & ſi communes, que le Cléon n'en ſeroit pas plus eſtimable, quand il auroit épouſé toutes les veuves des quatre théatres de Paris.

Je laiſſe parler M. le chevalier, parce qu'il parle bien, reprit Brochure d'un ton anodin: mais je ſais qu'il a eu une femme de diſtinction; & vous ceſſerez de hauſſer les épaules, ſi vous daignez m'entendre.

Cléon, puiſque vous continuez à lui donner ce nom, a eu de bonnes fortunes; croyez-en un témoin oculaire. J'avois alors l'honneur d'être le facteur de madame la marquiſe de ***, & j'ai porté cin-

quante de ſes lettres à Cléon. Quoi ! cette belle femme auroit eu ce magot ? repartit madame de Sarmé, cela eſt incroyable. Mais non pas impoſſible, comme vous allez le voir, répondit le Colporteur : la marquiſe de * * * avoit perdu beaucoup au *brelan* ; ſa parole engagée à deux gros Allemands qui ne vouloient ſe payer que de bonnes raiſons & d'argent comptant, exigeoit qu'elle fatisfît le lendemain. Tous les coffres des notaires de Paris lui furent fermés, & le pere de Cléon, par qui elle termina ſes courſes, fut auſſi inflexible que ſes confreres. La marquiſe de * * * ſortoit déſeſpérée, lorſque Cléon ſe trouva à côté d'elle, & lui offrit la main pour monter dans ſa voiture. Madame de * * * prétextant qu'elle avoit des affaires importantes à lui communiquer, l'engagea de monter avec elle. Cléon, enchanté de la propoſition, débuta par un compliment honnête : l'habitude où il eſt de dire des choſes fâcheuſes lui donnant un air embarraſſé, quand il faut être poli. Il eut en parlant à la marquiſe de * * * une contenance déconcertée qui paſſa pour de l'amour dans l'eſprit de cette dame très-grande connoiſ-

ſeuſe d'ailleurs. La marquiſe qui crut avoir ſubjugué Cléon, lui parla de ſes beſoins, & d'un certain contrat ſur la ville qu'elle vouloit hypothéquer pour y ſatisfaire. Le méchant qui a une charge de payeur de rentes, fut charmé de trouver cette occaſion; il prit le contrat dont perſonne ne vouloit, par la crainte que la diminution des intérêts avoit généralement répandu, & promis de revenir l'après-midi remettre à la marquiſe la ſomme dont elle avoit beſoin pour acquitter ſa dette. Cléon tint effectivement parole, il entra avec un ſac d'or: la marquiſe, nonchalamment couchée ſur une chaiſe longue, rêvoit à ſon malheur. Cléon qu'elle affecta de ne pas voir, profita de cette feinte, & lui donna un baiſer; cette premiere careſſe en amena une ſeconde, & le méchant fut heureux avant d'avoir mis bas ſon ſac. La bonne dame cria à la ſurpriſe, ſe plaignit amérement de la méſalliance, compta ſon or, & ſe conſola dans les bras de Cléon à qui elle a donné la réputation d'un merveilleux. Soit habitude de voir le même homme, ſoit crainte de rougir en congédiant celui que l'on a rendu heureux, la marquiſe vécut près de quatre

mois avec Cléon. Ce commerce auroit même duré plus long-temps, ſi une indiſcrétion de ce payeur de rentes n'eut mis le comble à ſon inſolence.

Obligé de faire un voyage de quelques ſemaines, Cléon revenoit à Paris, lorſque ſe trouvant à *Meaux*, il demanda à dîner à *l'Ours*, auberge où il n'y a pas plus de ſûreté pour la ſanté que pour la bourſe. L'hôte lui propoſa de paſſer dans la chambre d'un homme de condition dont les terres étoient dans le voiſinage, & que la goutte retenoit chez lui. Cléon qui n'aimoit point à manger ſeul, parce qu'il lui falloit des victimes à immoler, ſe mit à table avec l'étranger qui, cachant ſes marques de diſtinction, affectoit la bonhommie d'un ſeigneur campagnard. Cléon s'appercevant que cet homme connoiſſoit & la cour & Paris, lui demanda très-indiſcrétement, par qui la marquiſe de *** étoit alors entretenue. Par moi, répondit ſéchement ce gentilhomme. *En ce cas*, reprit Cléon ſans s'émouvoir, *nous ſommes deux.* Apprenez, faquin, répliqua l'homme de condition, à reſpecter ma femme. Le méchant, ſans paroître interdit, prit un cure-dent, ſe

leva d'un air aiſé, & dit en s'en allant; *parbleu je ne m'en doutois pas.*

Le marquis, inſtruit de la conduite de ſa femme, arriva à Paris le même ſoir, conſigna Cléon au ſuiſſe qui le nomma au ſignalement, & paſſa dans l'appartement de madame qui, voulant imiter l'exemple de toutes celles qui trompent leurs maris, ſauta au cou du marquis à qui elle reprocha tendrement la longueur de ſon abſence; mais celui-ci ne voulant point jouir de la perfidie de ſa femme, ſe contenta de la prier de s'épargner ſes careſſes. Quoi! Monſieur, lui dit-elle? Point de propos, Madame, répondit le marquis, je ſais tout: voyez tout l'univers, c'eſt moi qui vous en conjure de la meilleure foi du monde, mais faites-moi la grace de chaſſer un impudent que le ſuiſſe a reconnu d'abord au portrait que je lui en ai fait. Adieu, Madame, je retourne dans mes terres comptant ſur la grace que je vous demande. La marquiſe de * * * rougit, & ne doutant point que le méchant avoit été indiſcret, elle renouvella elle-même la défenſe que ſon mari venoit de faire au ſuiſſe; mais toutes ces précautions étoient inutiles,

Cléon s'étoit jugé le premier ; & flatté d'une anecdote qui rendoit ſa méchanceté plus célebre, il en fit l'hiſtoire du jour, & le poëte *Moncrif* en compoſa une *romance* qui a eu un ſuccès égal aux *moyens de plaire* de cet académicien, ouvrage admirable qui renferme des ſecrets dont l'auteur a oublié de ſe ſervir. Mais ſavez-vous, Marquiſe, dit le chevalier, que Brochure a l'épigramme en main, & qu'il s'en faut très-peu qu'il ne ſoit un Cléon ? Diriez-vous bien, reprit le Colporteur, que malgré tous les traits que je viens de vous rapporter de cet homme, il y a des gens dans le monde, qui veulent ſoutenir qu'il n'eſt point méchant ? Je me défierois beaucoup, reprit madame de Sarmé, du caractere des perſonnes qui penſeroient ainſi : méfiez-vous donc de mademoiſelle *Gautier* de la comédie Françoiſe ; vous ſavez qu'elle a de l'eſprit. Cléon ayant immolé toutes les victimes qui étoient dans le foyer, vint à notre actrice qu'il eſſaya de perſiffler. Quelqu'un qui l'entendoit, dit : ne l'écoutez point, Mademoiſelle, c'eſt un méchant. Lui méchant, s'écria l'actrice ? Vous vous trom-

pez, il n'en a pas l'eſprit, & ſon talent eſt de faire croire qu'il l'eſt, pour jouir du mérite babare de ſe rendre redoutable aux ſots. Cléon confondu fit une pirouette ſur le talon, & ne parla, de ſa vie, à la Gautier. Eh ! qu'eſt devenu la marquiſe de * * *, reprit mademoiſelle de Sarmé ? On n'en entend plus parler. Il y a long-temps, Madame, répondit le Colporteur, que retirée du grand monde, elle s'eſt miſe dans le commerce. La marquiſe de * * *, dans le commerce ? Va, tu n'y penſes pas, mon pauvre Brochure, répliqua le chevalier ; une femme de ſon nom ne donne point dans ces miſeres-là. Excuſez-moi, Monſieur, répondit le Colporteur, c'eſt un commerce honorable que toutes les femmes de la cour font ou voudroient faire. Je ne vous entends point, repartit madame de Sarmé. Vous m'entendrez, Madame, pourſuivit Brochure, ſi vous daignez m'écouter.

Vous ſavez, madame la Marquiſe, qu'il y a dans le monde quatre ſortes de réformes que les femmes, qui ont vécu, embraſſent quand elles veulent faire une fin.

Les unes tiennent bureau de littéra-

ture, & bercail de beaux-esprits ; c'est chez elles que les auteurs qui desirent une célébrité passagere, doivent aller lire leurs productions éphémeres ; c'est là enfin où l'amour-propre en lunettes décide du sort des pieces, & de la vogue des ouvrages. Tel étoit autrefois l'hôtel de Rambouillet frondé si justement par Boileau, & telle étoit de nos jours la maison de madame *de Graffigny*, qui, à force de voir des gens d'esprit, s'imagina qu'elle en avoit, & acheta d'un abbé *les Lettres Péruviennes* qu'elle osa publier sous son nom en 1748. Les petits bénéfices qu'elle fit sur cet ouvrage, lui donnerent l'envie d'en acheter un second ; mais un autre abbé plus généreux lui fit présent de la piece de *Cénie* qui étoit d'abord en vers, & qu'il mit en prose, pour obliger cette dame prétendue bel-esprit (*a*) ; tous ceux qui ont connu madame de Graffigny à la cour

(*a*) Il est si vrai que *Cénie* fut originairement faite en vers, que malgré le soin que l'auteur a pris d'en rompre la mesure, il en est resté encore 32 entiers, & même des vers de maximes : or, madame de Graffigny ayant avoué qu'elle n'en avoit jamais fait, je demande à ses partisans si Cénie est son ouvrage. Nous avons deux imitations en vers de Cenie, mais elles sont fort au dessous de l'original.

de Lunéville, ne m'accuſeront point d'injuſtice dans le portrait que je vous en fais, & comme elle avoit ſoixante ans, lorſqu'elle voulut être auteur, elle auroit pu dire avec le *Métromane* de Piron,

Dans ma tête un beau jour ce talent ſe trouva,
Et j'avois ſoixante ans, quand cela m'arriva.

Mais, reprit la marquiſe, toutes les maiſons où l'on reçoit les gens de lettres, ne ſont point à dédaigner. Je ſuis bien éloignée de le penſer, répliqua Brochure; madame *Joffrin* que l'auteur de la comédie des *philoſophes* avoit oſé tourner en ridicule à la premiere repréſentation, eſt une dame reſpectable dont tout Paris embraſſa la défenſe, & le plat auteur de cette rapſodie deshonorante, fut obligé de ſupprimer cette ſcene dont l'horreur ne rejailliſſoit pourtant que ſur lui; mais ſuivons nos réformes.

D'autres prennent le parti de la dévotion, & cabalent pour Dieu contre le prochain: ardentes à prier, violentes à médire, elles ne manquent point un exercice pieux où elles peuvent être

vues, mais elles feront gémir un malheureux artisan qui attend après son salaire ; mises unies, mais avec une propreté recherchée, elles ne prétendent point plaire, & si cela arrive, elles pensent comme le Tartuffe :

Il est avec le ciel des accommodements.

telle nous voyons aujourd'hui la duchesse de ***, qui depuis 1753 a déja passé huit fois de la dévotion au plaisir, & du plaisir à la dévotion

Ces femmes pieuses, ou qui veulent l'être, menent une vie douce sans faste, & délicate sans superflu ; accoutumées à passer leurs jours avec des jésuites ou des prêtres de l'Oratoire, elles imitent la fameuse duchesse *de Chevreuse*, qui ne pouvant plus jouir des plaisirs de la vie que son tempérament avoit épuisés & avilis, ni cabaler avec le cardinal de Rez & les autres *frondeurs*, se fit dévote pour conserver le goût de l'intrigue & de la tracasserie, en prenant un parti dans les affaires de la religion. Madame de Chevreuse, qui trouva plus d'esprit dans les jansénistes que chez les jésuites, se rangea du côté de *Port-royal*. En suivant ce parti, elle avoit la con-

ſolation d'être encore d'un ſentiment oppoſé à celui de la cour. Nos dévotes modernes forment deux diviſions ; l'une va ſauter ſur le tombeau du diacre *Pâris*, & l'autre ſanctifie le pere *Girard*, & prie pour le pere *Guignard*, confeſſeur & martyr. Il eſt vrai que l'arrêt du parlement de Paris, du 6 août dernier, a diminué beaucoup la cabale jéſuitique, & que l'on prend ces deux religieux pour ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, le pere Girard pour un ſéducteur, & l'autre pour un pendu.

Le troiſieme genre de réforme, plus bruyant que les deux autres, n'en eſt pas plus eſtimable, parce qu'il eſt preſque toujours amené par l'intérêt ou par une oiſiveté crapuleuſe. Les femmes qui embraſſent ce train de vie, n'ont d'autre occupation que de donner à jouer : telles ſont aujourd'hui la vicomteſſe de P***, la marquiſe de M***, & l'éternelle ducheſſe de Pha**, qui n'a plus pour elle qu'une table de pharaon & le ſouvenir des plaiſirs qu'elle goûta avec le duc d'Orléans, régent du royaume. Ces femmes vivent exactement du produit du jeu. Ceux qui ignorent cette marotte, ne ſeront

pas fâchés de l'apprendre ici ; car je m'imagine bien, continua Brochure, que mes conversations ne seront pas perdues pour tout le monde.

Une de ces dames que l'on nomme à Paris *tripotieres*, du nom aviliſſant des aſſemblées qu'elles tiennent, réunit trois ou quatre perſonnes en fonds, qui, formant entre elles une ſomme de 500 louis, font valoir cet argent ſans qu'elles paroiſſent. La banque une fois établie, on cherche un *tailleur*, c'eſt-à-dire un homme qui, tenant les cartes, a le ſecret de les connoître au tact, & de *filer* (*a*) celles qui ſont nuiſibles. On donne à cet honnête joueur deux louis par jour, un carroſſe & à ſouper : cet homme a ſous lui un ſecond qu'on nomme *croupier*, & dont le ſoin eſt de payer les gagnants, ce qui ne l'occupe guere, & de faire payer les perdants, ce qui entraîne plus d'embarras ; celui-ci jouit, au carroſſe près, des mêmes avantages que le tailleur, mais on exige de lui qu'il portera des manchettes fort

(*a*) Dans un dictionnaire *Piémontois*, traduit du *Saxon*, on apprend que *filer la carte*, c'eſt la convertir adroitement de perte en gain.

courtes, & qu'il ne prendra point de tabac. Ces reſtrictions, dit la marquiſe, ſont tout-à-fait bizarres. Et néceſſaires, Madame, répondit le Colporteur; un homme qui manie l'or à poignée, a bien vîte eſcamoté dix louis au moyen des grandes manchettes. Je conçois, repartit le chevalier, que cette ſurpercherie eſt poſſible; mais pourquoi interdire l'uſage du tabac à ce malheureux croupier? Ce n'eſt point, répliqua Brochure, le tabac qu'on lui interdit, mais la tabatiere. Ce croupier qui tient par intervalle un ou deux louis à ſa main, fait ſemblant de prendre du tabac, & enfonce cet or dans ſa tabatiere. L'expérience a éclairé là deſſus les faiſeurs de fonds, & ils ſont devenus depuis quelques années inexorables ſur ces deux articles. Mais qui prend-on, demanda madame de Sarmé, pour faire ces perſonnages humiliants? Des hommes comme il faut, répondit le Colporteur, qui aient l'air d'en impoſer aux étrangers & à l'imbécille national. On eſt convenu, depuis quinze ans, de tirer les *tailleurs* & les *croupiers* de l'ordre royal & militaire de S. Louis; il y a dans Paris deux mille

chevaliers errants, qui, profanant cette marque d'honneur, vendent baſſement leurs mains à des femmes avides d'argent.

Il y a d'autres ruſes encore pour ſe procurer des pontes, c'eſt-à-dire, des dupes. Les dames qui tiennent le tripot, (pardon du nom, madame la Marquiſe, mais c'eſt le mot propre) ont ſoin d'avoir chez elles un eſſaim de jolies créatures, & un homme à tous les ſpectacles, que par dériſion on appelle le docteur *Gobelius*: celui-ci n'a d'autre emploi que d'examiner à l'opéra ou à la comédie les étrangers qui ont l'air ennuyé; il les aborde, leur nomme une ducheſſe ou une marquiſe qui vaut ſouvent mieux, & finit par leur propoſer un ſouper agréable. Comme le Pariſien paſſe avec juſtice pour être naturellement poli, un inconnu qu'on prévient, attribue à ſa qualité les attentions qu'on a pour lui, ſe livre avec tranſport dès qu'on lui montre le plaiſir, ſuit ſon guide, & fait ſon compliment à la maîtreſſe de la maiſon qui a toujours ſa réponſe prête dans un *livret* qu'elle lui préſente. Si l'étranger balance, de jolies femmes, qui ſont payées pour ju-

ger ſur ſa phyſionomie qu'il doit être heureux, lui propoſent de mettre un louis en ſociété avec lui, & de louis en louis on ruine la dupe, ſans que ſes moitiés s'appauvriſſent. L'heure du ſouper arrive, la gaieté & le Champagne font les honneurs du repas; le jour paroit, les femmes veulent être ramenées: l'occaſion eſt favorable; on croit ſans peine pouvoir la mettre à profit; mais les princeſſes qui ſont inſtruites, veulent révoir le lendemain l'étranger au pharaon, & c'eſt là qu'elles lui donnent rendez-vous; c'eſt de là auſſi qu'on peut dater la ruine de tant d'honnêtes gens que les *Gobelius* & les filles galantes précipitent dans ces dangereux abymes. La maîtreſſe de la maiſon voit tous ces malheurs de ſang-froid, & en tire ſon embonpoint; les faiſeurs de fonds lui paient les cartes à vingt ſous le jeu, & lui donnent cinquante écus par jour pour le ſouper & l'entretien d'un carroſſe de remiſe, qui va chercher & reconduire les victimes, avec un vingtieme dans le bénéfice de la banque.

Le dernier genre de réforme eſt celui qui exige plus d'eſprit; auſſi voit-on peu

de femmes en état de l'embraſſer avec ſuccès. On appelle celles qui ſuivent cette réforme, *intrigantes de cour* ; ce ſont elles qui trafiquent les évêchés, les abbayes, les charges de robe, les dignités militaires, les penſions, les emplois dans les fermes, & les différentes graces ; telle eſt aujourd'hui la marquiſe de Panpadou. Ce commerce lui fait cinquante mille livres de rente, tandis qu'elle a l'air de s'intéreſſer à l'avancement des honnêtes gens, ou au ſort des malheureux par pure bonté d'ame. Sa correſpondance eſt plus conſidérable que celle des miniſtres, & les profits de ſon ſuiſſe valent ceux du portier du contrôleur-général. Le nom du roi, & ceux de ſes miniſtres, ſont toujours dans ſa bouche, & il n'y a jamais de phraſe dans ſa converſation & dans ſes lettres, qui ne commence par ces mots : *le miniſtre m'a dit* ; cette habitude eſt ſi grande que ſon valet de chambre lui demandant un jour ſi elle prendroit du café, elle lui répondit, *le miniſtre m'a dit qu'oui* (*a*). Les placets qu'elle reçoit

(*a*) Cette façon de parler me rappelle le mot du

ſont

ſont immenſes, & ſon ton abſolument miniſterial en impoſe à tout ce qui l'environne. Un petit commis d'intendance lui étant venu annoncer, il y a quelques jours, que *monſeigneur* ſon maître avoit exempté à ſa conſidération un de ſes protégés de tirer à la milice, elle remercia cette eſpece de ſecretaire; & comme celui-ci ſavoit que la marquiſe étoit intrigante, il lui dévoila les vues qu'il avoit d'entrer dans la négociation. Eh bien, reprit-elle, j'en parlerai au miniſtre, & nous verrons à vous placer dans quelque petite réſidence d'Italie ou d'Allemagne. Vous ſavez, continua-t-elle, que toutes ces choſes-là coûtent, mais nous verrons cela après. Mon petit commis revint à l'intendance tout bouffi d'orgueil, ferma ſon portefeuille, prit congé de monſeigneur, & croit être déjà dans une cour étrangere, où il dit gravement *le roi mon maître.*

fameux *Bontems*, premier valet de chambre de Louis XIV. Il étoit ſi accoutumé de dire à ceux qui le ſollicitoient, *j'en parlerai au roi*, que l'abbé de Choiſi lui ayant un jour demandé quelle heure il étoit, il lui répondit, *j'en parlerai au roi*. L'abbé *de Prades*, connu par cette theſe fameuſe qu'il n'a peut-être jamais lue, ſe targuant à Berlin de l'accès qu'il avoit auprès du roi, diſoit ſi communément & à tout propos, *le roi m'a dit*, que le nom lui en a reſté, & que parlant de lui, on dit, *l'abbé, le roi m'a dit.*

Les fots implorent ſa protection, & le traitent d'*excellence*, & peut-être dans peu les honnêtes gens ſeront obligés d'en venir là. Ce ſiecle fertile en miracles ne peut plus ſurprendre, quoi qu'il arrive; au reſte nous avons des cours en Europe où il ne faudroit pour miniſtre qu'*un bras à reſſort*, qui donneroit une lettre, & prendroit la réponſe. Ce nouvel arrangement pourra faire à l'avenir une branche d'économie dans le royaume.

Je crois, Madame, que vous voyez maintenant que je n'ai pas eu tort, quand je vous ai dit que la marquiſe de * * * s'étoit miſe dans le commerce. Ce trafic eſt honnête, & rapporte beaucoup: deux grandes conſidérations pour le mettre à la mode. J'ai à lui propoſer, demain ou après, trois cents louis pour procurer une place de ſecretaire d'ambaſſade à un jeune auteur que madame a protégé autrefois. Ne ſeroit-ce pas d'*Arnaud*, demanda madame de Sarmé? Lui-même, reprit Brochure. Mais, reparit le chevalier, d'Arnaud eſt un écrivain que le roi de Pruſſe a rendu célebre en lui adreſſant une épître très-jolie.

Oui, Monſieur, répliqua le Colporteur; mais notre écrivain piqué que ſa majeſté Pruſſienne n'a pa inſéré cette piece dans le recueil de ſes poéſies, vient de ſe déclarer contre lui, & je crois même qu'il a réſolu de s'en venger en ne faiſant plus de vers à la louange de ce héros. C'eſt, répondit le chevalier, mieux célébrer le roi de Pruſſe qu'il ne penſe. Mais, en vérité, reprit la marquiſe, ce d'Arnaud eſt un garçon ſingulier, ſa manie eſt de ſe brouiller comme cela avec toutes les puiſſances qu'il ne connoît pas; le Danemarkc, la cour de Gotha, la Saxe, enfin tous les ſouverains du monde ne ſont point à l'abri de ſes auguſtes *bouderies*; il me boude auſſi, quoique je n'aie pas l'honneur de régner, & depuis qu'il étoit devenu amoureux de je ne ſais quelle femme de condition, dont il pleure depuis deux ans bien tendrement la mort..... Ah! l'aventure eſt comique, Madame, répliqua Brochure, & je ne puis me diſpenſer de la raconter.

Vous ſavez qu'à la mort de cette femme, il adreſſa des vers à monſieur de Voltaire ſous le titre *d'épître ſur la*

mort de ma maîtreſſe ; il la peignit comme une femme de condition, qui joignoit les ſentiments les plus éclairés à un grand fonds de littérature : voici entr'autres un lambeau de cette épître, où il n'y a ni vérité ni poéſie.

Avec Mérope *elle étoit mere*,
Avec Zaïre *elle pleuroit*,
Et raiſonnoit avec Voltaire.

Le Sophocle François répondit de bonne foi à d'Arnaud ſur la perte de cette aimable maîtreſſe ; les vers des deux poëtes, inſérés dans le mercure de France, engagerent les amis mêmes de d'Arnaud de faire des perquiſitions pour découvrir le prodige, qu'il pleuroit ſi *méchamment*, & après des recherches exactes, on parvint à découvrir que la maîtreſſe que le jeune poëte regrettoit ſi vivement, étoit la femme d'un *rôtiſſeur* de la rue de la Huchette. Telle eſt cette dame reſpectable qui, après avoir déploré les malheurs de Mérope & de Zaïre, venoit penſer dans les œuvres philoſophiques de monſieur de Voltaire ; femme au reſte très-digne d'être regrettée, car elle fourniſſoit tous

les jours une poularde au creſſon à notre jeune auteur (*a*).

Je reconnois bien là le pauvre d'Arnaud, dit la marquiſe ; ſa fureur eſt d'élever tout ce qu'il approche, & il n'y a caillette du troiſieme ordre, ni griſette ſubalterne qu'il n'ait diviniſée dans ſes vers. Liſez, pour n'en pas douter, répondit Brochure, ceux qu'il a adreſſés à la *Defreſne*. Quoique cette créature ne ſache pas lire, il en a fait le

(*a*) Si l'on vouloit rechercher quelles ſont les prétendues ducheſſes, comteſſes, marquiſes & autres femmes de qualité, dont le nom caché ſous *quatre étoiles* orne le frontiſpice de la plupart des épîtres dédicatoires de nos auteurs, on trouveroit en place de ces dames reſpectables des chimeres enfantées par l'orgueil des écrivains ; ou des *divinités dindonnieres*, telles que celle de la rue de la Huchette.

Un de ces barbouilleurs ſubalternes voulant eſcamoter un jour une tabatiere d'une dame reſpectable, qui aime les lettres par goût, & qui les protege ſans orgueil, parvint à parler quatre minutes à cette dame, & cette faveur, à laquelle il eſt vrai qu'il ne devoit pas s'attendre, fut miſe à profit le lendemain dans la dédicace qui précede *l'hiſtoire deraiſonnée des rois de Rome*, où l'auteur dit faſtueuſement : *c'eſt dans vos converſations, Madame, que j'ai puiſé, &c.* propos fort impertinents, car madame la comteſſe de L. M. *** n'a jamais imaginé la moindre des abſurdités dont ce livre fourmille ; & ſi elle a protégé depuis le prétendu hiſtorien, c'eſt un effet de ſa pitié dont elle auroit à ſe repentir, ſi l'élévation de ſes ſentiments ne la mettoit pas au deſſus des épigrammes d'un homme déshonoré.

prodige du ſiecle, & quand on lit cette épître, on croit que l'auteur parle d'une *Sévigné*, & qu'il a lui-même ignoré que la beauté qu'il chante étoit la fille de la cuiſiniere du marquis d'*Ormoi*. Point de médiſance, monſieur Brochure, repartit le chevalier, la Defreſne a aujourd'hui le carreau à l'égliſe, ſes gens portent la queue de ſa robe, & elle ſe nomme madame *la marquiſe de Fleuri*. Voilà un bon conte, s'écria madame de Sarmé. Non, Madame, reprit le Colporteur, rien n'eſt ſi poſitif que ce que vous dit monſieur le chevalier; je ſais le fait que je vais avoir l'honneur de vous détailler dans ſes véritables circonſtances.

La Defreſne étoit à peine âgée de quatorze ans, que ſa mere, alors blanchiſſeuſe, rue Montmartre, conçut que ſa fille pourroit la tirer de cet état. Un viſage régulier & noble, de belles dents, une bouche vermeille, de grands yeux bleus faits pour émouvoir *Platon* même, une taille noble, une gorge arrondie par l'amour, & le plus beau bras du monde. Telle étoit la jeune Defreſne en 1735, & telle eſt aujourd'hui, à la gorge près, la marquiſe de Fleuri.

Cette fille, placée chez une couturiere qui tenoit une école toute différente, y reçut des impreſſions pernicieuſes, qui la livrerent moins au monde qu'au libertinage. Ses prémices, ſur leſquelles la mere avoit fondé un bien-être, furent la proie d'un garçon boulanger, & deux pains payerent ce qui auroit coûté vingt-mille francs à un fermier-général, ou à quelque autre publicain de cette eſpece.

La Defreſne, abandonnée à elle-même & au plaiſir qu'elle préféroit à ſon intérêt propre, négligea juſqu'à dix-neuf ans de ſe faire un état. Le marquis d'Ormoi, colonel du temps de la régence, & militaire par conſéquent très-déſœuvré, n'avoit pour livre de *tactique* que le code de la *Fillon*, (*a*) dans lequel il trouva un article concernant la Defreſne; le portrait de cette jeune perſonne ravima ſes deſirs, & pour avoir la fille, il confia le ſoin de la

(*a*) Fameuſe appareilleuſe du temps de la régence, la même qui découvrit la conſpiration du prince de *Cellemare*, ambaſſadeur d'Eſpagne, du duc *du Maine* & de quelques autres, contre *Philippe d'Orléans*, régent de France. Le libraire *Cazelier* nous a donné les lettres de la Fillon, ouvrage fait pour la livrée.

cuiſine à la mere. Cet arrangement eut les ſuites qu'il devoit avoir. D'Ormoi jouit, & il ne paya point, mais il en réſulta toujours un bien à la petite, c'eſt qu'elle apprit de ce ſous-ſeigneur ce qu'elle pouvoit valoir. Un riche garçon, nommé *Lebret*, enfermé comme fou depuis neuf ou dix ans chez les freres de Charenton, avoit une maiſon à Villeneuve-S. George, à quelques lieues de Paris; il y donna une fête brillante à la Defreſne; les honneurs qu'elle reçut dans ce lieu enchanté, aiguillonnerent ſon amour-propre, & la petite perſonne, agacée par Lebret, lui tint rigueur. Ce particulier qui avoit déjà les ſymptomes de cette folie qui a éclaté depuis, lui envoya le lendemain dix robes du meilleur goût, un écrain de douze mille francs, & quatre cents louis en or.

Un préſent auſſi conſidérable fit impreſſion ſur l'ame de la Defreſne, & elle commença dès-lors à prendre des arrangements de fortune, qu'elle ne ſuivit pas; elle prodiguoit d'une main ce qu'elle recevoit de l'autre.

Comme ce Lebret avoit exactement des accès de folie qui le rendoient dangereux,

gereux, ſa maîtreſſe rompit avec lui pour s'attacher à monſieur de Bo * * préſident à Mortier au parlement de Provence, eſpece d'original qui joint au malheur d'être tendre, la bibliomanie & la fureur de juger le premier des ouvrages dramatiques. Le préſident vit avec plaiſir la Defreſne prête à être mere; une fille vint au monde: monſieur Bo * *, qui ſait comme cela ſe pratique en Provence, voulut donner à ce nouveau né le berceau des *enfants trouvés*; mais la mere de la Defreſne, qui avoit été enchantée de voir ſa fille groſſe des ſublimes œuvres de monſeigneur le préſident, honora les couches de ſa préſence, & ne voulant point que la fille d'un magiſtrat Provençal, & d'une *demoiſelle du monde* (*a*) de la rue neuve Saint-Euſtache, fût confondue, dans un hôpital, avec les bâtards de beaucoup de ducheſſes & d'autres femmes du premier nom, elle eſcamota ſi finement ſa petite fille, que le préſident qui avoit une antipathie pour les mois de nourrice, ne s'en ap-

(*a*) C'eſt le nom que ces filles entretenues ſe donnent entre elles.

perçut point. Cette fille vit aujourd'hui, mais sa figure est aussi *hommasse* que celle de son pere ; on cherche à en faire une religieuse.

Mademoiselle Defresne quitta le président, dès qu'elle sut qu'il avoit condamné sa fille à terminer ses jours malheureux dans un hôpital, & elle prit d'autres amants qui la firent successivement mere de trois fils : le fameux *Bonier de la Mossion*, fils d'un homme de fortune, qui de mousquetaire devint colonel du régiment Dauphin, dragons, & de-là tréforier-général des états de Languedoc, place quatre fois supérieure à celle d'un fermier-général. Bonier, malgré le crédit de la ducheſſe de C ***, sa sœur, fut excommunié par l'évêque de Montpellier, pour avoir mené aux états de Languedoc la *Petit-pas*, danseuse de l'opéra. Cette créature fort villipendée dans le mandement que deux jésuites, toujours irrités des désordres des filles, avoient composé au nom du prélat, jeta les hauts cris, & voulut absolument retourner dans la capitale où l'effronterie & l'indécence y jouissent sans honte de la liberté attachée aux coulisses. Bonier

la ſuivit après avoir lâché contre l'évêque de Montpellier un manifeſte qui étoit auſſi ridicule que le mandement de ce prélat.

La Petit-pas mourut dans l'hôtel de ſon amant. Cette perte l'auroit vivement touché, ſi l'abbé *de la Coſte* ne lui eut produit la Defreſne. Cet abbé, grand marieur de filles, a fini ſes intrigues par donner une femme à monſieur de la Popeliniere; il auroit probablement pourſuivi ſa carriere, ſi le parlement qui veut bien qu'on marie des filles, mais qui ne prétend pas qu'on faſſe de faux billets de loterie, ne l'eut condamné l'année derniere à être à perpétuité commenſal des galeres de France.

Bonier logea ſa nouvelle maîtreſſe dans le plus bel hôtel de la rue S. Dominique. *Germain* lui ciſela une vaiſſelle ſupérieure à celle du roi Staniſlas, que cet artiſte travailloit alors. *Le maignant* & *l'empereur* lui fournirent les diamants les plus brillants & les plus rares: *Hébert*, le même dont Voltaire, le peintre de l'univers, dit en parlant des colifichets qui l'ont enrichi:

. . . . . Ces riches bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant
de belles.

Cet artiſte qui n'étoit point encore *ſecretaire du roi, maiſon & couronne de France*, eut ordre de lui fournir tous ces riens précieux dont les femmes ſont convenues de faire leurs délices : la Defreſne enfin le diſputa par ſon luxe inſolent à toutes les femmes de finance qui l'emportoient depuis long-temps ſur celles de la cour ; elle eut une toilette tous les mercredis & ſamedis, à laquelle j'ai vu plus d'un officier-général, & d'un cordon bleu. Il eſt vrai que les viſites de ces meſſieurs avoient moins pour objet l'idole du traitant que ſa cuiſine & ſon coffre-fort. La douceur de ce train de vie dura juſqu'à la mort de Bonier qui périt, avec huit cent mille francs de rente, de chagrin de n'être pas né gentilhomme, quoiqu'il eût payé cinquante mille écus le droit d'avoir un ſuiſſe à la porte de ſon hôtel, ou plutôt parce qu'il avoit acheté ce droit ſur lequel un tas de paraſites qui le mangeoient tous les jours, avoient l'inſolence de le perſiffler.

Lebret qui avoit de temps en temps des intervalles dilucides, revint prendre ſa premiere place, & ſuccéda à Bonier. Cet homme dans ſes moments de ſageſſe, avoit la folie de traîner avec lui quelques beaux eſprits à qui il diſoit peſamment, *faites-moi rire.* La premiere fois que Lebret ſoupa chez la Defreſne, depuis la mort du tréſorier-général, d'Arnaud ſe trouva ce jour; il voulut plaire & réuſſit. Le mécene ſubalterne s'apperçut des infidélités que ſa maîtreſſe & ſon protégé lui faiſoient, & il leur laiſſa le champ libre.

La Defreſne livrée à une nouvelle paſſion qui ne pouvoit être que de ſentiment, s'endormit dans les bras de d'Arnaud pendant quelques mois; mais comme les *bribes* de vers qu'il tiroit de Catulle, de Tibule & d'Ovide, étoient les ſeules lettres de change avec leſquelles il payoit les faveurs de ſa maîtreſſe, & que ces papiers n'avoient pas cours parmi les effets publics, on s'en prit à cette belle vaiſſelle, le chef-d'œuvre de Germain; & quelques jattes paſſerent du buffet chez l'orfevre. Les forces du poëte s'épuiſerent, & le ſentiment de la Defreſne ſe diſſipa avec

elles. D'Arnaud parut maussade ; on se reprocha de l'avoir eu ; & pour se faire illusion sur cette aventure, on appelloit *caprice* ce qui avoit cependant été l'effet de l'inclination.

La nécessité de rétablir l'ordre simétrique de la vaisselle un peu dérangé, détermina la Defresne à se rendre aux instances du marquis *Giacomino* D***, Génois, aussi aimable & aussi frivole qu'un François. Cette nouvelle passion dura six mois, pendant lesquels la Defresne déploya heureusement tout ce que les caresses, l'intérêt & l'art le plus rafiné peuvent mettre en usage pour ruiner un homme épris. Le marquis Génois, que cette intrigue avoit dérangé, se retira, & la Defresne entra alors dans le régiment des gardes Françoises, ou pour mieux dire, tous les officiers de ce corps brillant furent attachés au char de cette fille. Le dégoût, l'inconstance ou la nécessité ayant forcé la plupart de ces messieurs de battre en retraite, le prince de R***, parut seul sur les rangs & donna un vernis de décence à sa maîtresse qui, réfléchissant sur son état, forma le projet ridicule de devenir

honnête femme ; il n'y a pas une fille du monde à qui cette folie n'ait passé par la tête. La Defresne, instruite que monsieur *de Fleuri*, gentilhomme François, & qui plus est *marquis*, ayant perdu l'espoir de récupérer de gros biens qu'il avoit en Savoie, d'où sa famille étoit originaire, & qu'il étoit réduit à une misere si grande qu'il recevoit un écu, n'importe par quelle main il lui étoit présenté, résolut de mettre cette circonstance à profit, & lui fit proposer de l'épouser. Voltaire a bien raison de dire que l'opprobre avilit l'ame. Le marquis de Fleuri, languissant sous le poids de sa misere, accepta cette proposition avec transport. La Defresne lui envoya le même soir par sa femme de chambre les conditions auxquelles cette union devoit se faire ; je vais vous les rapporter telles qu'elles furent présentées écrites par la Defresne, & répondues par le marquis de Fleuri.

Conditions auxquelles je veux bien me marier avec M. le marquis de Fleuri.

ARTICLE I.	*RÉPONSE.*
M. le marquis de Fleuri m'épousera mardi 28 de ce mois à l'église de S. Roch, ma paroisse, & comme je n'ai pas le temps de songer aux dépenses & aux publications des bans, M. de Fleuri se chargera de ce soin moyennant 50 écus que je lui ferai remettre après la signature de ces conditions.	*Accepté pour le mardi 28, si les 50 écus suffisent, je me mêlerai de tout, mais je prie mademoiselle Defresne de faire attention que je ne puis sortir faute d'habit & de perruque.*

ARTICLE II.	*RÉPONSE.*
M. le marquis se trouvera mardi 28 à quatre heures du matin dans l'église	*Accepté pour l'heure & le rendez-vous, quoiqu'il soit humiliant pour moi de ne*

de S. Roch, à l'entrée de la chapelle de la Vierge, avec un de ses amis connus, & auſſi-tôt qu'il me verra avec un des miens, il me donnera la main juſqu'à l'autel où l'on nous mariera.

point vous prendre dans votre maiſon, mais refuſé pour l'ami, ma triſte ſituation ne m'ayant conſervé que mon cordonnier que j'amènerai à tout événement.

ARTICLE III.

Immédiatement après la ſignature de l'acte de célébration de mariage, je remettrai 300 livres à M. le marquis pour le premier quartier de la penſion viagere de 1200 livres que je m'engage de lui faire juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de l'ôter de ce monde; hypothéquant pour ſûreté de cette penſion un contrat que j'ai du

RÉPONSE.

Bon pour les 300 livres dont j'ai grand beſoin, mais refuſé le contrat, à moins qu'il ne ſoit garanti par une perſonne ſolvable, ou que mademoiſelle Defreſne ne me donne en place des actions ſur la compagnie des Indes, ou un contrat ſur la ville; car enfin, il n'eſt pas juſte que je donne mon nom pour rien.

marquis de Fimarcon, de la ſomme de 24000 livres.

M. le marquis aura ſoin d'avoir en poche ſa quittance de 300 livres toute ſignée.

ARTICLE IV.

M. le marquis s'engagera, le plus ſolemnellement qu'il ſera poſſible, de reconnoître ma fille & mes trois garçons, de s'en avouer le pere, & de leur permettre de prendre, ainſi que moi, les titres, le nom, les armes & la livrée de la maiſon de Fleuri.

RÉPONSE.

Accordé puiſqu'il le faut, mais c'eſt ſe faire pere de quatre enfants pour un morceau de pain.

ARTICLE V.

M. le marquis me quittera au ſortir de l'égliſe, pren-

RÉPONSE.

Accordé de grand cœur, auſſi-bien vous ſerais-je inutile.

dra un fiacre pour se retirer où bon lui semblera avec son ami, & s'engagera ici, par écrit, de ne jamais mettre le pied chez moi, ni dans tous les endroits où je pourrai me trouver.

ARTICLE VI.

M. le marquis enverra tous les trois mois chez le sieur le Noir, notaire, au coin de la rue de l'Echelle, qui lui remettra 300 livres sur sa quittance en bonne forme.

RÉPONSE.

Je n'ai garde d'y manquer.

ARTICLE VII & dernier.

Et comme il convient que je fasse respecter le nom que je vais porter,

RÉPONSE.

Soit, mais cette retraite momentanée me paroît bien inutile, au reste un

je m'engage de paſſer ſix mois, à commencer dès demain, dans une maiſon religieuſe où je prendrai un air de décence convenable à mon nouvel état.

mari de 1200 livres n'a pas trop la vole de repréſentation ; ainſi tout comme il vous plaira.

Fait à Paris le 22 octobre 1755.

Fait à Paris le 22 octobre 1755.

ſigné,

DEFRESNE.

ſigné,

Le marquis de FLEURI.

Ce que je viens de rapporter, eſt, on ne peut pas plus, exact; le mariage ſuivit ces préliminaires qui furent obſervés dans tous leurs points. Mademoiſelle de Freſne prit le nom & les armes du marquis de Fleuri; ſa fille l'imita: l'aîné des garçons, qui étoit au college de Clermont quand les jéſuites exiſtoient à Paris, porte le nom de *Marquis*, le ſecond a pris le titre de *Vicomte*, & le troiſieme celui de *Chevalier*. Tout Paris atteſtera un fait qu'à peine il a cru. Le pere, putatif de cette *arlequinade*, mou-

rut huit mois après qu'il eut vendu ſon nom à la Defreſne, qui, tirant vanité de cet événement, drapa comme une ducheſſe.

La marquiſe de Fleuri, qui a preſque autant de caprices que de paſſions, s'amouracha, au ſortir du couvent, de deux mouſquetaires; mais comme elle ne leur trouva que de la figure, elle remplaça l'un par l'autre, & finit par les congédier tous deux pour leur ſubſtituer monſieur de***, premier valet de chambre du roi, homme aimable & utile à la fois; mais il avoit le défaut de vouloir de la conſtance, & de ne point aimer l'ambre. La marquiſe ne pouvoit vivre ſans coquetterie & ſans odeur, & ces deux goûts, quoique très-pardonnables à toutes les femmes, éloignerent M. de***. La guerre arriva; le François, ſi frivole & ſi mépriſable à Paris, devient eſtimable au moment où ſa gloire l'appelle à l'armée. Toute la jeuneſſe, éloignée de la capitale, fit place aux financiers & aux abbés; je ne parle pas des auteurs, parce qu'ils ſont toujours en ſous-ordre chez les filles. La marquiſe de Fleuri, qui touche ſa quarante & unieme année, vit aujour-

d'hui dans l'eſpoir, & elle attend la paix avec autant d'impatience qu'un marchand de la rue S. Honoré. D'Arnaud continue à lui faire de petits vers innocents, mais tout cela ſe borne au triſte gigot & à la compote. La vaiſſelle d'argent, dont la marquiſe s'eſt défaite en bonne citoyenne, ne lui permet plus d'envoyer des jattes chez l'uſurier.

Comment cette marquiſe d'impreſſion bizarre, dit madame de Sarmé, a envoyé auſſi à la monnoie? Et d'où venez-vous, Marquiſe, reprit le chevalier? Si vous aviez lu les bulletins qui ont embelli pendant ſi long-temps *les mercures de France* & l'admirable *gazette de Bruxelles*, ouvrage ſublime, auquel l'ex-capucin Normand, le politique Maubert a donné la naiſſance, vous auriez vu que la petite *Deſchamps* de l'opéra avoit envoyé à la monnoie le produit de deux années de veilles, de douleurs & de plaiſirs. Il eſt vrai, repartit madame de Sarmé, qu'on a parlé de cela dans le monde; mais comme toutes les actions de ces créatures ne me touchent guere, cela m'a paſſé de la tête. Ce que monſieur le chevalier

vient de remarquer, répliqua Brochure, eſt très-vrai ; j'ai porté moi-même cette argenterie à la monnoie ; dans le carroſſe d'un certain miniſtre étranger, qui régnoit alors chez la danſeuſe. Convenez donc, Chevalier, répondit la marquiſe, que ce monſieur Brochure eſt un homme univerſel, il ſe trouve par-tout. Ma vacation, Madame, reprit le Colporteur, me met à même de rendre des ſervices à tous les honnêtes-gens, & il eſt très-ordinaire de me voir le même jour paſſer de la toilette d'une ducheſſe à celle d'une actrice, & de ſortir de la bibliotheque d'un cardinal pour entrer dans le bureau d'un traitant. Tu nous la bailles belle avec tes bibliotheques, repartit le chevalier ; eſt-ce que les cardinaux ſavent lire ! Eh ! que dites-vous là, Monſieur, reprit Brochure d'un ton ſcandaliſé ? ſachez qu'il y a des ſavants ſous la pourpre ; je les connois moi qui vous parle, & qui fais à chaque conclave le voyage de Rome. *Quirini*, *Paſſionei*, ſi renommés par leur érudition, n'étoient que des hommes lourds, qui s'attachoient à de gros in-folio, ſur leſquels ils prenoient plaiſir à s'ap-

peſantir. J'ai d'autres pratiques que ceſa à Rome, & il y a tel cardinal à qui je vends par année pour quatre mille francs de romans. De ces romans moraux, ſans doute, répliqua le chevalier. Un prince de l'égliſe Romaine ayant le droit de lire tout, & étant, par la dignité de ſon caractere, à l'abri du ſcandale & des impreſſions dangereuſes, je ne me fais point de ſcrupule de lui vendre tout, perſuadé que je ſerai bien payé, & que la religion & les bonnes mœurs n'en ſouffriront pas.

J'admire votre zele, monſieur Brochure, dit la marquiſe; laiſſez dire le chevalier naturellement perſiffleur, & parlez-nous un peu de cette Deſchamps. Que vous en dirai-je, Madame, répliqua le Colporteur? c'eſt un de ces minois de fantaiſie qui a frappé ce que la France & les pays étrangers ont de plus grave; elle a plu ſans agrémens réels à des hommes aimables, elle les a fixés ſans eſprit; enfin c'eſt un prodige dont je vois beaucoup d'honnêtes femmes jalouſes. Y penſez-vous, Brochure, de parler ainſi, repartit la marquiſe? Il

a raiſon, Madame, répondit le chevalier : une maiſon ſuperbement meublée, les plus beaux chevaux de Paris, cent mille écus de pierreries, une garderobe de trente mille francs, une table exquiſe & une cour brillante, je ne vois pas ce qu'une honnête femme pourroit deſirer davantage. De la réputation, Monſieur, de la réputation, reprit madame de Sarmé. Eſt-ce que par haſard vous y croiriez encore, Marquiſe, répondit le chevalier ? Il y a long-temps qu'on eſt convenu que c'étoit un vieux préjugé dont il faut ſe débarraſſer comme d'un vieux habit. En vérité, Monſieur, répliqua madame de Sarmé, je commence à croire que vous n'avez point de principes : quoi ! vous regardez la réputation comme une chimere, mais cela ne ſe conçoit pas. Ma foi, Madame, reprit le chevalier, je vois tant de *Baliſſot* qui ont la réputation de *Voltaire*, tant de petits *eſpions* qu'on prend pour des *chavigny*, (*a*) tant de *généraux médiocres* qu'on compare à *Turenne*, tant de *Cotins* qu'on place au deſſus de *Fléchier*,

(*a*) Fameux négociateur.

tant de *plats jésuites* qu'on met à côté de *Pascal*, tant de *misérables journaux* qu'on préfere à celui des *savants*, tant de *Lehain* qu'on éleve au-dessus de *Dufresne*, tant de *Laïs* qu'on accueille avec plus d'empressement que des *Lucreces*, tant de *fots*, enfin qu'on recherche au préjudice des *gens d'esprit*; que ne croyant plus aux réputations, je n'en ambitionne aucune, & que je fais très-peu de cas de ceux qui en ont: il y a plus, je les regarde exactement comme des voleurs de grands chemins, qui se couvrent impunément des dépouilles des honnêtes gens. Vous pouvez avoir raison à quelque chose près, répliqua la marquise; mais convenez cependant que le destin de ces filles, dont vous nous croyez jalouses, est de mourir dans l'opprobre. Je demande pardon à madame, si je l'interrompe, repartit le Colporteur, mais je suis de son avis. Voyez la *Cartout* qui s'est retirée doyenne des chœurs de l'opéra; elle a soupé autrefois avec quatre princes qui depuis ont été rois (*a*); elle a

(*a*) Ce n'est point ici le souper imaginaire de Candide à Venise; les quatre princes héréditaires, avec

brillé ; elle a fait de bons mots ; un vieux laquais forme aujourd'hui toute ſa compagnie ; elle végete & on lui rend au centuple les épigrammes qu'elle a faites contre l'univers. Voyez la *Fel* qui a fait de nos jours la gloire de l'académie royale de muſique, & dont les accents enchanteurs l'ont diſputé pendant long-temps à la mélodie du roſſignol. Elle crut autrefois honorer un ſouverain en le recevant entre ſes bras ; elle rendit fou le tendre *Cahuzac* (*a*) qui vient de mourir dans les loges de Charenton, & cette précieuſe eſt aujourd'hui réduite à quêter un regard, ou à déshonorer ſon goût. Voyez la *Gauſſin* ; elle a pu jeter juſqu'en 1745 le mouchoir à qui elle a voulu : princes, officiers de diſtinction, graves préſidents, ſémillants ſénateurs, auteurs célebres, &, ce qui vaut mieux, fermiers-généraux ; tout ce monde, aux poëtes près, a contribué à l'enrichir. Où aboutit toute

qui la Cartout ſoupa, ſont connus pour avoir fait cette partie ; & un d'eux, qui eſt le ſeul qui vit, regne encore aujourd'hui.

(*a*) Poëte lirique, jouiſſant de 8000 livres de rente ; mort de chagrin de n'avoir pu épouſer *Fel*.

cette fortune ? La belle Gauſſin eſt devenue molle, les années n'ont reſpecté que ſa tête, l'énormité de ſa taille a éloigné les ſoupirants, ſans lui ôter les deſirs. Qu'eſt-il arrivé ? La belle Gauſſin, que les princes ont aimée, que tous les grands poëtes ont chantée, dont la jeuneſſe la plus aimable de Paris a mendié ſervilement un coup-d'œil; cette actrice charmante finit par épouſer un danſeur Italien, qui n'a, pour tout mérite, que la complaiſance vicieuſe que les gens de ſa nation & *l'Eſprit des Loix* attachent moins à l'opprobre des ſentiments qu'à la nature du climat.

Voyez *la Chevaliere* de l'opéra, riche par ſa ſageſſe, qui lui avoit mérité des penſions, & par le produit de ſon talent, ou du moins de celui qu'on veut lui croire; on l'eſtimoit parce qu'elle avoit réſiſté au marquis de Las***, née pour faire des conquêtes, & parce que maniant la baguette des fées avec aſſez d'adreſſe, elle joue les furies & les méchantes femmes avec une vérité qui feroit tort à ſon caractere, ſi on cherchoit à l'approfondir. Eh bien, cette Chevalier qui, dans tous les perſon-

ſages qu'elle fait, éléve toujours gauchement les yeux vers le ciel, les a abaiſſés plus gauchement encore ſur la terre, & deux ſottiſes d'éclat lui ont fait perdre dans une minute l'eſtime qu'elle avoit travaillé à mériter pendant quarante ans; la premiere a été d'épouſer *Duhamel* qui avoit été à Genes intendant honoraire du maréchal de Richelieu, duquel on pouvoit dire, en voyant, ce que *Liſimond* dit du feint intendant du *glorieux*.

. . . . . *ſuivant l'apparence*
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

La ſeconde eſt de l'avoir mis à la porte pour lui ſubſtituer un amant avec qui elle vit dans une publicité qui perſuade à tout Paris, que ſa vie paſſée n'a été qu'une hypocriſie que l'orgueil étale pour attirer de la conſidération à une fille qui par état ne doit point être ſage.

Voyez *la Lionnois*, une des premieres danſeuſes du même théatre, heureuſe & riche pendant quinze ans; elle a mené une vie enviée de tout ce que la capitale renferme de femmes aimables;

débarraſſée de ſon mari que le comte *de Maurepas*, miniſtre d'état, chargé alors du détail de l'opéra, chaſſa, ſous prétexte que le ſacrement n'étoit pas fait pour des gens de cette eſpece ; mot excellent qui prouve du moins qu'on a voulu rendre une ſeule fois le mariage reſpectable à Paris : rien enfin ne manquoit aux plaiſirs de la Lionnois ; le comte de *** la quitte avec toute l'honnêteté qu'on doit à une fille qu'on a eſtimée. Que fait ma danſeuſe ? Elle paſſe des bras de l'homme le plus aimable dans celui d'un gagiſte de l'opéra, avec qui elle a fait la fortune de *Ramponeau* en s'enivrant périodiquement deux fois le jour avec du vin à quatre ſous le pot : les choſes ont changé depuis pour elle ; mais cela durera-t-il ?

Voyez la *Beaumenard*, perſonne ne peut en parler plus pertinemment que moi : la cronique me dit ſon pere ; mais dans ce ſiecle pervers la nature eſt inconnue aux filles de ſpectacles, & ſi elles ont des entrailles, ce n'eſt qu'au théatre & ſur un ſopha. Quoi qu'il en ſoit, *Gogo* (c'eſt le nom de mignardiſe que la Beaumenard portoit

dans ſon enfance) n'avoit pas encore quatorze ans, que *Monet*, directeur de l'opéra-comique, qui m'avoit des obligations, voulut bien la recevoir au nombre de ſes actrices, moyennant quatre louis par mois, qu'elle étoit obligée de lui payer pour les deux premieres foires. Rêvez-vous, Brochure, s'écria la marquiſe? Quoi! ces filles paient pour venir ſe donner en ſpectacle? Mais d'où diantre venez-vous, Madame, reprit le chevalier? il me paroît que vous ignorez le code *Thuret* (*a*), & les premiers éléments de l'opéra & des autres ſpectacles où les actrices ſont à gages.

Monſieur le chevalier ſait ſon opéra par cœur, répliqua Brochure. Parbleu, je le crois, répondit-il :

Nourri dans le ſérail, j'en connois les détours.

(*a*) *Thuret*, écuyer du feu duc de *Geſvres*, avoit été attaché précédemment à la maiſon de *Carignan*, & il avoit obtenu, à la ſuppreſſion des hôtels de *Soiſſons* & de *Geſvres*, la direction de l'opéra. Tous les privileges relatifs, à l'impreſſion des poëmes lyriques, ſont au nom de *Louis-François-Armand-Eugene de Thuret*, *autrefois capitaine au régiment de Picardie*, dont il ne connoît peut être pas l'uniforme; c'eſt un capitaine de la régence, qui n'a jamais vu que le ſol qui ſoit des couliſſes de l'opéra.

Vous ſavez donc, Monſieur, reprit le Colporteur, qu'une fille qui veut ſe faire connoître, & qui ſe flatte de réuſſir par ſa figure, ſe préſente au directeur de l'opéra, ou à celui de l'opéra-comique. Tous deux, dans la plus grande diſette de ſujets, diſent toujours qu'il ont trop de monde. Une jeune perſonne qui veut *monter ſur les planches*, & ſe faire voir aux Américains, aux Anglois, aux Hollandois, & même aux peſants Allemands, tous gens ruinables, ſacrifie quelque choſe, & demande d'abord de s'eſſayer gratis. Le directeur fait alors valoir les prérogatives ſingulieres attachées aux filles de ſpectacles, qui, n'étant plus ſujettes à la correction paternelle, ni à la rigueur de la police, peuvent être dénaturées & libertines avec impunité. Ces abominables privileges qui ne ſont que trop réels, déterminent les poſtulantes à faire un petit ſacrifice ſur le produit de leurs appas, & elles s'engagent dès-lors à donner une certaine ſomme par mois pour être miſes en poſſeſſion de *l'indécence privilégiée*; la Beaumenard fut dans le cas, mais ſes charmes & ſa jeuneſſe la rendirent célebre de bonne heure.

heure. L'*Ovide* du ſiecle, monſieur Favart, la peignit dans un opéra-comique, intitulé *la coquette ſans le ſavoir*, ouvrage dont monſieur *Rouſſeau*, le propriétaire du journal encyclopédique réclame moitié, & que je lui célerois en entier, ſi je ne l'avois trouvé dans le recueil des œuvres de monſieur Favart. Cette nouveauté donna la vogue à Gogot, qui quitta Paris l'année ſuivante, pour aller ſuivre la troupe des comédiens attachés aux plaiſirs du maréchal de Saxe, héros fameux, dont l'académie Françoiſe propoſa, il y a deux ans, l'éloge, comme un pere modeſte donne à ſon fils les vertus de ſes ancêtres à imiter. La Beaumenard, arrivée à l'armée, eut le ſort des Anglois; elle fut attaquée & vaincue; les braves ennemis de la France attribuerent leur d'éfaite à la ſupériorité du nombre qui les combattoit; l'actrice imputa ſa chûte à la même cauſe, mais elle ſut, en fille habile, tirer avantage des victoires multipliées qu'on remporta ſur elle, & elle ſortit toujours du combat chargée des dépouilles de ſes vainqueurs. Le maréchal de Saxe, qui ne dédaignoit aucune victoire, & qui étoit un héros auſſi

redoutable à Cythere, que dans les champs de Mars, attaqua la Beaumenard qui, fiere d'avoir lutté contre un guerrier auſſi reſpectable, éloigna dès-lors l'officier ſubalterne, & ne voulut plus avoir de commerce qu'avec les généraux, grands bavards & foibles acteurs, mais qui payoient du moins l'ennui que leur mal-adreſſe lui cauſoit. La paix ne fut pas plutôt ſignée, que la Beaumenard alla à Lyon pour y mettre à contribution les négociants de cette ville fameuſe : c'eſt là qu'elle ſe fit les premieres rentes viageres. Le deſir d'étendre ſa réputation & ſa fortune, l'engagea de retourner à Paris ſur la fin de l'année 1749. Sa figure plut au gentilhomme de la chambre, qui étoit d'année pour diriger les théatres, & moyennant une petite complaiſance, dans laquelle on prétend qu'elle trouva les douceurs de la nouveauté, elle obtint le lendemain un ordre pour débuter aux François dans les rôles de ſoubrette. Je ne vous parlerai point ici de ſon mérite théatral, j'obſerverai ſeulement que ſa beauté & un air de vivacité qui pique plus encore que les charmes, ſubjuguerent tout Paris. Les conquêtes les plus flatteuſes

& les plus reſpectables vinrent couronner ſes eſpérances. Reçue au ſpectacle, ſa réputation & ſa fortune en prirent un nouvel éclat ; chacun voulut la voir, & chacun ſe dérangea pour elle. Les *rivieres* de diamants parurent alors, & vinrent inonder ſa gorge ; les meubles les plus précieux ornerent ſes appartements, & ſa garde-robe le diſputa à celles des femmes les plus magnifiques de la cour. La Beaumenard avoit fait cette fortune avant l'âge de vingt-ſix ans : jugez combien elle auroit pu augmenter ce fonds, ſi la manie des *guerluchons* (*a*) n'eût éloigné le fermier-général d'*Augni*, & la plupart de ceux qui venoient l'enrichir à l'envi. Il eſt vrai que je lui dois la juſtice de dire que, ſi l'on en excepte quelques comédiens, tous ſes guerluchons étoient des gens *comme il faut* ; le chevalier D ***, qui eſt aujourd'hui miniſtre, je ne ſais dans quelle petite cour d'Alle-

(*a*) C'eſt le nom qu'on donne aux amants qui jouiſſent & vivent aux dépens de celui qui paie, & qu'en termes de l'art on nomme le *monſieur*. Croiroit-on que quand ce *guerluchon* ne ſuffit pas, il eſt dupé lui-même par une troiſieme *eſpece* appellée *fait-fadet*.

magne, le fut long-temps, & s'en trouva bien : le marquis de V ** P **** lui ſuccéda, & n'en fut pas fâché. Ses créanciers, eſprits inquiets, & gens ſans politeſſe, l'ayant fait arrêter pour ſix mille francs qu'il avoit oublié de leur payer, la Beaumenard courut, l'or à la main, trouver ſon amant au *Fort-l'Evêque*, & le conduiſit de cette priſon dans ſon lit, où il liquida la ſomme qu'on venoit de payer pour lui. La *Deſaigles*, ancienne maîtreſſe du maréchal de Saxe (*a*), étoit alors *demoiſelle de compagnie* de notre actrice. Cette vieille fille, qui, à force de réfléchir ſur la fragilité de la beauté, & l'inſtabilité des choſes humaines, s'eſt fait de bonnes rentes, parvint à engager la Beaumenard à congédier le marquis. Celui-ci ſe déſeſpéra, mais l'ordre étoit donné, & on ne voulut plus le voir. Le marquis de G ***, croyant que l'actrice avoit le projet de devenir raiſonnable, ſuccéda au prince de ***, qui l'avoit quittée pour

(*a*) C'eſt la même qui, à la mort du maréchal, porta un deuil de 26 jours en conſidération de 26 épigrammes qu'il lui avoit faites dans l'eſpace de 48 heures.

s'attacher à la fille d'un fermier-général, dont le talent peut le diſputer ſur la ſcene clandeſtine à celui de la Beaumenard. La guerre de 1757 ayant obligé le marquis de G *** d'aller ſe mettre à la tête de ſon régiment, corps brillant & valeureux, que les exploits de ſon colonel ont honoré plus d'une fois, l'actrice inconſolable voulut ſuivre ſon amant ; mais le marquis, qui ſait accommoder ſes goûts avec la dignité de ſa naiſſance & de ſon rang, lui permit ſeulement de jouer la malade, & de ſe faire ordonner les eaux-d'Aix-la-Chapelle, où elle ſe rendit *incognito*. La campagne finie, elle revint à Paris, & comme elle affectoit de vouloir être toute à ſon nouvel amant, elle quitta la comédie Françoiſe. Le marquis, plus occupé de ſon métier que de ſes plaiſirs, abandonna la Beaumenard, qui n'eut point à ſe plaindre de l'avoir connu. Des *paſſades*, des *fantaiſies*, des *épreuves*, noms fort décents, que l'adreſſe des femmes a imaginés pour voiler leur libertinage, ont rempli pendant près de deux ans le vuide des paſſions de la Beaumenard. Le comédien *Bellecourt*, garçon intelligent, dont elle

avoit connu le mérite à Lyon, calcula la valeur des bijoux, du mobilier, & le produit des contrats qu'elle poſſédoit, & ayant reconnu que le total formoit un fonds qui pouvoit lui procurer une vie douce, & une vieilleſſe agréable, il propoſa fort ſagement ſa main à la Beaumenard qui l'accepta très follement. Leur état les mettant au deſſus des préjugés reçus, il n'y avoit rien d'indécent dans leurs procédés; mais cette Beaumenard, qui pouvoit vivre heureuſe, vient de ſe donner un maître dont elle deviendra tôt ou tard la triſte victime; & cette fortune brillante, le fruit de tant de jours & de tant d'inſomnies, va ſervir à enrichir d'autres femmes: démarches tout-à-fait oppoſées aux intentions des fondateurs. Bellecourt, qui affiche la délicateſſe de ne point vouloir que ſa femme ſe remette au courant, ne prétend pas pour cela la laiſſer oiſive. Au mois de ſeptembre dernier, je la vis deſcendre d'un cran, & jouer dans la troupe des comédiens de compagne de Verſailles, le rôle de ſoubrette dans *l'époux par ſupercherie*, comédie de Boiſſy, dont

le titre pouvoit faire épigramme contre l'ingenieux Bellecourt.

Voyez là ..... Oh ! parbleu, s'écria le Chevalier, quand aura-t-il tout vu ? En effet, reprit madame de Sarmé, n'allez-vous pas nous faire paſſer en revue toutes les actrices ? Ah ! de grace, épargnez-nous cette mauſſade Galerie. Elle trouvera place ailleurs, repartit Brochure, & la comteſſe de *Prilly*, chez qui je vais cette après-midi, ne ſera pas fâchée d'entendre mes petites anecdotes ; elle les aime beaucoup. Eſt-ce que cette femme vit encore, répliqua la marquiſe ? mais elle doit avoir un ſiecle. Madame aime à rire, répondit le Colporteur ; la comteſſe n'a que cinquante ans, & elle paſſe encore aujourd'hui pour une blonde aſſez piquante. Ah ! dites, s'il vous plaît, reprit la marquiſe, qu'elle eſt d'un roux trés-décidé, & que malgré ſon âge & la groſſeur de ſa taille, elle veut encore grimacer avec un air de prétention. Je vois, répliqua Brochure, que vous n'aimez point la comteſſe. C'eſt, reprit la marquiſe, une femme qui ne m'eſt rien, & que j'eſtimerois, peut-être, ſi elle ne vouloit pas mettre un air d'importance

dans des minuties qui ne doivent point attacher des gens de condition.

Je vous laiſſe parler, dit le chevalier en les interrompant; mais perſonne ne connoît mieux que moi madame de Prilly, & je puis vous la définir en deux mots.

C'eſt une femme dévote ſans piété, haute ſans orgueil, galante ſans amour, tracaſſiere ſans méchanceté, & protectrice ſans crédit. La campagne de ma mere eſt voiſine de la ſienne, & nous avons pendant les beaux jours occaſion de nous voir ſouvent. A quoi la comteſſe vous emploie-t-elle, monſieur Brochure, demanda madame de Sarmé? A former, répondit-il, ſa bibliotheque des théatres, aſſez reſſemblante à l'eſquiſſe que monſieur le chevalier vient de nous en donner. Les ſpectacles & le goût des bêtes ſont ſa manie dominante; ſa toilette eſt une vraie ménagerie: on la voit partager gravement ſon attention, & paſſer d'un arlequin à un épagneul, & d'une ſoubrette à un perroquet. Celui de ces animaux qui l'amuſe le plus, a la préférence, & elle en fait une affaire d'état. Perſuadée que les comédiens forment entr'eux une race ſublime, elle les

regarde comme des perſonnages intéreſſants & reſpectables. Ils le ſont ſans doute, reprit la marquiſe, dès qu'ils joignent les bonnes mœurs au talent. C'eſt mon avis, répliqua le chevalier, & malgré les injuſtes loix qui les rendent *infames* parmi nous, je ne rougirai point de faire mon ami d'un acteur honnête homme. *Lanoue*, *Saraſin*, *Riccoboni*, étoient des comédiens eſtimables, que je me faiſois un plaiſir de voir, & il en eſt encore beaucoup faits pour honorer une profeſſion qu'on ne dénigre que parce qu'on ignore qu'un comédien, qui a de la probité & de la décence, eſt le précepteur du genre humain. Il eſt vrai que les déſordres affreux auxquels la plupart des acteurs errants s'abandonnent ſans pudeur, ont rendu le métier de comédien mépriſable aux yeux des gens qui jugent par comparaiſon, maniere de décider qui trompera toujours ceux qui l'adopteront. Mes voyages, continua le chevalier, m'ont ſouvent rendu les acteurs mépriſables, parce que je n'ai trouvé que de l'inſolence où je voulois du talent, & du brigandage où je cherchois de la conduite. J'ai vu à Bruxelles

des horreurs qui feroient frémir le crime même ; ma bouche refuſe de vous rendre ce tableau effrayant pour la vertu & pour l'humanité. Il y a, entr'autre, une famille dont je défierois d'*Hozier*, *Clerambault*, & tous les généalogiſtes de France, de débrouiller l'affreux cahos. Je ne puis mieux comparer cette maiſon qu'à ces cabanes de ſauvages, où la nature nuette eſt tous les jours outragée. Ah ! laiſſons, Chevalier, reprit la marquiſe, ces images révoltantes, & permettez que Brochure jette un vernis de gaieté ſur ces triſtes idées. Je voulois, repartit le Colporteur, vous parler de madame de Prilly. Oh ! perdons de vue cette éternelle comteſſe & ſon goût pour le théatre, répliqua la marquiſe. Je ne parlois, répondit Brochure, de ſon attachement au ſpectacle, que pour vous entretenir d'un procès ſingulier qu'elle pourſuit à la ſeconde chambre des enquêtes. Eh, quel eſt donc ce procès, demanda impatiemment le chevalier ? C'eſt une affaire qui fixera dans peu de temps l'attention de tout Paris, reprit le Colporteur.

Madame de Prilly étant, il y a deux

ans, aux petits peres de la place Victoire, prit une chaise où étoient le nom & les armes du baron de Mérival ; celui-ci entra un instant après, & demanda sa chaise qui lui fut refusée. Le baron, qui ne voulut point causer de scandale dans un lieu aussi respectable, promit de se venger de la comtesse. Le même jour lui en fournit l'occasion. Ayant trouvé à la comédie Françoise la loge de madame de Prilly ouverte, il s'y plaça. La comtesse jeta les hauts cris, mais le baron insensible ne sortit point de sa place. La dame lui céda le champ de bataille, & courut à la pointe du jour au *pilier des consultations* pour s'assurer des meilleurs avocats de Paris. L'affaire pesée au poids de l'or, on jugea qu'il y avoit lieu d'exiger une satisfaction authentique. Mérival, instruit des démarches de madame de Prilly, la fit assigner pour avoir réparation de l'usurpation de sa chaise ; la comtesse à son tour lui envoya un huissier, & l'affaire est entrain aujourd'hui : grand débat, entre les parties, sur la question importante de savoir si l'usurpation de la chaise n'est pas plus injurieuse que celle de la loge. Madame

de Prilly ſoutient qu'une comédie vaut mieux qu'un ſermon ; le baron, ou du moins ſon héritier, prétend au contraire que les pieces de théatre ſont damnables, les acteurs pendables, les auteurs à rouer, & les ſpectateurs à excommunier. Les gens du roi qui ſont intervenus dans ce procès, établiſſent un parti mitoyen, & veulent ſavoir ſi le ſermon qui fut prononcé chez les petits peres valoit mieux que la comédie qu'on joua. Arrêt eſt intervenu en conſéquence, & le parlement a ordonné que le ſermon & la comédie ſeroient dépoſés au greffe, pour être enſuite jugé ce qu'il conviendroit.

Le pere *de Neuville* a remis ſon ſermon ſur *la calomnie*, & monſieur Diderot a dépoſé ſa comédie *du pere de famille* : perſonnage d'autant plus digne de pitié, que tous les comédiens du monde, ſi l'on excepte l'acteur Briſſart, l'ont eſtropié inhumainement, malgré les cris de la multitude, & les larmes d'un tas de femmes qui pleurent au ſpectacle ſans ſenſibilité, & dans la ſeule vue de perſuader au public qu'elles ont une ame honnête. Le ſermon & la comédie ont été examinés par des têtes

ſaines ; on a trouvé dans l'ouvrage du prédicateur jéſuite une ſatire amere contre les gens de lettres, & ſur-tout contre ces philoſophes éclairés qui ont travaillé au *dictionnaire encyclopédique*, que les religieux ſe diſant encore alors de la compagnie de Jeſus, ſont parvenus à faire proſcrire, parce qu'ils craignoient, avec raiſon, le coup que la ſageſſe du premier parlement de France vient de leur porter, & qui auroit éclaté aux articles *Ignace*, *jéſuite & moliniſme* ; c'eſt une vérité qu'il n'eſt plus permis de taiter. On a reconnu que le diſcours peu chrétien du pere de Neuville étoit une apologie de ſa ſociété, & une ſatire de tous ceux qui n'étoient pas pénétrés pour elle de la vénération la plus profonde. La comédie du pere de famille, en montrant des ſentiments dignes d'un honnête homme, a paru ne reſpirer que l'amour de l'humanité, de la vertu & des devoirs. Les choſes en ſont là, & le *vent du bureau* eſt pour la comteſſe. Cette femme ſinguliere, ſe renfermant toujours dans ſon ſyſtême, prétend qu'un ſermon, quel qu'il ſoit, valant moins qu'une piece de théatre, une loge à la comédie Françoiſe eſt plus

précieuſe qu'une chaiſe aux petits peres. Ces queſtions ſingulieres ſervent de parure au nouvelliſte affamé, à qui l'oiſiveté de nos généraux ne fournit que le ſpectacle d'une contemplation ſtérile. En effet, dit la marquiſe, ce procès eſt bizarre. Je n'en dis pas d'avantage aujourd'hui, reprit Brochure, parce que je ſuis chargé, de la part des deux parties, de faire imprimer les mémoires qu'elles ont faits à ce ſujet. J'en retiens deux exemplaires, repartit le chevalier, un pour le vicomte de Marné, & l'autre pour moi. Ah! vous connoiſſez donc ce monſieur de Marné, répliqua le Colporteur. Preſqu'autant qu'il connoiſſoit la femme du baron, répondit le chevalier. Le petit vicomte auroit-il eu madame de Mérival, demanda la marquiſe? Oui, Madame, reprit Brochure, & n'en déplaiſe à l'amitié que monſieur le chevalier a pour lui, les procédés qu'il a eus avec la baronne l'ont déshonoré. Voilà de grands mots, monſieur le Colporteur, repartit le chevalier. Je ſuis ſûr de mon fait, répondit celui-ci; & quand vous m'aurez entendu, je doute fort que vous ſoyez encore l'ami de monſieur de Marné.

Ecoutons donc, répliqua la marquiſe.

Madame de Mérival, continua Brochure, reſſembloit à beaucoup de femmes; elle épouſa le baron ſans amour; & celui-ci ne voulant point ſe ſéparer en bonne forme de ſon épouſe, & continuant de vivre, madame de Mérival prit le parti d'avoir un amant, retirée dans un vieux chateau de Normandie, où elle paſſoit ſa vie à jouer au *volant*, & à lire le *petit Pompée*: rapſodie qui a entamé l'eſpece de réputation que l'auteur *des mœurs* s'étoit faite, & que la diction tudeſque de la gazette de Bruxelles lui a totalement enlevée. C'eſt le deſtin de cette gazette, reprit le chevalier, d'être toujours écrite par des gens qui parlent notre langue, comme on la parle à Vienne dans le *Léopoldſtad*. *Monſieur Néron*, malgré ſa qualité tranſcendante d'avocat en parlement, rédigeoit cette feuille politique en allemand franciſé. Son trop illuſtre ſucceſſeur, le fameux Maubert de Gouveſt, avoit beaucoup plus de force dans le raiſonnement que l'ex-avocat, mais beaucoup moins de pureté dans le ſtyle; toutes ſes phraſes commencent par ces mots vicieux, *ça été*; il met toujours le mot *fut* pour *alla*, celui de *récompenſe*

pour *indemnité*, & commet trois mille autres fautes auſſi groſſieres, que l'on relévera avec ſoin dans le catalogue raiſonné de ſes ouvrages, qui terminera l'hiſtoire de ſa vie actuellement ſous preſſe. *Monſieur Touſſaint*, autre avocat en parlement, n'écrit pas une gazette qu'elle ne ſoit remplie d'inverſions germaniques; il ne ſait pourtant pas un mot d'Allemand; il faut que ce ſoit un vice de terroir, au quel cas ces trois *innocents* ne méritent pas les épigrammes dont je viens de les affubler mal-à-propos. Monſieur le chevalier répare joliment, dit Brochure, en reprenant l'hiſtoire de madame de Mérival; la baronne, continua-t-il, laſſée d'un train de vie auſſi faſtidieux, caſſa un beau jour ſes raquettes, jeta le petit Pompée au feu, & chercha un amuſement plus doux dans la ſociété d'un homme aimable. Le vicomte de Marné ſe préſenta, c'eſt une de ces figures chiffonnées qui ne piquent point, mais qui plaiſent. La baronne l'écouta, & elle devint ſenſible: le vicomte, obligé de retourner à Paris, convint d'une perſonne diſcrete, ſous l'enveloppe de qui il écriroit à madame de Mérival. Les adieux

furent

firent touchants, les pleurs & les plaisirs les ſcellerent. Le vicomte ne fut pas plutôt arrivé, qu'il écrivit les lettres les plus tendres à la baronne, qui, aimant de bonne foi, répondit ſur le même ton. Ce commerce dont madame de Mérival ne prévoyoit pas les ſuites, dura pendant trois mois : monſieur de Marné, qui obſervoit un ordre didactique dans ſes intrigues galantes, revint en Normandie, & jouant l'homme inquiet, il mit la baronne dans le cas de lui demander d'où provenoit le chagrin qui ſembloit le dévorer. Quel pays que Paris, Madame, s'écria-t-il ! quel pays ! Je ſuis en marché d'une charge à la cour, elle convient à ma ſituation & à mon nom ; avec cent mille francs de bons contrats, je n'ai trouvé que vingt mille écus ; les notaires ſont des arabes. Il me manque vingt mille francs ; je comptois les trouver ici chez mes fermiers ; mais les nouveaux impôts dont ils viennent d'être chargés, ne leur permettant point de me faire cette avance, je me vois déshonoré faute de pouvoir remplir les conditions de mon contrat. Vous m'effrayez, Vicomte, répondit madame de Méri-

val, en parlant ainſi ; votre triſte confidence me peſe d'autant plus que vous connoiſſez ma ſituation : réduite à une chétive penſion de deux mille francs, je me trouve dans l'affreuſe impoſſibilité de vous tirer de ce mauvais pas. Ah, Ciel ! qu'oſez-vous dire ? repartit le vicomte en colere, m'eſtimeriez-vous aſſez peu pour vouloir m'engager à recevoir un bienfait qui m'humilieroit ? Je ne vous retrouve pas là, ma chere Baronne, & j'ai cru que vous me connoiſſiez mieux. Mais qu'allez-vous devenir, repartit madame de Mérival ? Ma réſolution eſt priſe, pourſuivit monſieur de Marné, j'ai un vieux oncle qui vit dans une terre qu'il a au pied des Pirénées, je vais me ſéqueſtrer pour jamais, en cachant au reſte de l'univers ma retraite & mon nom. Mais ce deſſein, reprit la baronne, n'eſt pas ſage. Penſons de ſang-froid, & imaginons quelque expédient honnête qui vous tire d'embarras. J'ai tout vu, Madame, répliqua le vicomte, les hommes ſont des tyrans, je les quitte avec plaiſir. Le ſeul regret qui me ſuivra dans ma retraite, & que j'emporterai au tombeau, eſt celui de

vous perdre: heureux encore dans ma douleur de trouver une consolation dans votre portrait & dans vos lettres! Adieu, Madame, dit-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, puissiez-vous vivre heureuse, je ne mourrai jamais que de la douleur de vous avoir perdue! Non, non, reprit la baronne, en se jetant au cou de son amant, vous ne partirez point, à moins qu'insensible à mes prieres, vous ne vouliez que ma mort suive ce funeste instant. Vos desirs sont des ordres pour moi, repartit le vicomte; mais m'estimez-vous assez peu pour m'exposer à montrer à toute la cour ma honte & ma médiocrité? Ecoutez, répliqua la respectable madame de Mérival, vos fermiers vous donneront de l'argent dans des temps plus heureux. Eh oui, Madame, répondit monsieur de Marné; mais puis-je attendre six mois? Ce délai est trop long, & je perds tout. Un moment, reprit la baronne, vous ne perdez rien, & j'ai un moyen infaillible de vous tirer d'embarras. Je l'accepterai avec plaisir, repartit le vicomte, mais à condition qu'il ne vous compromettra point. Entrez, répliqua madame de Mérival,

j'ai mes diamants ici, je n'en porte jamais à la campagne : je puis en disposer pour six mois : partez, sans dire mot, pour Rouen où vous trouverez sans peine les vingt mille francs qui vous manquent sur trente mille écus de bijoux. Mais, répondit monsieur de Marné, pouvez-vous bien me proposer des arrangements qui blessent ma délicatesse ? Point de répliques, dit vivement la baronne : si j'avois besoin d'une somme d'argent, & que je fusse sûre de vous la rendre dans un terme convenu, je ne trouverois pas mauvais que vous missiez des effets en gage pour me la procurer. Ces mots me désarment, répliqua le vicomte, & je me rends à vos ordres ; mais souvenez-vous toujours que vous me l'ordonnez. Monsieur de Marné, muni de l'écrin de madame de Mérival, partit pour Rouen, d'où il écrivit à la baronne qu'il avoit rempli son objet, & qu'il alloit le lendemain à Paris, à l'effet d'y consommer son marché. Comme il n'y avoit rien que de très-naturel dans la lettre du vicomte, la baronne lui répondit à Paris à son adresse ordinaire ; mais deux couriers étant arrivés sans

qu'elle reçût de réponſe, elle eut quelques inquiétudes. Ces premieres alarmes ne firent que gliſſer ſur ſon eſprit, parce que la candeur de ſon ame, la ſincérité de ſes procédés, lui faiſant croire que chacun lui reſſembloit, elle ne pouvoit ſoupçonner perſonne de fourberie. Madame de Mérival, trompée par une paſſion vive, qui lui faiſoit illuſion, attendoit toujours des nouvelles de ſon amant; mais un gentilhomme du voiſinage, qui arrivoit de Rouen, parlant du gros jeu qu'on y jouoit, nomma parmi les heureux le vicomte de Marné, qui venoit de gagner quatre-vingt mille livres. Ces mots commencerent à éclairer la baronne ſur le caractere du vicomte; elle écrivit à Rouen à une de ſes amies qui pût l'inſtruire de la conduite que monſieur de Marné y menoit. La réponſe qu'elle reçut l'accabla du chagrin le plus cuiſant; on lui marqua que le vicomte, qui avoit gagné des ſommes immenſes, entretenoit la petite *Bernaut*, actrice de la comédie; qu'il venoit de lui donner une *demi-fortune* (*a*), & des

(*a*) Voiture à un cheval, que l'orgueilleuſe modeſtie des gens à talents eſſaie avant de prendre le carroſſe.

robes de grand prix. Ces funeſtes éclairciſſements décidèrent le caractere de monſieur de Marné dans l'eſprit de madame de Mérival ; elle jugea dès-lors qu'il étoit un eſcroc. Le mot eſt dur, monſieur le Chevalier. Et très-convenable, ſi tu dis vrai, repartit celui-ci en rougiſſant, car madame de Sarmé le connoiſſoit très-peu délicat ſur l'intérêt. Convenez, dit la marquiſe, que vous aviez là un vilain ami. Oh, répondit le chevalier, c'eſt un malheureux que je connoiſſois mal ; le bandeau tombe, & je le livre aux épigrammes de Brochure.

Ce premier trait, quelque frippon qu'il ſoit, n'eſt rien en le comparant à celui que je vais vous rapporter. Les ſix mois expirerent, & la baronne, n'ayant eu aucune nouvelle de Marné, tomba dans une langueur qui fit craindre pour ſes jours. Son mari manda les médecins les moins ignorants, de la province, & le réſultat de leurs conſultations, fut d'ordonner un changement d'air à la malade qui ſe diſpoſa de retourner à Paris ; & comme elle étoit dans un état à ne pouvoir vaquer par elle-même aux arrangements rela-

sir à son départ, & que son mari ne vouloit point que ses diamants fussent confiés à une femme de chambre, il la pria de les lui remettre. La baronne tomba à ces mots dans une foiblesse qui lui ravit l'usage de tous ses sens; monsieur de Mérival appella du secours, & parvint à faire revenir sa femme qui, ne pouvant feindre, lui raconta la fripponnerie du vicomte. Le baron partit en recommandant madame de Mérival aux soins de ses gens, & il arriva le même soir à Rouen. Marné y étoit trop connu pour qu'on ignorât sa demeure; le baron se rendit chez lui, & débuta par lui demander l'écrin de sa femme. Le vicomte, qui vouloit profiter du grand âge & de la foiblesse du baron, fit l'insolent, & dit que ces sortes d'affaires ne se décidoient qu'à la campagne. Quand vous m'aurez restitué, reprit Mérival, les diamants de ma femme, nous irons où vous voudrez; mais je vous déclare que si vous ne me les remettez sur le champ, je vais vous poursuivre en justice. Et moi, répondit Marné, je vous signifie que si vous faites la moindre démarche, je vais faire imprimer un

recueil de 150 lettres galantes de madame de Mérival. Vous connoiſſez, continua-t-il, en ouvrant ſon bureau, & lui montrant les billets de la baronne, vous connoiſſez ce caractere, eh bien, le public va rire à vos dépens; je n'en ferai tirer que 3000 exemplaires, que j'aurai ſoin de répandre à Paris & dans toutes les provinces du royaume. Un coup de foudre auroit moins accablé le baron que ces derniers mots. Malgré ſon abattement il eut le courage de demander la lecture de quelques-unes de ces lettres, & le vicomte eut l'inſolence de lui accorder cette grace barbare. Mérival, outré des perfidies de ſa femme, dont il auroit ſoutenu l'innocence contre tout l'arriere-ban de la Normandie, tomba dans un fauteuil, & demanda, d'une voix attendrie, ſi la reſtitution de ces lettres ne pouvoit pas compenſer l'écrin. Les diamants, répliqua impudemment Marné, m'ont été donnés, & je les garde, parce que rien n'eſt ſi pur que le don. Les lettres m'ont été écrites, elles ſont à moi, & j'en ferai mon profit. Un libraire de cette ville, à qui je les ai lues, m'en offre déjà cent louis; jugez

du

du prix qu'il y mettra, quand il ſaura le nom de celle qui les écrit. Mérival aſſommé offrit 150 louis des lettres de ſa femme. Le ſcélérat de Marné oſa balancer long-temps ſur la médiocrité du prix, & finit par mettre le comble à ſes eſcroqueries, en ruinant un honnête homme dont il alloit combler la diſgrace en déchirant ſon cœur. Mérival eut à peine la force de ſe lever & de gagner ſa chaiſe à porteurs. Quoique le jour fût tombé, il prit des chevaux de poſte, & arriva chez lui au milieu de la nuit. Une affluence de monde, qui rempliſſoit la cour du château, lui fit préſumer que la baronne touchoit à ſa derniere heure. Il entra hors de lui-même dans l'appartement de ſa femme, qui n'eut que le temps de lui demander pardon, & de rendre la vie entre ſes bras.

Mérival, que ce funeſte ſpectacle avoit attendri, voulut embraſſer ſon épouſe qu'il appella des noms les plus doux; mais il ne trouva plus qu'une ombre. Ses gens l'emporterent dans ſon appartement, où, après avoir brûlé les lettres qu'il venoit d'acheter, il rendit le dernier ſoupir en prononçant le

nom du malheureux qui venoit le priver de sa femme & du jour.

Ah ! quel monstre, s'écria la marquise, & que les femmes sont à plaindre, quand, sous des dehors gracieux, des scélérats parviennent à les subjuguer ! On prétend, reprit le Colporteur, qu'un coquin de la même trempe, qui vit actuellement avec *la Fauconnier*, vice-doyenne de nos messalines, lui a donné les premiers éléments de cette fatale science ; je le croirois d'autant plus volontiers qu'ils ont composé en société *le dictionnaire du monde*. Eh quel est ce livre, repartit la marquise ? je suis surprise que vous ne me l'ayiez pas apporté dans le temps. C'étoit mon projet, Madame, répliqua le Colporteur ; mais la police craignant que ce dictionnaire ne formât des *cartouches* d'un nouveau genre, elle me défendit d'en vendre ; il ne m'en reste que cet exemplaire que je fais connoître aux pratiques qui demandent à le parcourir. Ah, parbleu, dit le chevalier, nous en lirons quelque chose. Voyez, Monsieur, & amusez-vous, répondit Brochure, en lui remettant le livre.

Voyons d'abord le titre, reprit le che-

valier: « *dictionnaire du monde, néces-* » *saire à tous les gens aimables qui veu-* » *lent ruiner les femmes, composé par* » *un gentilhomme Florentin, revu par* » *deux chevaliers Gascons, & publié* » *par l'auteur de la comédie des tuteurs.*

Quel mot chercherons-nous, continua le chevalier! Ah, ma foi, répondit madame de Sarmé, tirez trois ou quatre articles au hasard. Soit, reprit le chevalier, ouvrons.

Actrice. Une actrice est bonne à connoître, quand elle est, comme cela arrive très-souvent, belle & sans talents; il faut, sans lui avoir fait la moindre déclaration, *rompre des lances* pour elle dans les tables d'hôte, aux cafés, dans les cercles, & sur-tout aux foyers du spectacle où elle est attachée. Ce zele lui parvient, & la mediocrité ayant besoin d'appui, elle vous fait rechercher. L'occasion est trop favorable pour n'être pas saisie. Vous y courez un bras en écharpe, parce que vous devez lui persuader que vous vous êtes battu contre l'amant d'une autre actrice qui est sa rivale. Votre situation, dont vous glissez un mot dans la conversation, la touche d'autant plus que vous ne lui fai-

tes aucune proposition tendre. Elle vous offre des secours, & si l'amant qui l'entretient n'est pas homme à l'enrichir dans peu, vous lui procurez un jeune Hollandois, un milord à guinées, un Américain embarrassé de sa fortune, ou un vieux financier, & vous prenez, suivant l'usage, cinq pour cent par mois sur la somme que le *monsieur* paie. Voilà de jolis préceptes, dit le chevalier, poursuivons.

Boire, est un vice dans la société générale; il faut qu'un gentilhomme, qui aspire à la connoissance du monde, conserve son sang-froid dans toutes les occasions où il doit entrer en commerce avec le beau sexe. Il est cependant important que, s'attachant au goût d'une femme, il essaie, dans un repas tête-à-tête, si le vin la rend tendre; il doit, dans ce cas, lui faire perdre insensiblement sa raison: une femme dans cet état ne refuse rien de tout ce qu'on lui demande, & quand elle ne s'exécute pas, on prend; elle croit le lendemain qu'elle a donné.

Jalousie. Quand un homme est parvenu à rendre une femme folle de lui, & qu'il l'a soutirée au *caramel*, (ce sont

les termes de l'art) il doit s'en éloigner ; mais pour se conserver une réputation d'honnêteté auprès des autres femmes, il faut qu'il mette de la décence dans ses procédés, & que, jouant le jaloux, il attribue le moindre geste, la phrase la plus indifférente, la promenade la moins suspecte, le compliment le plus trivial à un esprit de coquetterie qui cherche un nouvel amant. On veut s'excuser, il n'écoute rien, il s'emporte, & s'éloigne en feignant de pleurer son malheur, & de regretter celle qu'il abandonne.

Il faut observer cependant que s'il survenoit une succession ou quelque avantage inattendu à la femme qu'on quitte, on renouera avec elle en pratiquant le précepte qui se trouve au mot *explication*.

Lettres. Aussi-tôt que l'on est parvenu à mériter ou à surprendre les faveurs d'une femme, il faut s'assurer d'elle, & des moyens de la déshonorer en cas qu'elle ne paie point le tribut. Pour remplir ce plan avec succès, il suffira de lui écrire des lettres tendres & pleines de confiance ; son esprit flatté échauffera son cœur, & elle répondra

de façon à avouer ſa honte & ſa défaite. Ces lettres deviennent alors un titre avec lequel on la perd dans le monde, quand on n'en eſpere pas tout le bien qu'elle pourroit faire. Oh, l'infame vicomte, dit la marquiſe, n'a mis que trop efficacement, pour le malheur de la pauvre baronne, ces odieuſes leçons en uſage! L'article eſt de lui, répondit Brochure. Il eſt bon, reprit le chevalier, de lire ce dictionnaire pour connoître toutes les fripponneries de ces marauds qui viennent en impoſer par des équipages brillants, & des habits d'éclat, qui ſont le fruit de la ſcélérateſſe; allons plus avant.

Monde. Le monde eſt un labyrinthe d'où l'on ne peut ſe tirer qu'avec le fil d'*Arianne*; il faut donc que la jeune nobleſſe qui aſpire à jouer un rôle dans la ſociété, ſorte de l'enveloppe groſſiere où l'ignorance & le défaut de l'éducation la tiennent enſevelie, & que, connoiſſant les uſages, elle puiſſe réſiſter au manege des femmes intéreſſées, amener dans ſes filets celles qui paient par excès de tempérament, ou par défaut d'appas, & briller aux dépens de ces douairieres ſexagénaires, qui ven-

lent ſe rappeller leur jeune âge & les plaiſirs qui y étoient attachés.

Pour attirer une femme intéreſſée dans le piege, il faut l'aborder avec un air inſolent d'opulence, lui perſuader qu'on n'a pour elle qu'une fantaiſie qu'on veut ſatisfaire aux dépens de ſa bourſe, montrer de l'or, faire des promeſſes, jouir & partir. Comme ces créatures ne veulent pas paſſer pour dupes, dans la crainte d'être rayées du catalogue, elles ſe taiſent, & on va en tromper d'autres.

Celles qui joignent la laideur au tempérament, méritent des efforts & des égards à la premiere entrevue. Comme ces préceptes ſont la quinteſſence de l'eſprit du monde, on prie les candidats d'apporter la plus grande attention à ce qui ſuit.

Les efforts conſiſtent à dompter la répugnance que la figure de l'objet auquel on ſe lie, peut inſpirer : ce dégoût ſurmonté, il faut jouer le galant, l'empreſſé, ne point penſer à tout ce qui peut révolter, & diviniſer même les imperfections de la nature. Il arrive preſque toujours qu'une femme qui eſt dans ce cas, doute qu'un joli homme

puiſſe penſer ainſi : elle vous accuſe de flatterie ; c'eſt alors que, ranimant toute votre ardeur, vous devez lui prouver, par des déclarations réitérées, que vous êtes ſincere. Cette premiere épreuve lui donne une bonne idée d'elle-même & de votre ſincérité : l'objet eſt de la maintenir dans cette erreur pendant quelques jours, & le meilleur moyen d'y parvenir, eſt d'employer ce que nous appellons *les égards*, c'eſt-à-dire, qu'il faut montrer un grand déſintéreſſement & beaucoup de tendreſſe : on peut ſeulement ſe permettre quelques déclamations contre la dureté des temps, l'avarice des parents, ou contre l'odieuſe économie des tuteurs. Ces propos, gliſſés avec art, trouvent leur place à la ſeconde entrevue, & la voluptueuſe bégueule eſt ruinée par gradation, ſans eſpoir de reſſources.

On doit, à peu de choſes près, obſerver la même marche avec les vieilles douairieres ; preſque toutes reſſemblent à la marquiſe D * * *, qui cherchoit à 65 ans, dans les allées ſecretes du Luxembourg, des jeunes gens à qui elle donnoit un louis pour la pre-

miere converſation, deux pour la ſeconde, quatre pour la troiſieme, huit pour la quatrieme, & toujours en doublant ainſi : parlez avec les femmes de cette trempe, autant que vous le pourrez, ſans gagner une extinction de voix, & dès que vous vous appercevrez que vos diſcours les ont jetées dans cette ivreſſe libertine qui les met hors d'elles-mêmes, employez avec art le ſecret que vous trouverez développé à la lettre G. Beaucoup de femmes s'y trompent, & donnent la réputation de merveilleux à des hommes *anéantis*, mot à la mode, que le doyen des fats a mis en uſage pour peindre la ſituation d'un amant qui a le malheur de manquer à ſes engagements.

Montre. Un homme qui eſt verſé dans la ſcience délicate du monde, doit ſe former, dans deux ans, une boutique d'horlogerie d'un grand prix, & pour cet effet, il doit obſerver de ne jamais venir à l'heure indiquée au rendez-vous d'une femme qu'il a ſubjuguée : la prudence veut qu'il arrive toujours avant ou après ; avant, il feint d'avoir beaucoup attendu, & part ; après, l'heure propice eſt paſſée, & les plaiſirs qu'on ſe

promettoit ſont perdus : on vient l'après-midi ou le ſoir, la dame éclate, on s'excuſe ſur l'horloge de ſon quartier, on entend ce que cela veut dire, & on dit à l'amant, auquel on préſente une montre : tenez, Monſieur, vous ſerez peut-être plus exact une autre-fois. Ce manege, répété tous les huit jours, meuble la boutique, & entretient le commerce avec l'étranger. Si on veut négocier auſſi en pendules, on peut s'en procurer par la même voie & par les mêmes femmes qui ont donné les montres. On doit donc, pour remplir ce ſecond projet, manquer à un nouveau rendez-vous, & s'excuſer ſur l'heure. Mais votre montre, répond l'amante impatientée, va pourtant à miracle. Oui, Madame, dit-on, mais je ſuis l'animal le plus diſtrait de l'univers, & à moins que je ne ſois éveillé par le coup de cloche, je ne penſe à rien. Ah, nous verrons, Monſieur, réplique la dame, ſi vous aurez encore des excuſes à donner ; *Baillon* ira demain vous porter une de ſes pendules à répétition ; ſi vous n'êtes point exact après cela, il faudra que je vous envoie le carillon de la *Samaritaine*. On feint

de prendre ces propos pour une plaisanterie ; la pendule arrive, on la reçoit & on la trafique.

Nudités. Un gentilhomme qui cherche à se polir dans le monde, doit fuir les *nudités*, c'est-à-dire, que lorsqu'il a été assez heureux pour dépouiller entiérement une femme dont il n'a plus rien à espérer, il doit la quitter, parce qu'elle lui présente une image scandaleuse dont les yeux chastes ne sauroient s'éloigner avec trop de soin.

Ah, convenez, dit madame de Sarmé, que ces coquins d'auteurs sont de grands monstres avec leur dictionnaire qui est exactement le code de la friponnerie ; mais qui vous fait sourire, Chevalier ? C'est, repartit-il, un article dont je vous prie de me permettre la lecture ; ce sera le dernier.

Prison. Il y a des femmes qui ne s'exécutant qu'à la derniere extrêmité, ne soulagent un homme que quand elles sont convaincues que l'on a un besoin pressant de leurs secours, faute desquels elles vous perdent. La passion ou le tempérament faisant alors taire l'intérêt, elles vous aident, mais elles veulent être persuadées : les propos ne

ſont rien, il ne ſuffit pas même de ſuppoſer une retraite dans la crainte d'être pourſuivi pour dettes. Ces femmes tenaces, comptant mieux jouir de vous, diſent que vous agiſſez prudemment, & viennent dans le ſecret vous tenir compagnie. Que faut-il donc faire? recourir à l'émétique, c'eſt-à-dire, faire un billet à un marchand qui veut vous obliger, parce que ce ſervice ne lui coûte rien; l'engager à vous pourſuivre, & à obtenir ſentence qu'il met à exécution, en vous faiſant arrêter. L'affaire éclate, votre maîtreſſe en eſt informée, & comme elle a beſoin de vous, & que la décence ne veut pas qu'elle ſe compromette en allant reſpirer la volupté ſur le grabat d'un priſonnier, ce moment la décide, ſa bourſe s'ouvre, & vous jouiſſez de la liberté & du fruit de votre induſtrie. Cet article a été fourni au dictionnaire par le chevalier *la M**.*

Que dites-vous de ce livre, demanda Brochure à la marquiſe? Qu'il eſt bon à brûler, répondit-elle; & que les auteurs de ce dictionnaire ſcandaleux ne ſeroient pas trop punis, quand on leur feroit ſubir le même ſort. En effet,

reprit le chevalier, que peut-on penſer des brigands qui ſe font tympaniſer en juſtice, & mettre en priſon pour avoir de l'argent d'une femme ? Il y a quelques mois, repartit le Colporteur, que madame d'*Erbigni* y fut priſe pour vingt mille francs. Oh, parbleu, elle le méritoit bien, répliqua le chevalier, & depuis ſon aventure des huit freres, elle n'eſt digne d'aucune conſidération. Eh, quelle eſt donc cette hiſtoire, demanda madame de Sarmé ? Je vais, répondit Brochure, la raconter à madame ; elle eſt ſinguliere.

Huit freres arrivés de S. Domingue à Paris pour s'y décraſſer, & y chercher le ton de la bonne compagnie dans des tables d'hôtes où ils ne trouvent que des indigeſtions ; un de ces *S. Aulas* (*a*) qui tiennent le dé dans les auberges, accoſta les Américains, & les préſenta chez madame d'Erbigni, dont l'œil luxurieux, le cœur complaiſant & l'ame tendre partageoient, à l'envi, cette bonne aventure. Les huit freres ſe dérobant à toutes les impreſ-

(*a*) Bavard qui a l'art d'ennuyer avec eſprit, il eſt auteur du *Bibliotic littéraire*.

sions que les agaceries de madame d'Erbigni avoient faites sur eux, en devinrent tous amoureux, & des lettres expressives suivirent ces premiers mouvements. La dame, à qui ces avances méthodiques n'étoient presque plus nécessaires, résolut de ne faire qu'une *galerie* de toute la famille ; elle répondit aux huit freres, & leur donna un rendez-vous dans la même journée à une heure d'intervalle de l'un à l'autre. Les billets furent remis par un homme intelligent, qui s'acquitta de sa commission avec tant d'adresse, que les freres, à chacun desquels on avoit recommandé le secret, ne se doutèrent de rien. Le premier arriva ; on le reçut avec transport, & on le renvoya dès qu'on s'apperçut qu'il alloit devenir inutile : le second entra une demi-heure après, il désobligea si vivement madame d'Erbigni, par son stérile début, qu'elle le congédia : le troisieme n'effaça point les torts de l'autre, & il eut le même sort ; celui qui suivit paya pour ses prédécesseurs. Madame d'Erbigni, que l'habitude avoit familiarisée avec l'indécence, s'appercevant que cet Américain étoit un *Hercule*, lui proposa de

mériter le laurier du maréchal de Saxe. Mon imbécille, ſubjugué par ce grand nom, voulut courir la même carriere, & n'ayant pu atteindre au but faute d'un ſeul pas, madame d'Erbigni eut l'impudence de lui dire, en affectant une douleur tendre : *ah! je vois bien que vous ne m'aimez pas.* L'Américain, outré de *l'incivilité* de ce reproche, ſortit avec tant d'impétuoſité qu'il oublia ſon chapeau & ſon épée. Celui de ſes freres qui le remplaça, reconnut d'abord l'épée & le chapeau ; mais cachant ſes ſoupçons à madame d'Erbigni, il ſe jeta à ſes genoux, ſe releva, & fut heureux. La femme de chambre entra dans le moment, & voulut prendre l'épée & le chapeau qu'on venoit apparemment chercher ; mais l'Américain, ſans s'émouvoir, dit à cette fille : *ne vous gênez point, Mademoiſelle, & faites prévenir mon frere que je vais lui porter moi-même ce qu'il a laiſſé ici.* Ces mots prononcés de ſang-froid par un jeune étranger que madame d'Erbigni prenoit pour un ſot, la déconcerterent un inſtant, & balbutiant une phraſe qui marquoit moins le repentir de ſon procédé, que ſon dépit de n'avoir pas vu le reſte de

ſa famille ; elle tomba nonchalamment ſur ſes carreaux, & ſe plaignit de ſon malheur. L'étranger n'ayant plus le projet de la conſoler, lui fit une profonde révérence, & ſortit. Tous ſes freres qu'il rencontra à trente pas de l'hôtel de madame d'Erbigni, annoncerent par de grands éclats de rire le plaiſir de leurs ſurpriſes. L'aventure devint bientôt publique ; mais cette femme qui ne rougiſſoit plus qu'au pinceau, affecta de s'afficher & de paſſer du palais royal aux tuileries, & de cette promenade au boulevard. *Ramponau* même en auroit joui, ſi les plaiſirs ſoldateſques de la *courtille* (*a*) avoient été connus alors du beau monde. L'impudence altiere de madame d'Erbigni frappa tous ceux qui ne ſavent pas juſqu'où une femme galante, qui a ſecoué le joug des préjugés, peut porter l'audace. Tout le monde n'eut pas la complaiſance de lui pardonner ſon effronterie,

(*a*) C'eſt le nom de l'endroit où l'illuſtre Ramponeau raſſembla, par un heureux mélange, le dégoûtant ſavetier avec le duc agréable, & l'amante mal-propre d'un ſoldat aux gardes avec l'élégante comteſſe ; ah ! nation aimable & frivole, ces plaiſirs calotins ſont bien faits pour vous !

frontèrie, & quelques poëtes furent de ce nombre. La plupart d'entre eux, accoutumés à vivre des sottises publiques, vont *écumer* avec soin les anecdotes singulieres dont Paris fourmille, & en font un ouvrage que la malignité humaine saisit toujours avec empressement. Un commissaire des guerres, domestique de la maison de Biron, fit de cette aventure un joli vaudeville. Madame d'Erbigni fut la premiere qui le chanta. Le sieur *Poinsinet de Sivri*, ex-valet de chambre du duc d'Orléans, en fit une comédie sous le titre *des huit freres*. L'héroïne de la piece, aussi effrontée que *l'écrivassier* Palissot qui se mit au balcon du théatre Italien, le jour même qu'on le bafouoit dans la parodie des philosophes, (*a*) prit une premiere loge & applaudit. Un cyclope de la forge de Fréron, nommé *la Coste*,

(*a*) Cette parodie, intitulée *les petits philosophes*, du sieur *Poinsinet de Noirville*, le même à qui Palissot, sous prétexte de lui procurer la place de gouverneur d'un prince protestant, fit abjurer la religion Romaine, & en dressa lui-même l'acte sur le quai de la Tournelle à Paris. Des personnes en place, qui ont vu les preuves de ce fait, croiront-elles que ce Palissot soit l'appui de la religion Romaine, ainsi qu'il l'avance dans la préface de sa piece des philosophes?

en compoſa un roman ; elle le prôna dans tous les cercles, & en aſſura le débit, en obſervant ce qui ſe pratique dans la vente des mauvais ouvrages (*a*).

Voilà une femme intrépide, dit la marquiſe ; mais qui peut vivre avec elle ? Des gens qui ont faim, répondit le chevalier, & il y en a tant dans Paris. Elle vient, reparrit Brochure, de ſe jeter dans le clergé ſubalterne, & elle vit aujourd'hui avec l'abbé *de Courval*. Oh, parbleu, reprit le chevalier, celui-ci n'eſt pas le premier homme d'égliſe qu'elle eût attaqué, & nous ſavons ſa fameuſe hiſtoire avec le général des peres de l'oratoire. Ce n'eſt pas là de la petite biere, répliqua la marquiſe, & cette aventure que j'ignore, mérite d'être racontée ; la ſavez-vous, Brochure ? C'eſt moi, répondit-il, qui en ai vendu le manuſcrit au R. P. *Berthier*,

(*a*) Un auteur qui veut débiter un livre médiocre, en envoie 50 exemplaires à chacune des femmes qui le protegent : le duc, le chevalier, le comte arrivent ; je vous attendois, dit la dame au premier venu ; donnez-moi 12 francs : on les préſente ſans explication, & on reçoit en échange une mauvaiſe brochure : cette cérémonie ſe répete à tous ceux qui arrivent. C'eſt par ce manege que le pelant abbé *le Blanc* a vendu deux éditions de ſes *lettres ſur les Anglois*.

auteur du journal de Trévoux, qui vouloit le faire imprimer, pour réparer l'honneur de la société, en détruisant de vieux préjugés qui lui sont injurieux. Commencez donc, dit le chevalier.

Madame d'Erbigni ayant lié une partie de campagne avec le supérieur général des oratoriens, ne voulut point se servir de son carrosse ni de celui du révérend pere qu'on auroit pu reconnoître. On résolut donc de prendre un fiacre au fauxbourg S. Honoré, & de gagner la petite maison de la dame qui étoit à la barriere de Vaugirard. A peine étoit-on sur la place du palais royal, que le fiacre se brisa. Le peuple attiré par les cris du cocher, & par sa curiosité naturelle, arriva en foule; les *glaces de bois* du fiacre, qui étoient levées, lui firent soupçonner du mystere, & il vit ses conjectures vérifiées, quand le cocher ouvrit, en jurant, la portiere. L'oratorien qui avoit prévu le coup, avoit eu la présence d'esprit d'enlever la petite bordure de toile blanche qui couvre la moitié du collet des robes des peres de l'oratoire, & qui est la seule marque qui distingue leur habillement de celui des jésuites, &

descendant sans contrainte, il entra dans un autre fiacre, en criant à haute voix au cocher: aux *jésuites de la rue Saint-Antoine*. Madame d'Erbigni, livrée aux huées de la populace, pénétra, sans la moindre émotion, dans le palais royal où elle fut respectée, & le peuple, abandonné à lui-même, s'épuisa en conjectures sur le procédé du pere jésuite, car l'oratorien passoit alors pour tel. Les hommes rirent de la singularité, & les femmes, qui avoient apparemment des raisons pour être indulgentes, parlerent de cette démarche un peu extraordinaire, si elle avoit été vraie, comme d'une action méritoire, à laquelle les plus zélées donnerent le nom glorieux de *conversion*.

Il faut convenir, remarqua le chevalier, que le palais royal se trouva là bien à propos pour tirer madame d'Erbigni de l'opprobre dont la populace alloit la couvrir. Ce qui m'amuse dans cette aventure, reprit madame de Sarmé, c'est le sang-froid du général qui trouve dans une action si déshonorante les moyens d'avilir ses ennemis. Avilir, Madame, répartit Brochure! le public

penſa bien différemment, & les jéſuites auſſi. Je me rappelle que le pere Berthier, après avoir lu le détail de cette anecdote, me dit que les ennemis de leur ſociété la ſervoient ſouvent en cherchant à lui nuire. La marquiſe, repartit le chevalier, n'eſt pas au fait des motifs qui déterminerent le gazetier de Trévoux à s'expliquer de la ſorte, & elle me permettra..... De vous taire, répliqua madame de Sarmé. Vos réflexions ne touchant point mon ſexe, je n'ai pas la curioſité de les entendre; d'ailleurs il me ſemble que Brochure vouloit nous parler de l'abbé de Courval. Il vit, répondit-il, ainſi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec madame d'Erbigni qui a pouſſé la complaiſance juſqu'à vouloir qu'il prît un appartement chez elle; mais l'abbé s'en eſt excuſé par une fauſſe honte. Il ſort le matin en ſontane, & il ne veut point qu'on lui reproche de dire la meſſe dont il a beſoin, parce qu'il travaille pour le théâtre dont il a un plus grand beſoin encore. Il craint d'ailleurs qu'on ne diſe de lui ce que le *grand Rouſſeau* (*a*) di-

(*a*) Quand je dis le *grand Rouſſeau*, je ne pré-

ſoit de l'abbé *Pélegrin* qui étoit dans le même cas :

Le matin catholique, *& le ſoir* idolâtre,
Il dine de l'autel, & ſoupe du théatre.

L'abbé étoit cependant obligé de dire ſa meſſe tous les jours, ou de rembourſer un marchand frippier avec qui il avoit troqué le prix de 400 meſſes contre deux habits noirs (*a*). Je croyois, reprit le chevalier, Courval plus à ſon aiſe ; il a eu autrefois la maréchale de * * *. Cela eſt vrai, répliqua le Col-

tends pas de porter la moindre atteinte à l'illuſtre citoyen de Geneve, dont j'admire les écrits & reſpecte les mœurs. Tous ſes ouvrages, & notamment la *Nouvelle Heloïſe* qu'on a très-ſtupidement critiquée, annoncent qu'il a plus d'eſprit que ce poëte n'en avoit ; mais les belles épîtres, & les odes ſublimes de celui-ci, lui ont mérité le nom de *grand*, & je ſuis l'uſage en le lui donnant.

(*a*) Courval eſt un nom imaginaire, mais l'aventure eſt reellement arrivée à *Macarty*, prêtre Hibernois, qui hypothéqua au nommé *Hamelin*, frippier, rue Dauphine, le produit de 400 meſſes pour le paiement de deux habits noirs. Le ſacriſtain de l'égliſe du Saint-Eſprit donnoit une carte à l'abbé, au moyen de laquelle le frippier touchoit 15 ſous par meſſe. Ce Macarty eſt le même qui écrivit un jour la lettre ſuivante à un de nos princes du ſang qui le protégeoit.

MONSEIGNEUR,

Si votre Alteſſe Séréniſſime ne m'honore de ſa bonté dans la ſituation où je me trouve, elle me réduira à la dure néceſſité de dire la meſſe.

porteur ; mais s'étant aviſé de manquer à monſieur de Voltaire & à elle-même, elle le chaſſa, ſoit pour venger le poëte, ſoit pour le punir de l'indécence du mot. Et quel eſt ce mot, demanda la marquiſe ? Une équivoque libertine qui n'auroit pas dû choquer dans la bouche d'un abbé, reprit Brochure.

Madame la maréchale de * * *, ayant entendu dire que la premiere tragédie de *Mariamne*, que monſieur de Voltaire avoit miſe au théatre, valoit mieux que la ſeconde, ſouhaita un jour qu'il la lui lût. Le poëte ſe prêta d'autant plus volontiers à ce deſir, qu'il penſoit comme la maréchale. Il lut donc ſa piece telle qu'il l'avoit compoſée quand elle tomba. Dans la pénultieme ſcene du dernier acte, Mariamne empoiſonnée venoit mourir aux yeux *d'Hérode* qui, ſe reprochant ſes jalouſies & ſes fureurs, ſe jettoit à ſes genoux en lui diſant ce vers :

Vis *pour toi*, vis *pour moi*, vis *pour nos chers enfants*.

La maréchale, frappée de ce vers que le poëte rendoit avec attendriſſement,

versa des larmes. Courval qui s'en aperçut, s'avisa de lui dire : *ne pleurez pas, Madame, il y en aura pour tout le monde.*

Monsieur de Voltaire s'offensa du propos; la maréchale, outrée de son côté que l'abbé osât jouer le mot avec elle en bonne compagnie, le mit à la porte sans lui payer le mois commencé, a dit la chronique. Elle fit très-bien, répondit la marquise, de pareilles impertinences méritent d'être corrigées, & depuis long-temps cet abbé passe pour un fat. Je me souviens fort qu'un homme de sa robe, à qui j'avois remis le soin de ma bibliotheque avant que Brochure s'en mêlât, me le présenta un jour, & que le gros président me dit, après qu'ils furent sortis, que ces deux abbés n'étoient pas la meilleure compagnie de Paris. Je connois les masques, répliqua le Colporteur, & je sais pourquoi monsieur le président vous parloit ainsi. Eh, pourquoi, demanda vivement madame de Sarmé ? Parce qu'il a été, répondit, Brochure, témoin presque oculaire du premier événement qui rendit Courval célebre. Madame de ***, plus épriſe de la réputation

de

de l'abbé que de ſa perſonne, lui fit une prévenance dont le réſultat fut de l'amener à ſon lit ; on paſſa la nuit la plus agréable du monde. Le ſoleil luiſoit depuis long-temps, quand madame de***, offuſquée par ſes rayons, tira les rideaux de ſon lit. Les portraits de tous ſes ancêtres, qui décoroient ſa chambre à coucher, la frapperent ; & comme ſi elle s'étoit repentie alors de ce qu'elle venoit de faire, elle dit à Courval : *l'abbé, que penſeroient mes aïeux? que diroient tous ces officiers-généraux qui ont verſé leur ſang pour la patrie, s'il me voyoient avec toi? Ils diroient*, repartit Courval, *que vous êtes une Catin.* Madame de ***, qui vouloit qu'on reſpectât ſes épigrammes & ſes vices, s'emporta, & ayant tiré dix louis de ſa bourſe elle les donna à l'abbé, qui les reçut en promettant de ne paroître jamais à ſes yeux. Ce tort-là, reprit madame de Sarmé, n'eſt pas eſſentiel, & la vanité déplacée de madame de *** méritoit la repartie de l'abbé. Ce jour, répliqua Brochure, fut malheureux pour lui. Madame la comteſſe de ***, à qui les ſpectacles fourniſſent un fond que ſa galanterie épuiſe rare-

ment, trouva l'abbé à l'opéra ; elle l'appella ſous prétexte de lui faire dire du mal de *la Guirlande* qui n'avoit pas beſoin des manœuvres de la cabale pour être ſifflée, & elle lui propoſa de venir lui rendre viſite à minuit. L'abbé fut exact à l'invitation ; la comteſſe, qui étoit déjà couchée, lui permit de s'approcher d'elle ; & celui-ci s'étant dépouillé de ſes ornements ſacerdotaux, ſe jeta rapidement dans les bras de madame de * * *. Vous vous rappellerez que Courval avoit paſſé la nuit, & que ſon ame, anéantie par l'inſomnie, ne pouvoit guere s'occuper de toutes les réflexions voluptueuſes dont la comteſſe le croyoit ſuſceptible. L'abbé s'appercevant de ſa ſituation, voulut préluder en portant ſes mains ſur la plus belle gorge du monde : la comteſſe, offenſée de ce préliminaire, jeta l'abbé hors de ſon lit : Courval conſterné demanda à madame de * * * d'où provenoit ſon courroux. *De votre inſolence*, repartit-elle : *apprenez, mon petit abbé, que lorſque je vous paie pour venir ici, c'eſt pour mes plaiſirs, & non pas pour les vôtres.* Courval interdit ſe retira, & borna ſa vengeance à faire quelques épigrammes

contre cette femme, & à tâcher d'en ſéduire d'autres qu'il peut voir ſans défiance, parce que, s'étant créé le répétiteur de preſque tous les théatres particuliers, il va à toute heure chez toutes les dames qui jouent la comédie. Convenez donc, reprit la marquiſe, que cette manie que *Boiſſi* a drapée dans *la folie du jour*, prend en France avec bien de la fureur : il ſemble que plus on s'acharne à mépriſer l'état de comédien, plus on veut ſe rapprocher de lui ; tout eſt devenu acteur. Un des contrevents de mon cabinet de jour s'étant briſé avant-hier, j'envoyai chercher le ſerrurier pour le raccommoder ; mais le laquais, chargé de cette commiſſion, me répondit qu'il ne pouvoit venir, parce qu'il s'habilloit pour jouer *Tancrede*. Que cela ne vous étonne pas, Marquiſe, reprit le chevalier, j'ai un de mes gens qui eſt l'ornement du théatre *du Temple*, & qui, faiſant il y a huit jours *Oroſmane*, mugit preſque auſſi agréablement que *Lekain*. Voilà, par exemple, répliqua madame de Sarmé, où je ne vous ſupporte point : vous n'aimez pas *Lekain* que Paris trouve *délicieux* ; que manque-t-il à cet

auteur ? De la figure, de la voix, de la vérité & des entrailles, répondit le chevalier. J'avoue, reprit la marquiſe, que ſa voix n'eſt point agréable. Le terme eſt modéré, reprit le chevalier, & il convient mal à l'organe ſépulchral de ce comédien. Je ſais qu'il plaît à la moitié de Paris, & que l'hébêté provincial qui ſe laiſſe ſurprendre par de grands bras & des cris, trouve Lekain admirable ; mais quand on connoît le théatre, & qu'on veut ſuivre de près cet uſurpateur de réputation, on eſt forcé de convenir qu'il n'a pour lui que la beauté de l'attitude, & l'expreſſion des geſtes ; encore verroit-on, ſi on les ſuivoit de près, qu'ils ne ſont pas naturels, & qu'étant compaſſés au miroir, ils ont une uniformité qui, ſentant l'étude & la contrainte, n'ont pas l'air d'avoir été dirigés par la ſituation : d'ailleurs votre Lekain eſt un convulſionnaire qui, ne ſaiſiſſant jamais le vrai ſens d'un rôle, eſt toujours au delà de la nature. Aboyeur éternel, il eſt furieux dans toutes les poſitions : ainſi je conclus qu'il faut qu'il ſe borne à jouer les rôles de *martyr*, ſi analogues à ſa figure pitoyable & à ſa voix piteuſe. Je

vois, repartit la marquiſe, que je n'y gagnerai rien; ainſi laiſſons là les comédiens de profeſſion, & parlons des gens du bel air, qui veulent ſe donner en ſpectacle. Où aboutit cette manie? dites-le-moi, je vous prie. Où elle aboutit, répliqua le chevalier; à arranger les affaires de cœur, à tromper les ſurveillants, les meres vigilantes & les maris jaloux. Une femme ou une fille qui ne peut voir ſon amant, qui vit cependant dans la même ſociété, convient de prendre dans la piece qui eſt ſur le tapis, un rôle qui ſe rapporte à ſa ſituation, & les deux amants jouiſſent du plaiſir d'un tendre épanchement, & de parler pendant deux heures le langage de l'amour, ſans que leurs ſurveillants, toujours ridiculiſés dans ces comédies, puiſſent ſe plaindre. Au contraire, on les voit enchantés du talent de leurs femmes ou de leurs filles, applaudir à leur jeu, & ſe féliciter tout haut d'un art dangereux qui doit faire le malheur des admirateurs. Cela n'eſt pas mal-adroit, dit madame de Sarmé, & j'adopte volontiers les remarques que vous faites à ce ſujet. Rien n'eſt ſi poſitif, répliqua Bro-

chure, & j'ai vu l'abbé de Courval vivre long-temps du bénéfice que la diſpoſition des rôles lui procuroit de la part des amants qu'il réuniſſoit ſur la ſcene.

Mais mon ſerrurier & le laquais de monſieur, reprit la marquiſe, n'étant pas dans ce cas, pourquoi ces animaux-là jouent-ils ? Pour *ſinger* les grands, Madame, répliqua Brochure, & ſe donner un air. Vous ſavez qu'à Paris rien n'eſt ſi arrogant que le petit peuple & la *valetaille* ; ce ſont exactement les *arlequins* de la ſociété, dont la fureur *balourde* eſt de parodier tout ; on va aux tragédies qu'ils jouent, comme aux *parades* du boulevard, où l'on met ſa raiſon à l'écart ponr s'amuſer davantage.

J'ai vu, reprit la marquiſe, une fille de Paris violemment entichée de ces bouffonneries ; elle y paſſoit réellement la moitié de ſa vie, & finiſſant par jouer la grandeur, elle donnoit à *Gilles*, au bon homme *Caſſandre* ou à *maneſelle Zizabelle* (*a*) un préſent, comme elle donna autrefois une taba-

(*a*) C'eſt le nom des perſonnages qui figurent dans ces parades, eſpeces de comédies dont le jeu des mots & la groſſiere équivoque font le mérite.

tiere à Lekain. Ah, palſembleu, s'écria le chevalier, il n'y a plus d'énigme, & vous nous parlez ici de la *Peliſſier* ! Il eſt vrai, répliqua le Colporteur, que dans le temps même qu'elle *montroit en ville*, elle avoit l'orgueil de faire une penſion aux directeurs des marionnettes, pour lui jouer deux parades par jour. Avant d'aller plus loin, dit la marquiſe, je veux ſavoir ce que vous appellez *montrer en ville*. Je ne ſais trop, repartit Brochure, comment vous gazer cela, mais figurez-vous un maître de danſe qu'on ne paie qu'au mois, & qui prend, dans chaque maiſon où il donne leçon, un cachet qu'on retire à l'expiration du terme : la Peliſſier avoit la vogue, & l'Angleterre ſeule, qui étoit alors en paix avec nous, lui valoit des ſommes conſidérables. Un comte Allemand qui en devint amoureux, la captiva de façon qu'il ne lui fut plus poſſible de continuer l'exercice d'un talent auſſi lucratif. Le comte Allemand, dans tous les points, étoit de tout le corps Germanique, l'obſervateur le plus rigide de l'étiquette : cette humeur orgueilleuſe paroiſſoit juſtifiée par le titre de ſou-

verain qu'il paroît ſans uſurpation, puiſqu'il fourniſſoit deux hommes au contigent de l'empire, & que ſon auguſte viſage étoit empreint ſur un morceau de cuivre blanchi avec plus d'art que de bonne foi, qui couroit pour trois ſous dans toute l'étendue de ſa domination. Le comte aimoit vivement la Peliſſier, mais pas aſſez pour lui laiſſer une ſorte de liberté ſur ſes goûts les plus indifférents. Ses compagnies & ſes lectures étoient réglées par ſon amant, ce n'eſt pas qu'il fût jaloux; l'amour ſeul de la grave étiquette le décidoit en tout. Les allées du palais royal & des tuileries, où les femmes de robe & les fermieres-générales ſe promenoient, étoient interdites à la Peliſſier; elle ne pouvoit paroître que dans celles où à l'aide du microſcope on développoit quelques ducheſſes ou des femmes à ſeize quartiers. Le comte vouloit bien qu'elle reçût compagnie, mais il falloit que les hommes qui venoient lui faire la cour, fuſſent chevaliers de Malte, ou au moins capitaines de cavalerie, & les demoiſelles du monde qu'elle pouvoit voir, devoient être entretenues par des princes ou par des

ducs. La manie de ce faſtidieux comte me rappelle l'uſage ridicule qui s'obſerve dans les cercles ennuyeux de beaucoup de provinces d'Allemagne, où un étranger ne peut avoir la prérogative de danſer avec une madame *à ſeize quartiers*, qu'il n'ait étalé ſes titres; & s'il deſcendoit en droite ligne des *Duchatelet* & des *Beaufremont*, & qu'il fût au ſervice ſans avoir le rang de *capitaine*, il ne pourroit être que ſpectateur immobile de ces fêtes généalogiques, où l'amour-propre porte l'ennui dans le ſein des plaiſirs. La Peliſſier, contrainte juſque dans ſes lectures, ne pouvoit lire que *l'armorial* de l'Allemagne, l'hiſtoire de l'empire, & quelques autres ouvrages où les hauts faits des ancêtres du comte étoient détaillés avec la peſanteur des *érudits* de Leipſick. Cette bibliotheque n'étoit pas conſidérable; mais il y avoit ſupléé en faiſant imprimer l'hiſtoire de toutes ſes poſſeſſions; domaines admirables dans leſquels l'œil perçant des phyſiciens avoit découvert de l'eau, de l'herbe & des chaumieres.

La table ſeule pouvoit indemniſer la Peliſſier de la gêne dans laquelle

on la tenoit. Trois ſervices de ſeize plats analogues aux ſeize quartiers, formoient ſon ordinaire; mais elle ne pouvoit trouver délicieux que ce qui étoit cher & docile à la manie de ſon illuſtre amant, elle ne touchoit point aux mets qui n'étoient plus dans leur primeur; auſſi quand le plat de petit pois étoit au deſſous de cinquante francs, le comte vouloit bien qu'on lui en ſervît, mais il ne permettoit pas qu'elle en mangeât. Il lui étoit auſſi défendu de boire des vins qui n'avoient pas été recueillis dans un fonds noble, & ſa haine pour la roture étoit telle, que, ne pouvant ſe déterminer à boire de l'eau de la Seine qui étoit commune à tout Paris, il envoyoit tous les jours chercher un baril d'eau à dix lieues de la ville, mais il étoit ſûr de ne point ſe méſallier en en buvant; elle ſortoit d'une ſource vive qui appartenoit à un prince du ſang.

Voilà un perſonnage bien ſingulier, reprit madame de Sarmé; mais il falloit cependant qu'il fût fort riche pour mener ce train de vie bizarre & diſpendieux. Il jouiſſoit, repartit le Colporteur, de cent mille écus de rente. Tu

te moques de nous, perruque, répliqua le chevalier ; la table aux ſeize quartiers auroit déjà emporté cette ſomme. Patience, monſieur le Chevalier, patience, répondit Brochure, le comte vivoit deux années dans ſes états, où il s'occupoit à faire battre ſa petite monnoie, faire couper ſes bois, & à tuer beaucoup de gibiers qu'il vendoit forcément à ſes vaſſaux : ſa maiſon qui n'étoit plus montée ſur le ton généalogique, vivoit, ainſi que lui, de lievres, de ſauciſſes, & du fin plat de choux vinaigrés, mets délicieux, le ſeul des choſes communes qui tiennent encore à l'étiquette Allemande. Ces épargnes entaſſées, le comte reprenoit l'air ſouverain, & venoit jouer la dignité à Paris, où il affectoit modeſtement de parler de ſes troupes, de ſa régence & de ſes miniſtres, & ces petites miſeres l'indemniſoit de l'égalité que le François le moins noble oſoit mettre entre ſon alteſſe & lui. Oh, ce ne ſont pas ſeulement, repartit le chevalier, les princes Allemands à qui nos petits inſectes titrés manquent de reſpect : je me ſouviens qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle, un prince ſouverain d'Italie,

dont la maiſon eſt très-ancienne, étant dans l'appartement de la reine, le marquis de J*** lui propoſa de jouer deux cents louis au piquet. Le duc ayant répondu que ce jeu étoit trop mince pour lui : eh bien, monſieur le Duc, répliqua le marquis d'un ton perſiffleur, je vais, ſi vous voulez, jouer, dans un cent de piquet, vos petits états contre une partie de mes terres. Le duc indigné ſe retira. Les hommes ſenſés blâmerent l'indécence du marquis qui eut pour lui le ſuffrage de tous nos illuſtres freluquets.

J'avoue, repartit la marquiſe, qu'il y a bien de la petiteſſe dans les détails de l'étiquette, mais on doit une ſorte de conſidération à un étranger qui joint à ſa naiſſance le titre de ſouverain toujours reſpectable pour tous les hommes. Que l'on rie tout bas de ſon orgueil ridicule, paſſe ; mais on lui doit dans le public une honnêteté de convention, de laquelle il eſt ſage de ne pas s'écarter. Quand le prince retourne dans ſes états, demanda le chevalier, que devient la Peliſſier ? L'amant, répondit Brochure, promet de lui faire payer exactement ſa penſion ; elle, de

ſon côté, jure d'être ſage, tous deux manquent à leur parole & s'oublient. La nymphe auguſte, voulant bien déroger, deſcend à la roture ou à la nobleſſe du troiſieme rang, & elle ne retient des femmes de condition, dont elle a effleuré le rôle, que la manie des caprices. C'eſt dans une de ſes fantaiſies qu'elle a pris *Vervilly*. Ah! bon dieu, s'écria la marquiſe, de quel fat ſubalterne s'eſt-elle empêtrée? C'eſt bien le petit monſieur le plus ridicule & le plus avantageux que je connoiſſe. Je ſortois un jour de l'opéra, l'*aboyeur* avoit demandé vingt fois mon carroſſe qui ne venoit point, Vervilly m'offrit effrontément le ſien. Comme je ſoupois dans une maiſon où l'on ſert réguliérement à neuf heures, je l'acceptai ſans balancer, parce que je l'avois vu deux ou trois fois chez ſa mere. Ce carroſſe, offert avec tant d'empreſſement, n'arriva point, puiſqu'il n'exiſtoit pas; mais mon impudent, voulant ſoutenir la gageure, joua l'impatience, cria dix fois qu'il étoit le gentilhomme de France le plus mal ſervi, jura qu'il feroit une réforme dans ſa maiſon, & partit *incognito* le talon rouge en l'air, cher-

chant à travers la lueur des lanternes le moyen de ne point imprimer ſes ſouliers dans la boue. C'eſt bien lui, reprit le Colporteur; un auteur de mes amis mit un jour malignement au bas de ſon portrait, expoſé dans le ſallon du louvre, les ſix vers ſuivants, qui peignent, on ne peut pas mieux, cet original :

Talons rouges à pied, poudre ſur ſes habits (a),
Pincé comme un danſeur, & de lui ſeul épris,
Verbiageant ſur tout, tantôt pour, tantôt contre,
Son premier compliment eſt d'étaler ſa montre,
Meuble cher & peſant, où cent colifichets
Montrent moins un ſeigneur qu'un marchand de cachets.

Redites-moi ces vers, que je les copie, dit la marquiſe, ils peignent Verville d'après nature, & le voilà *tout craché ;* mais vit-il ces vers ? Un des

(a) Les ſous-ſeigneurs ont la manie de ſe faire poudrer leurs habits au bas des deux faces de leur chevelure, pour ſe donner un air de vivacité, & perſuader que cette poudre eſt tombée des cheveux en bonne fortune.

premiers, répondit Brochure, & ils parurent ſi frappants, que mademoiſelle *Danville*, qui les lut au ſallon, ne voulut plus recevoir Vervilly qui étoit *au mieux* avec elle, ſi l'on en croit la gazette de Cythere. Vous pourriez, reprit le chevalier, être ici dans l'erreur, mon cher Brochure; je crois avoir entendu dire qu'elle ne quitta ce fat que parce qu'il s'aviſa de faire un couplet ſur l'hiſtoire de *la cheminée* qui a rendu cette femme fort célebre. Vous tombez ici dans un anacroniſme, repartit le Colporteur, & l'anecdote de la cheminée eſt poſtérieure, de plus de deux ans, aux vers mis au deſſous du portrait de Vervilly. Mais en vérité, reprit madame de Sarmé, je ne ſais d'où je viens, & je crois que je ſuis une femme de l'autre monde: vous venez l'un & l'autre de raconter là une infinité d'aventures dont je ne ſavois pas le premier mot. C'eſt que toutes ces choſes, repartit le chevalier, ſe ſont apparemment paſſées dans le temps que vous étiez dévote: encore un coup, Monſieur, point de mauvaiſes plaiſanteries, répliqua la marquiſe, laiſſons là vos propos, & écoutons Bro-

chure qui va nous faire l'hiſtoire de cette cheminée.

Le baron de Mazanges, reprit le Colporteur, devenu amoureux fou de madame d'Anville, s'introduiſit dans ſa maiſon de campagne, ſous prétexte d'y jouer la comédie. Monſieur d'Anville avoit la fureur de faire des pieces que ſa femme avoit la manie de repréſenter. C'eſt à l'art de ce financier que nous devons le *flegmatique*, le *mélancolique* & *les dangers du faſte*, trois comédies dont les repréſentations lui coûterent cent mille francs. Ce n'étoit pas là prêcher d'exemple, mais telle eſt la fatalité des auteurs & des prédicateurs; ils s'élevent toujours avec véhémence contre les défauts dans leſquels ils tomberent à chaque inſtant. Mazanges eut le bonheur de parler d'amour à madame d'Anville, & d'en être écouté favorablement; mais les yeux jaloux du mari ne les quittoient point : & quand celui-ci étoit obligé d'aller bavarder auprès d'un tapis verd, où le traitant cruel boit en guiſe de limonnade le ſang des peuples dans des coupes d'or, il mettoit à la ſuite de ſa femme un vieux griſon conſtamment attaché

attaché à la perſécuter. Deux amants gênés imaginent bientôt des moyens pour rompre leurs entraves ; le baron avoit à ſes ordres un machiniſte habile, qui, ayant à ſe venger perſonnellement de monſieur d'Anville, imagina de ſouſtraire les deux amants aux yeux des jaloux, & de les réunir dans des moments où on les croyoit fort éloignés l'un de l'autre : il inventa pour cet effet une cheminée mouvante, dans le goût des *tours* de religieuſes, au moyen de laquelle Mazanges pouvoit, quand il le deſiroit, paſſer dans l'appartement de madame d'Anville, qui, depuis long-temps, ne couchoit plus avec ſon mari. Le baron ſongea d'abord à ſe mettre à l'abri du ſoupçon en faiſant louer, par un nommé *Mérobert*, qui étoit alors garçon de bureau de la marine, un appartement chez un baigneur de la rue de Richelieu, qui étoit mitoyen à celui que madame d'Anville occupoit. L'hiver ayant rappellé tous les honnêtes gens à Paris, Mazanges, qui demeuroit place royale, ne parut plus chez le financier ; celui-ci fut enchanté de la ſéparation, & ceux qui aiment à imaginer des raiſons qui

puiſſent avilir les perſonnes auxquelles ils en veulent, ſe turent ſur cet événement, parce qu'ils l'attribuerent à la variété des plaiſirs qui enchaînoient le baron.

D'Anville, qui avoit acquis par une fatale expérience le privilege d'être jaloux, eut des ſoupçons qu'il voulut éclaircir. *Maiſonneuve*, c'eſt le nom du vieux griſon, qui portoit celui de *Galepin* avant qu'il eût jugé à propos de faire banqueroute, fut chargé de l'opération, & le maudit vieillard découvrit que le baron de Mazanges paſſoit au moyen de la cheminée dans la chambre de madame d'Anville, qu'il vit un jour dans les bras de ſon amant par le trou d'une ſerrure. Le griſon, fier de ſa découverte, courut enfoncer le poignard dans le ſein de ſon protecteur, en lui dévoilant la perfidie de ſa femme, dont il vouloit ignorer la conduite, en cherchant à l'approfondir. D'Anville monta, & il ne vit rien. Galepin, que ſes yeux n'avoient point trompé, voulut le perſuader de l'exiſtence de cette cheminée *tournante*, qu'il aſſuroit avoir vue. Le financier, outré de l'inſolence du griſon, le punit

en le condamnant à copier une de ſes comédies. Vous me réduiriez, dit Galepin, à mourir de faim, ou, ce qui revient au même, à tranſcrire les tragédies à la place de *Titus* & de *Térée* (*a*), que j'affirmerois ce que j'ai l'honneur de dire à votre *opulence* (*b*): j'ai vu, continua le ſurveillant, & quand je vois, je vois bien. Finiſſons, reprit financiérement d'Anville, vous êtes un ſot qui n'avez que des yeux, & moi j'ai de la tête. Je ſais un moyen infaillible qui m'aſſurera de votre impoſture ou de l'innocence de ma femme à laquelle je ne crois cependant pas plus que de raiſon. Épiez, par vous-même ou par les commis que je vous paie, le baron de Mazanges, la premiere fois qu'il reviendra chez ce maudit baigneur, & ſur votre *indication*,

(*a*) Deux pieces déteſtables : la ſeconde ne fut pas achevée ; la premiere méritoit le même ſort : mais l'opéra-comique en fit juſtice par ce ſeul vers :

Titus perdit un jour, *un jour perdit Titus*.

(*b*) Il eſt plus naturel de dire à un financier, chargé d'or, *votre opulence*, que de traiter de *grandeur* un petit homme, & d'*excellence* un Allemand dur & groſſier, comme il s'en trouve par fois.

j'aviſerai au maintien de mon honneur qu'on veut léſer dans *cette partie*. Galepin, qui étoit fait à ce jargon financier, jura d'obéir, & le lendemain Mazanges, qu'il vit entrer dans l'hôtel ſuſpect, lui procura l'occaſion de ſe juſtifier auprès de ſon protecteur. D'Anville héſita, le griſon affirma, & le fermier, plein de rage & d'impatience, monta dans l'appartement de ſa femme qui n'étoit point à la maiſon. Arrivé dans cette chambre funeſte, il imagina que s'il y avoit de la réalité dans l'intrigue qu'il ſoupçonnoit, il y avoit un ſignal convenu entre ſa femme & le baron, & tirant une clef de ſa poche, il frappa deux coups contre le mur mitoyen. Mazanges, croyant que l'horloge du plaiſir venoit de ſonner pour lui, ſe mit dans le tour, & ſe trouva dans les bras du financier qu'il ne cherchoit point. On ne peut mieux peindre l'embarras du baron & la ſurpriſe de d'Anville, qu'en comparant leur ſituation à celle de *Tartuffe* & d'*Orgon*, ſortant de deſſous la table pour ſurprendre le ſéducteur de ſa femme. Mazanges, revenu de ſon premier étonnement, prit le ton ricaneur

qui lui étoit aſſez naturel, & dit au financier : eh ! que faites-vous ici, Monſieur ? Croyez de bonne foi que ce n'eſt point vous que j'y cherchois, adieu. D'Anville ne ſortit de ſon abattement que pour ordonner à ſon portier de ne jamais laiſſer entrer madame dans la maiſon : éclat ſcandaleux qui le perdit, parce que n'ayant pu réſiſter à tous les écrits orageux qui vinrent fondre ſur lui, il tomba dans une langueur qui ne lui laiſſa que le temps de faire un codicille & ſon épitaphe.

L'un & l'autre ſont aſſez plaiſants pour que je vous en faſſe mention ; j'ai ici copie de la premiere piece ; écoutez.

*Codicille de Louis-Alexandre-Métrophile-Auguſte d'*Anville, *ſeigneur haut-juſticier de trente-deux paroiſſes, & de la rue* de Grenelle S. Honoré, *en partie* (*a*).

« Comme le chagrin fait de vives » impreſſions ſur une ame élevée,

(*a*) C'eſt dans cette rue que l'hôtel des fermiers-généraux eſt ſitué.

» qu'auſſi délicat & plus convaincu que
» Céſar, qui ne vouloit pas que ſa
» femme fût ſeulement ſoupçonnée,
» j'ai vu de mes propres yeux la fatale
» cheminée au moyen de laquelle mon
» honneur a ſouffert plus d'un échec,
» & que l'éclat de mon nom, & la
» gloire attachée au rang que j'occupe,
» ne me permettent point de ſoute-
» nir plus long-temps le poids de la
» vie. J'ai réſolu d'en ſortir, & pour
» cet effet j'ai choiſi le moyen le plus
» prompt, en me remettant entre les
» mains des médecins les plus fameux,
» par conſéquent les plus expéditifs.
» Eſpérant donc que la ſcience de ces
» meſſieurs m'arrachera dans peu de
» jours aux maux qui m'accablent, je
» vais, dans le préſent codicille, qui
» ne ſera ouvert qu'un mois après ma
» mort, diſpoſer de cent mille écus,
» dont le rembourſement vient de
» m'être fait, & ajouter quelques arti-
» cles que j'ai omis dans mon teſta-
» ment.

» *Primò.* Je veux & entends que mes
» trois pieces de théatre ſoient,
» à l'exemple de ce qui ſe pratiquoit
» pour les tragédies d'*Eſchile*, enfer-

» mées dans des boîtes d'or qu'on ou-
» vrira alternativement au renouvelle-
» ment de chaque bail des fermes gé-
» nérales, pour être jouées & applau-
» dies. J'ai payé pour cela. *Item.* Je
» fonde à perpétuité une fête lugubre
» qui ſera célébrée tous les ans au jour
» anniverſaire de mon trépas, dans
» l'hôtel des fermes où mon éloge ſera
» prononcé par un des ſoixante heu-
» reux de la compagnie, s'il s'en trouve
» qui ſache lire & parler une autre
» langue que celle de *Barême*.

» *Item.* Je donne & legue mille écus
» à chacun des beaux eſprits qui diront
» du bien de moi après ma mort, &
» cinquante mille francs au poëte qui
» fera dans une piece de vers l'éloge
» de mon goût pour les arts.

» *Item.* Je legue cinquante mille livres
» à ceux de mes neveux qui ne ſe ſe-
» ront pas réjouis de mon trépas.

» *Item.* Je donne cent mille francs
» à madame d'Anville, ſi elle n'eſt pas
» conſolée de ma mort lors de l'ouver-
» ture du préſent codicille.

» *Item.* Je veux & entends que de
» l'excédent des legs portés dans le
» préſent codicille, il ſoit établi, à per-

» pétuité, un *hôpital des incurables*,
» deſtiné à renfermer tous ceux qui,
» ayant eu la manie de rimer, ont eu
» le malheur d'échouer dans cette ten-
» tative, comme auſſi tous les auteurs
» ſifflés, voulant qu'ils ſoient ſervis par
» les faiſeurs de feuilles périodiques,
» & les autres journaliſtes dont le pu-
» blic dénigre les productions imbé-
» cilles, tels que *Fréron*, Abraham
» *Chaumeix*, Acarias *de Sérionne*,
» d'*Aquin*, & quelques autres plats
» écrivains qui changeront leur qualité
» d'auteurs en celle d'*infirmiers privi-*
» *légiés* dudit hôpital.

» L'objet de cette fondation citoyen-
» ne, étant de délivrer le public de l'en-
» nui que tous ces barbouilleurs de pa-
» piers diſtillent impunément tous les
» mois, je prétends que tout *malade* &
» *infirme* de l'hôpital des incurables,
» qui conſpirera de nouveau contre
» le public, en reprenant la plume,
» ſoit expulſé de ſa retraite, & con-
» damné à la peine cruelle de lire ſes
» propres ouvrages qui ſeront tirés à
» cet effet de la pharmacie de l'hô-
» pital, où ils ſeront dépoſés comme
» *ſomniferes* efficaces.

» *Item.*

» *Item.* Je veux que ſur le frontiſpice
» de la maiſon où tous ces écrivains
» faſtidieux ſeront renfermés, on poſe
» un marbre noir ſur lequel on gravera
» ces mots en lettres rouges :

Tombeau des ſots.

» *Item.* La demoiſelle *Brillant*,
» m'ayant fait entendre que des re-
» mords la preſſoient depuis long-temps
» de quitter le théatre & la vie diſſo-
» lue qu'elle en croit inſéparable, je
» lui legue une ſomme de dix mille
» francs pour l'aider à vivre dans l'hon-
» nêteté, leſquels paſſeront à ſes en-
» fants légitimes & autres, en cas que
» laſſée de la décence ſi peu compa-
» tible avec la façon de penſer qu'elle
» attache à ſon état, elle redevienne
» mademoiſelle *Brillant.*

» *Item.* Je veux que l'on grave ſur
» mon tombeau cette épitaphe que j'ai
» compoſée moi-même, dans la crainte
» que les poëtes qu'on en auroit char-
» gés ne me louaſſent trop :

Dans ce tombeau repoſe un financier,
Il fut de ſon état la gloire & la critique,
Généreux, équitable, & toujours ſingulier;
Souvent il ſoulagea la miſere publique;
Paſſants, priez pour lui, car il fut le premier.

Les dernieres volontés du financier ne furent exécutées en aucune maniere, & ce fut moins la faute du teſtateur que celle du ſiecle. Les tragédies furent reléguées dans une bibliotheque, dont le fonds avoit été fourni par la veuve *Oudot*, cette femme célebre qui imprime à *Troyes* tous ces *livres* merveilleux, connus ſous le nom de *la bibliotheque bleue.* Le panégyrique ne fut point prononcé, parce qu'on ne put trouver dans les ſoixante fermiers-généraux, d'homme en état de parler d'autres objets que du *papier timbré*, du *tabac*, des *droits d'entrée*, de *chevaux* & de *filles d'opéra.* Les beaux eſprits n'eurent point leurs legs, parce que d'Anville fut à peine expiré, qu'ils firent des épigrammes injurieuſes contre ſa mémoire; & le rimeur qui l'avoit mis au deſſus de *Mécene* pendant ſa vie, publia deux jours après ſa mort un poëme burleſque, dans lequel, eſſayant de prouver que d'Anville étoit un ſot, il fit des proſélites. Les neveux du défunt ayant ſolemniſé l'octave de ſa mort par un grand bal, furent privés de leurs legs, & la veuve qui ſe remaria trois ſemaines après, ne put jouir

des cent mille francs qui lui étoient donnés ſous la condition impoſſible d'être inconſolable. *L'hôpital des incurables*, dont la fondation auroit aſſuré les plaiſirs du public, & la fortune des libraires, ne put avoir lieu, parce que les fonds n'étoient pas, à beaucoup près, ſuffiſants pour l'entretien de la dixieme partie des plats auteurs & des froids journaliſtes dont l'Europe littéraire étoit inondée. Ainſi Fréron continua à ronger des os dans ſon grenier, Chaumeix à aboyer contre les encyclopédiſtes, & Serionne à croupir dans les marais de Bruxelles. Mademoiſelle Brillant, à qui un des exécuteurs du teſtament de d'Anville alla faire part des diſpoſitions que le codicille contenoit en ſa faveur, ſe jeta aux genoux de l'honnête eccléſiaſtique qui lui porta la parole, & lui jura que les reproches amers qu'elle avoit à ſe faire, ne lui permettoient plus de reſter au théatre, & qu'elle vouloit expier ſes erreurs dans la pénitence la plus auſtere. L'émiſſaire curieux par état, lui ayant demandé quels étoient les reproches qu'elle avoit à ſe faire : ils ſont innombrables, répondit-elle, & un ſiecle de douleurs

ſuffiroit à peine pour les expier. La Brillant paroiſſant alors pénétrée d'un repentir ſincere, verſa un torrent de larmes, & répéta dix fois qu'elle ne ſe pardonneroit jamais la conduite peu édifiante qu'elle avoit tenue avec les hommes. L'eccléſiaſtique eut beau lui dire que la vérité de ſes remords effaceroit les déſordres de ſa vie paſſée; les choſes conſolantes que vous me dites, repartit l'actrice, ne m'excuſeront jamais à mes yeux, & quoi que vous en diſiez, j'aurai toujours à me reprocher, *premiérement*, d'avoir donné mes premieres faveurs à un lieutenant de milice que j'oſai préférer bêtement à un commiſſaire de police, homme aſſez expérimenté dans ſon art pour conduire les premiers pas de mon enfance dans un libertinage honnête, qui auroit pu me mener aux richeſſes, & de l'opulence à la vertu.

Secondement: J'ai à me reprocher d'avoir paſſé à l'opéra-comique les deux années qui ſuivirent la funeſte victoire que le lieutenant de milice remporta ſur moi; ce temps où mes charmes auroient pu me procurer la perſpective d'un ſort heureux, a été paſſé avec

des poëtes qui m'avoient mis à *l'aloyau* pour toute nourriture, & avec des maîtres de danſe qui me payoient avec des entrechats.

Troiſiémement : J'ai à me reprocher d'avoir reçu chez moi le nommé *le Sueur*, auteur poſtiche de *la roſe*, dont Piron lui fit préſent comme on donne un habit à un homme qui eſt nu. Cette ombre d'auteur me faiſoit tous les matins un petit madrigal qui flattoit mon amour-propre, quoiqu'il m'y déſignât ſous le titre de *Climene*, nom trivial, qui, rimant à *peine* & à *chaîne*, fournit des lieux communs aux verſificateurs, & donne une célébrité momentanée aux jeunes perſonnes qui aiment à être flattées. J'étois dans ce cas, & il n'y a pas un madrigal de ce le Sueur qui ne m'ait coûté une *longe de veau*, &, qui plus eſt, une *nuit*. Je ne déclame point contre le *livre de boucherie*, les longes de veau ſont comptées, & ma cuiſiniere eſt en regle ; mais où reprendre les nuits *blanches* (*a*) que j'ai paſſées avec ce rimailleur ? Où trouver ces

(*a*) C'eſt ainſi que les filles appellent les nuits qui ne leur rapportent que du plaiſir.

financiers qui venoient m'offrir des *mezieres*, (*a*) & un équipage faſtueux ? Où retrouver cette foule d'étrangers que je lui ai ſacrifiés ? Concevez donc que ſans ce temps perdu j'aurois fait des dupes cinq ans plutôt. Sont-ce là des pertes faciles à réparer ? je vous le demande.

Quatriémement : J'ai à me reprocher de n'avoir pas mis à profit toutes les bontés du maréchal de *Lowendal*, dont j'ai été deux ans la maîtreſſe de campagne ; j'avois la diſpoſition des graces. Des commis, dignes de la corde par leurs exactions, venoient implorer ma protection, & au lieu de les laiſſer pendre convenablement, j'avois la bêtiſe de me contenter de cent louis, & de leur permettre de vivre ; mais, ma plus haute folie eſt celle de n'avoir pas achevé de ruiner un général dont le Brabant & la Hollande payoient les plaiſirs.

(*a*) C'eſt le nom d'un caiſſier des fermes générales, qui ſigne tous les billets de la compagnie ; un *mezieres* eſt, en France, un effet courant qui vaut de l'argent comptant. Les fermiers-généraux, qui ne veulent point s'abaiſſer juſqu'à manier de l'or, paient avec ce papier les fayeurs qu'ils achetent.

Cinquiémement : J'ai à me reprocher d'avoir aimé un homme assez mal-à-propos pour en faire mon mari, & d'avoir passé trois mois avec lui sans le tromper ; aveuglement qui naît de l'inconsidération d'une jeune personne qui ne sait pas que le temps perdu se récupere rarement.

Sixiémement : J'ai à me reprocher de n'avoir pas gardé un tas de financiers dont j'aurois eu la satisfaction de déranger les affaires, si j'avois eu la prudence de faire taire des inclinations ridicules, & de préférer la fortune aux plaisirs, c'est-à-dire, l'utile à l'agréable.

Septiémement : J'ai à me reprocher de perdre du temps à vous faire ma confession, & de ne vous avoir point subjugué pour la rareté du fait. L'honnête ecclésiastique, qui venoit d'entendre les *sept péchés mortels* de mademoiselle Brillant, parut d'abord scandalisé des avances de cette actrice ; mais il demeura ; le scandale parut, ou, pour mieux dire, augmenta. Brillant, charmée de cette conquête que la soutane & le petit collet lui rendoient respectable, proposa à souper à ce nouvel

amant. Un abyme en entraîne un autre ; mon homme tomba dans le piege : l'actrice, qui aimoit les ſcenes ſingulieres, appella ſa femme de chambre, & fit déshabiller l'abbé qui paſſa d'un bain aromatique dans les bras de ſa conquête qui avoit donné des ordres ſecrets pendant que l'abbé ſe purifioit dans le bain.

Il n'y avoit pas une demi-heure que cet aimable couple étoit plongé dans le ſein de la volupté, qu'on entendit ouvrir la porte de la chambre. La Brillant, qui attendoit ce nouveau venu, lui dit ſans ſe déconcerter : *Eſt-ce vous, pere Eliſée?* L'abbé, frappé de ce nom, entr'ouvre le rideau, & au moyen des bougies qui étoient ſur la table de nuit, il apperçut un carme déchaux qui venoit réciter ſes matines entre deux draps. Cet événement inattendu ſurprit le bon eccléſiaſtique qui voulut d'abord ſe retirer ; mais l'actrice lui ayant montré la largeur du lit, lui fit entendre qu'il y avoit place pour trois. Pendant ces petits propos, le moine, ſe dépouillant de la ſouguenille du *Mont-Carmel*, ſe préparoit à jouir des plaiſirs les plus vifs ; mais quel fut ſon

étonnement, lorſque poſant ſon manteau ſur un canapé, il apperçut un petit collet & une ſoutane! Eh, dis-moi, ma Reine, s'écria le vénérable pere Eliſée, combien t'en faut-il aujourd'hui? Oh, ne t'effraie pas, gros coquin, reprit la Brillant, monſieur eſt un prêtre habitué de S. Sulpice, que des affaires de famille ont conduit ici, & comme il s'eſt trouvé mal, & que je n'ai qu'un lit honnête à lui offrir, il a bien fallu qu'il ſe couchât à côté de moi; mais l'ordre de nos arrangements ne ſera point interrompu, & viens ſur le champ prendre ta place ordinaire. Mais ſi j'allois me tromper, répondit le carme · oh, cela n'arrivera pas, répliqua l'actrice, & la décence, dont je ne me départirai jamais, veut que je ſois une barriere entre l'abbé & vous. Celui-ci, ſe cachant ſous le drap, n'oſoit articuler un mot, tandis que l'enfant d'Eliſée, plein d'audace & de luxure, s'occupoit avec fermeté à faire oublier tout l'univers à l'actrice. Le carme paſſa des plaiſirs à une converſation ſecrete, dont le réſultat ne ſervit qu'à redoubler la ſurpriſe & la honte du pauvre abbé. Le pere Eliſée ſe leva

ſous le prétexte de laiſſer le champ libre au premier venu, & mettant ſur le canapé tout ſon affublement monaſtique, il prit la ſoutane, le collet & le grand manteau du vénérabre abbé, s'éclipſa dans cet attirail, & revint à ſon couvent. Sa qualité de *prieur* lui donnoit la liberté d'entrer & de ſortir à toute heure. Le frere portier, ſurpris de la métamorphoſe, en demanda le motif à ſa révérence, & comme le pere Eliſée honoroit cet agent de ſes bontés, il lui raconta ſon hiſtoire. Le portier, jugeant que l'abbé ne pourroit ſortir qu'en prenant l'habit de carme qu'on lui avoit laiſſé, conſeilla au prieur de pouſſer cette aventure en faiſant arrêter le faux carme. Le pere Eliſée, qui ne demandoit pas mieux que de ſe venger d'un rival aſſez téméraire pour lutter contre un membre d'un ordre religieux, dont le nom, devenu *proverbe* à Cithere, aſſure le talent, ſaiſit avec joie le conſeil du frere, & reprenant auſſi-tôt ſa caſaque uniforme, il alla, avec un compagnon, ſe mettre en embuſcade dans la rue *des Foſſés de monſieur le Prince*, où la Brillant demeuroit alors. L'abbé ſortit avec l'habit

de carme, ainſi qu'on l'avoit prévu. A peine eut-il fait quatre pas que l'aſpect de deux hommes, habillés comme lui, le firent retourner en arriere; les deux religieux le ſuivirent juſqu'au Luxembourg où il alloit ſe jeter, lorſqu'une eſcouade du guet à pied, à laquelle ils le livrerent, l'arrêta & le conduiſit chez le commiſſaire du quartier, où il fut joint par ſes dénonciateurs.

Le faux carme, interpellé par le pere Eliſée de dire où il avoit pris l'habit qu'il portoit, avoua, ſans déguiſement, la vérité du fait. Le commiſſaire, qui, par haſard, étoit honnête homme, ne voulut point accabler ce malheureux abbé, & faiſant obſerver de près les délateurs, il envoya un exempt à la Brillant pour la prier de ſe rendre chez lui; mais cette actrice, fiere des prérogatives attachées à ſon état, répondit au commiſſaire en ces termes:

De mon lit, où je ſuis malheureuſement ſeule,

Faut-il, mon petit Monſieur, que je vous apprenne votre devoir, & un homme qui a paſſé, ainſi que vous, les deux

tiers de ſa vie à donner la chaſſe *aux demoiſelles du monde, devroit-il ignorer qu'une perſonne, attachée au théatre, n'eſt point ſujette aux* influences *de la police? Sachez donc que je ne dépends, pour mes mœurs, que du coffre-fort d'un financier, & de la figure d'un joli homme.*

Je veux pourtant bien vous avouer que l'or ni les agréments de la phyſionomie ne m'ont point décidée cette nuit, puiſque je l'ai paſſée avec le prieur des carmes, & l'abbé qui, ne trouvant plus ſa ſoutane que le pere Eliſée avoit emportée, a été obligé de ſe traveſtir tel qu'il eſt chez vous. Adieu, mon petit Monſieur, connoiſſez mieux une autre fois les filles de théatre, & reſpectez l'étendue de leurs privileges; je ſuis, quand la fantaiſie m'en prendra, tout à vous,

LUCRECE BRILLANT.

Lucrece! Voilà, dit le commiſſaire, un nom bien ſingulier pour une actrice; & appellant enſuite le ſergent du guet, il lui ordonna d'empaqueter le pere prieur dans un fiacre, & d'aller le dépoſer au Châtelet. Le carme cher-

cha vainement à s'excuſer ſur ſa qualité : le commiſſaire inexorable ne voulut rien entendre ; mais plus indulgent pour l'abbé qui avoit confeſſé ſes erreurs de bonne foi, il ſe contenta de le réprimander vivement, & de le renvoyer chez lui, après avoir eu la précaution de lui faire quitter ſa maſcarade.

La détention du révérend pere Eliſée mit tout le Mont-Carmel en mouvement : les carmes, intéreſſés qu'on pardonnât à leur prieur, firent trotter toutes leurs pénitences. Paris demandoit juſtice contre le religieux, mais le pere Eliſée, qui confeſſoit depuis long-temps la niece de l'apothicaire du lieutenant de police, intéreſſa cette puiſſante protection, & les ſollicitations preſſantes de cette femme en crédit, firent ſortir le pere prieur du Châtelet, & lui rendirent ſa place avec la liberté.

Cette aventure fit l'anecdote du jour ; la Brillant avoit des ennemis, & la moitié de Paris, voulant juſtifier le diſciple d'Eliſée, imputa à l'actrice le ſcandale occaſioné par cette ſcene.

Brillant ſe livra à quelques réflexions

ſur l'injuſtice du public, & ſur les déſagréments de ſon état, & voulant enfin ſe ſouſtraire au perſifflage des agréables, & aux diſcours pieuſement ſatyriques des dévots, elle réſolut de quitter le théatre & le monde. Ce deſſein, que le public appella *un quart de converſion*, parce que l'actrice revint au plaiſir, ainſi qu'on le verra dans peu, fut prôné dans tout Paris, & y fit pendant quinze jours la fortune des feuilles d'*annonces* (*a*), production merveilleuſe, que tous les miniſtres, qui aiment les ouvrages à ſentiments, ſe plaiſent à protéger.

La Brillant, deſirant exécuter le projet ridicule qu'elle avoit formé de devenir femme de bien, vendit ſa garde-robe de théatre, les garnitures des portraits de ſes amants, & céda le ſecret de ſes pommades à cinq ou ſix veſtales du palais, qui attendoient la paix pour s'en ſervir utilement, en ſe donnant un air de *nouveauté*, & tromper par là la crédulité des étrangers. Une femme de la cour, dont la

(*a*) Feuille hebdomadaire dans laquelle on annonce les *chiens perdus* & les *cabriolets* à louer.

maigreur rebutoit, acheta ſa gorge, c'eſt-à-dire, un corps à reſſorts, que le célebre *Vaucanſon* avoit imaginé pour porter, par la force d'un cabeſtan, les peaux éloignées à la poitrine, & en former un ſein charmant qui trompoit les yeux mêmes des connoiſſeurs. Mademoiſelle *Veſian*, à qui le marquis d'Et.*** voulut donner un vernis de bon ton, acheta les diamants; l'actrice enfin ſe défit de tous ſes meubles, à la réſerve de ſes chaiſes longues, de ſes ſofas & de ſes canapés, qu'elle voulut garder par un motif de reconnoiſſance.

La Brillant, s'étant dépouillée de tout ce qui ſervoit encore à ſon premier état, ſe retira dans un quartier éloigné, où elle vécut parmi un eſſaim de dévotes, qui l'adopterent avec tranſport, parce qu'elle leur apportoit un grand fond de médiſance; aliment preſque toujours néceſſaire aux femmes qui jouent la piété. Ce train de vie, dans lequel le prochain ne trouvoit pas ſon compte, dura près de deux ans; mais le moment de la rechûte arriva enfin, & la Brillant, qui méditoit dans une allée ſolitaire des Tui-

leries ſur la félicité d'un cœur qui n'avoit plus de beſoins, ni de deſirs, fut tirée de ces réflexions par l'heure de la meſſe qui la conduiſit aux feuillans. Un miniſtre étranger, qui réuniſſoit, comme tous ceux de ſa nation, l'amour des plaiſirs à l'extérieur de la dévotion, s'y trouva placé à côté de la Brillant : on ſe ſalua de part & d'autre avec décence ; la meſſe finie on ſortit en même temps. Le miniſtre dit deux mots à Brillant ; elle y répondit avec d'autant moins de crainte qu'elle le voyoit chargé de reliques, & faiſant à chaque minute des ſignes de croix qui paroiſſoient lui montrer un homme véritablement pieux, plutôt qu'un eſprit foible qui croyoit chaſſer, par des marques extérieures, l'apoplexie dont il étoit menacé. La converſation devint inſenſiblement intéreſſante ; Brillant donna ſon adreſſe à l'ambaſſadeur qui lui rendit viſite le ſoir même ; elle avoit, comme je l'ai remarqué plus haut, gardé ſes ſofas, & ce que j'avois attribué à la reconnoiſſance, devint l'effet de la précaution ; car ces meubles, qui ſembloient ſe plaindre de leur inaction, reprirent leur mouvement

ment élastique, & Brillant, qui avoit fort déclamé contre le monde, jura agréablement contre celui qui la rendoit aux charmes de la volupté.

Ce commerce, dont les sentiments du ministre faisoient par malheur presque tous les honneurs, dura pendant deux ans; les craintes de l'ambassadeur furent vérifiées, le coup mortel le frappa dans les bras de sa maîtresse, & il n'eut que le temps d'écrire à son fils, qui étoit à Versailles, & de faire une rente viagere à la Brillant qui en reçut l'acte de sa main. Cette fille, munie de cette piece qui lui avoit été remise cachetée, revient chez elle en affectant une douleur auguste, &, après avoir séché les pleurs que la décence vouloit qu'elle répandît, elle ouvrit le papier que l'ambassadeur lui avoit remis : mais quelle fut sa surprise quand elle y lut ces mots!

Instructions pour mon fils qui se destine à la négociation.

La Brillant jeta un coup-d'œil sur ce papier, & elle vit bien que c'étoit un *quiproquo*; ainsi, sans désespérer de sa fortune, elle retourna sur le

champ à l'hôtel du Mort ; où elle trouva son fils qui revenoit de la cour. Celui-ci s'étoit apperçu de la mépriſe de son pere, mais il crut que l'acte de la rente viagere, qui étoit tombé entre ſes mains, valoit mieux que les inſtructions que la Brillant lui préſentoit, & abandonnant ce papier à celle qui en étoit munie, il ne voulut point avouer la mépriſe. La maîtreſſe de son pere, à qui on avoit légué une penſion de douze cents livres, fut forcée de ſe contenter d'un écrit inutile à ſon état, & que, dans ſon dépit, elle fit imprimer avec une préface qui n'honoroit ni la mémoire du pere, ni la généroſité du fils.

Que diſoit cette piece, demanda la marquiſe ? J'en ai ici un exemplaire, répondit Brochure, permettez que je vous le liſe.

« Je touche, mon cher fils, à ma » derniere heure, ſouffrez que j'em» ploie le peu de moments qui me » reſtent à vous tracer quelques pré» ceptes qui pourront vous être utiles » dans la carriere que vous allez » courir.

» Attaché depuis trente ans au mi-

» niſtere, j'ai ébloui ſans perſuader,
» & mes ſuccès ont été l'effet du ha-
» ſard bien plus que de la politique
» & de la ſaine raiſon.

» Les inſtructions que je vous donne
» ici ſeront tout à la fois la critique
» de ma conduite, & la baſe de celle
» que vous devez tenir dans la place
» que vous allez remplir.

» Perſuadé de la dignité de votre
» titre, faites reſpecter l'ambaſſadeur,
» mais ne compromettez jamais la
» perſonne. Je ne veux pas dire par
» là que, minutieux obſervateur de
» l'étiquette miniſtériale, on ne trouve
» en vous que l'homme du prince,
» ſans y rencontrer l'homme aimable.
» Quand vous verrez un miniſtre con-
» centré ſans relâche dans une gravité
» méthodique, & toujours rempli de
» lui-même, & occupé des formalités
» acceſſoires de ſa place, prononcez
» hardiment que cet homme eſt un
» eſprit médiocre qui n'ira jamais au
» grand; il ſaura très-bien comment
» un fauteuil doit être placé, à qui il
» doit donner la main, & compoſer
» ſon viſage à l'aſpect du miniſtre
» d'une puiſſance ennemie ou indéciſe;

» mais toute sa pénétration, bornée
» au faste, ne pourra s'étendre sur un
» traité essentiel, en saisir l'esprit, en
» prévoir les motifs, & à en déter-
» miner les conséquences.

» Depuis que la plupart des souve-
» rains sont convenus de n'observer
» que les traités qui leur sont avanta-
» geux, on a quitté les grandes regles
» de la négociation, & on a substitué
» la supercherie à l'étude de la poli-
» tique & du droit des gens, que si
» peu d'ambassadeurs connoissent.

» Voyez toutes les négociations du
» quinzieme & du seizieme siecles;
» celles que l'équité, la bonne foi &
» le code diplomatique ont cimentées,
» ont passé jusqu'à nous dans toute
» leur intégrité, & les conventions
» des princes, qui n'ont eu pour base
» que la surprise & la fourberie, sont
» annullées, & elles ne subsistent dans
» les écrits des publicistes que pour
» y déposer contre la gloire de ceux
» qui les ont signées. J'en dois excep-
» ter cependant tous les traités con-
» clus par Louis XI, roi de France.
» Ce monarque, appellé par tous les

» auteurs de ſa nation (*a*) *ſuperſtitieux* » & *fourbe*, n'accorda jamais une » clauſe de réciprocité ou d'échange » dans une négociation, qu'il n'en ju- » rât *in petto*, la violation au moment » de la ſignature. Louis XI réuſſit, » parce qu'il n'avoit contre lui que des » ſouverains qui avoient de la bonne » foi, ou dont les forces étoient in- » férieures aux ſiennes.

» Ce prince qui, pour me ſervir » des expreſſions de *Mezerai*, fut le » premier *qui tira les rois hors de page*, » ne doit point ſervir de modèle, parce » que les ſuccès, fondés ſur la viola- » tion des loix, ſont toujours odieux.

» Quand je lis l'hiſtoire du dernier » ſiecle, je ſuis ſurpris que le cardinal » de Richelieu, qui avoit le ſens droit » & l'ame élevée, ait employé, pour » réuſſir, toutes les petites *fineſſes* » qu'un eſprit médiocre met en œuvre. » La ſublimité de ſon génie, & les

(*a*) Philippe de *Commines*, domeſtique de ce monarque, *Mezerai*, *de Thou*, MM. *Ducles* & *Hénault*, diſent que quand Louis vouloit manquer à ſes ſerments, il croyoit être à l'abri de la perfidie, en prévenant une petite image de la vierge qu'il appelloit *ſa bonne dame*.

» grands hommes qu'il trouva à ſon
» avénement au trône, c'eſt ainſi qu'on
» doit appeller le miniſtere de Riche-
» lieu, auroient dû lui épargner toutes
» les ſoupleſſes dont il ſe ſervit, &
» qui devoient répugner à la hauteur
» de ſon caractere & de ſes ſenti-
» ments. Je crois, mon cher fils, trou-
» ver les motifs de la conduite du car-
» dinal dans les inquiétudes qui agite-
» rent ſon miniſtere : ſon autorité
» l'avoit rendu odieux ; que cela ne
» vous étonne point. Tout homme,
» élevé par ſes dignités ou par ſon
» mérite au deſſus des autres, en-
» courra la haine des ſots qui forment
» la moitié de l'univers & les deux
» tiers des cours. La vie de Richelieu
» fut expoſée à une infinité de conju-
» rations toujours terraſſées & tou-
» jours renaiſſantes, & l'embarras &
» le ſoin de conſerver tout à la fois
» ſes jours & ſa faveur, ne lui per-
» mettant pas d'employer les grands
» moyens pour réuſſir, il fut toujours
» obligé de faire jouer de petits reſ-
» ſorts qui le menerent à ſon but par
» des voies obliques.
» *Mazarin* lui ſuccéda, & malgré

» l'étalage pompeux que le président
» Hénault fait des talents de ce pre-
» mier ministre, Mazarin ne pouvoit
» pas être un grand homme, il étoit
» avare. Indépendamment de ce vice
» essentiel dans une place supérieure,
» le cardinal n'avoit pour lui que l'art
» de feindre ; rampant & petit, quand
» il doutoit du succès, il n'étoit or-
» gueilleux que quand il avoit réussi.
» Tout plein de cette *astuce* Italienne,
» il avoit l'art de tromper ; misérable
» talent qui affiche la fourberie & la
» médiocrité.

» Il y a cependant, mon fils, deux
» époques glorieuses dans le ministere
» de Mazarin ; mais si vous réfléchis-
» sez sur les objets qui occupoient
» alors l'Europe, & que vous rappro-
» chiez les événements des circons-
» tances, vous verrez que le *traité de*
» *Westphalie* & la *paix des Pirénées*
» contribuerent peu à la gloire du car-
» dinal. Les qualités éminentes du
» comte d'Avaux, firent l'un, & la
» mauvaise foi de Mazarin signa l'au-
» tre. Dom Louis de Haro, génie
» éclairé & négociateur très-supérieur
» au ministre François, fut trompé,

» parce qu'il avoit de la bonne foi, & » qu'il crut que la renonciation à la » couronne d'Eſpagne étoit réelle. » Philippe IV ſon maître, prince bor» né, appella la renonciation une *pé*» *tardas*, & il devina juſte ; pour» quoi ? C'eſt qu'il penſoit en *roi*, & » que ſon miniſtre avoit raiſonné en » *homme*.

» Les circonſtances où nous ſom» mes, & la guerre que nous tou» chons, ne me permettent point de » m'étendre ſur ces deux traités, parce » qu'en vous donnant des conſeils, je » ne veux pas écrire une ſatire.

» Fuyez donc ces détours ſubtils » qui décelent la ſéchereſſe de l'eſ» prit, & ôtent à la fin la confiance.

» Un miniſtre des affaires étrange» res écrivoit à un ambaſſadeur de ſa » cour, *promettez toujours, mais nous* » *ne tiendrons rien*. Celui-ci qui con» noiſſoit ſes forces, & qui devoit » moins encore à l'étendue de ſes ta» lents qu'à ſa probité la réputation » dont il jouiſſoit, répondit : *je ne pro*» *mettrai point, parce que je ne veux* » *pas me déshonorer : vous ne tiendrez* » *rien, puiſque je ne vous engagerai* » *point ;*

» *point ; mais je réuſſirai ſûrement avec*
» *de la bonne foi: voilà ma ſeule fineſſe.*
» *Si vous voulez en employer une autre,*
» *rappellez-moi, parce que je ne veux*
» *pas perdre dans un inſtant le fruit de*
» *vingt années de travaux & de con-*
» *fiance.* Il eſt à remarquer que celui
» qui s'expliquoit de la ſorte n'a échoué
» dans aucune négociation : ſes ſuccès
» le firent parvenir au miniſtere ; il eut
» la foibleſſe d'accepter cette place,
» & la honte de ne pouvoir s'y ſou-
» tenir, parce que ſon eſprit, porté
» vers un ſeul objet, le rempliſſoit
» parfaitement ; mais l'étendue de la
» machine, & la quantité de reſſorts
» qu'il falloit faire mouvoir dans toutes
» les branches de ſon département,
» le rebuterent. Il voulut ſubſtituer la
» fineſſe & la ſéduction aux grands
» principes ; il dérangea l'état en payant
» des eſpions, & en achetant des créa-
» tures dans toutes les cours ; chacun
» le trompa, parce qu'il vouloit trom-
» per, moins par mauvaiſe foi que par
» l'impuiſſance où il étoit de réuſſir
» par d'autres moyens, & il fut forcé
» de quitter ſa place, chargé de la

» haine de ſa patrie, & du mépris
» des étrangers.

» Que cet exemple, l'écueil de l'am-
» bition ſoit toujours devant vos yeux.
» Un poëte François, traduit dans no-
» tre langue, l'a très-bien dit :

» *Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au*
» *premier.*

» Que d'empires ſauvés ! que de ba-
» tailles gagnées ! ſi des guerriers ex-
» cellents, pour conduire dix mille
» hommes au plus, n'avoient pas pré-
» ſumé trop de leurs forces, en ſe
» chargeant du commandement d'une
» armée ; fardeau que la vanité allegue
» aux yeux de celui qui doit le por-
» ter, mais qui n'en a pas moins un
» poids réel, que la médiocrité ne
» peut ſoutenir.

» Il en eſt, mon cher fils, de la
» partie politique du gouvernement,
» comme de la militaire : tel peut ſuivre
» avec intelligence l'eſprit d'une cour
» dans laquelle il eſt reſſerré, qui
» échouera quand il voudra étendre ſa
» négociation, & porter ſes vues trop
» loin.

» Connoiſſez-vous, & n'embraſſez

» que les objets que vous pouvez rem-
» plir dignement. J'ai vu toutes les
» cours, & au moment où j'écris cette
» inſtruction, je ne connois que trois
» hommes, en Europe, capables d'ê-
» tre à la tête du département des
» affaires étrangeres dans un royaume
» vaſte. Vous voyez par là que je ne
» veux point vous parler des petits
» princes d'Allemagne & d'Italie ; le
» train de leur domination ſe monte
» comme une pendule à laquelle on
» rend l'activité, quand les poids af-
» faiſſés ſuſpendent le mouvement des
» reſſorts.

» Quand je vous ai recommandé
» plus haut de fuir, dans les négocia-
» tions dont vous ſerez chargé, tout
» ce qui tient au ſubterfuge & à la
» fineſſe, je n'ai pas prétendu vous
» dire par là de renoncer à l'art de
» cacher votre ſecret en cherchant à
» développer celui des autres ; il y a
» des occaſions où il eſt eſſentiel de
» mettre en avant une propoſition ſin-
» guliere, chimérique & quelquefois
» révoltante, pour juger, par l'impreſ-
» ſion qu'elle fait ſur celui qui l'écoute,
» de l'eſprit & de l'intention de ſa

» cour. Le marquis *des Iſſarts*, homme
» de beaucoup d'eſprit & de talents,
» diſoit, en parlant de cette maniere
» de ſe conduire, *c'eſt jeter une ſottiſe*
» *à terre pour voir qui courra après.*
» Ces procédés ſont des ruſes de l'art
» qu'on peut employer ſans être taxé
» de perfidie : ce ſont enfin de ces
» fineſſes que le plus fameux des poë-
» tes Latins met à côté du talent :
» *dolus an virtus*, &c. Le ſoin de com-
» poſer ſa phyſionomie doit ſans doute
» entrer dans l'art du négociateur ;
» mais un homme ſupérieur ſaura ſe
» ſouſtraire à cet apprentiſſage pué-
» ril, quoique néceſſaire, s'il con-
» ſerve toujours le même viſage gai
» ou triſte, ſerein ou flegmatique : *le*
» *comte duc Olivarès*, écrivoit un Fran-
» çois qui étoit à Madrid, *n'a jamais*
» *changé de viſage ; que les Eſpagnols*
» *ſoient battus ou vainqueurs, ſa phy-*
» *ſionomie eſt la même ; heureux ou*
» *malheureux, il ne ſourcille pas, &*
» *jamais viſage ne fut moins* barome-
» tre *que le ſien.* Croyez, mon fils,
» que de pareils miniſtres, qui joignent
» une ſage diſcrétion à cette égalité
» d'humeur, ſeront toujours impéné-

» trables, & que le ſecret, que les am-
» baſſadeurs étrangers croient lui arra-
» cher, n'eſt qu'une choſe qu'il eſt
» eſſentiel qu'ils ſachent pour l'honneur
» de celui qui ſait la confidence.

» Les Eſpagnols, que le climat &
» l'orgueil rendent flegmatiques, ſe
» laiſſant rarement deviner, pénetrent
» ſans peine ceux qui veulent les ap-
» profondir, & ils ont déjà votre ſe-
» cret quand vous cherchez le leur.

» Le talent ne conſiſte pas dans le
» flegme, mais une préſence d'eſprit
» taciturne, réunie au mérite, contri-
» bue beaucoup au ſuccès, & triom-
» phera toujours à coup ſûr de cet
» eſprit volatil & ſuperficiel, qui con-
» ſiſte dans un aſſemblage de grands
» mots qui annoncent moins un poli-
» tique qu'un homme faſtueux qui croit
» que l'Europe doit être tranquille,
» quand il a dit, *le roi ſon maître.*

» Gardez-vous d'avilir jamais votre
» dignité, mais n'allez pas donner dans
» une autre extrêmité, en affectant
» toujours de vous monter ſur des
» échaſſes, & de compromettre votre
» ſouverain en le plaçant par-tout.
» Soyez miniſtre dans le cours des af-

» faires ſoumiſes à votre négociation ;
» mais ne prenez point le ton d'un
» ambaſſadeur dans la ſociété où vous
» êtes entraîné par la néceſſité de vous
» diſtraire du travail, & de chercher
» de la diſſipation.

» La gravité miniſtériale eſt un far-
» deau qui devient incommode à me-
» ſure que vous le portez mal-à-propos.
» J'ai vu, à la cour de Turin, un am-
» baſſadeur qui ne prenoit jamais ſon
» chocolat, que ſon maître d'hôtel,
» qui l'apportoit, ne fût précédé de
» deux écuyers, & ſuivi de vingt va-
» lets de pied. Ce pénible ſervice étoit
» à peine fini, que le miniſtre, re-
» conduiſant d'un geſte toute cette
» valetaille, ſe plaignoit du joug ſu-
» perbe auquel ſa dignité l'aſſerviſſoit :
» grimace dont perſonne n'étoit la
» dupe, parce que l'on ne plaint point
» un homme qui ſe met lui-même dans
» les fers.

» Evitez auſſi ces cérémonies d'é-
» clat, qui, tenant de la ſouveraineté,
» ſont au deſſus de la qualité d'un re-
» préſentant dont les fonctions ſont
» toujours motivées, quoique ſubor-
» données aux circonſtances. N'allez

» pas imiter cet ambaſſadeur qui, vou-
» lant parodier ſon maître dans une
» cérémonie reſpectable, lavoit tous
» les jeudis ſaints les pieds de douze
» pauvres : acte apparent d'humilité
» qui affichoit l'orgueil le plus ridi-
» cule.

» Reſpectez les lieux où vous êtes.
» Le repréſentant d'un ſouverain, que
» dis-je ? un ſouverain même ne peut,
» dans une cour étrangere, exercer
» aucun acte d'autorité ſur ſes propres
» ſujets.

» L'ambaſſadeur d'une certaine
» puiſſance fit pendre à Conſtantino-
» ple, vers le milieu du ſiecle der-
» nier, un de ſes gens dans la cour
» de ſon palais. Le grand viſir ne s'en
» plaignoit point, parce qu'il dit que
» c'étoit un *chrétien* de moins : mais
» ſi cet attentat avoit été commis dans
» toute autre cour de l'Europe, il pou-
» voit entraîner une guerre dont la
» tête de l'ambaſſadeur indiſcret auroit
» répondu.

» Je ſais, mon fils, que des miniſ-
» tres ont prétendu établir la validité
» du prétendu droit de juger leurs
» gens ; mais ils ont eu tort : je vous

» renvoie, pour n'en pas douter, à
» ce qui arriva ſous Louis XIV, lorſ-
» que cette femme trop fameuſe, qui
» quitta la religion de ſes peres par
» inconſtance, & le trône par ſingula-
» rité, viola l'aſyle que le monarque
» François lui avoit donné à Fontaine-
» bleau. Chriſtine condamna le marquis
» *Monaldeſchi*, ſon premier écuyer,
» à mort, & le fit périr dans la ſalle
» *des cerfs*, où les murs teints encore
» du ſang de ce malheureux dépo-
» ſent contre la reine de Suede.

» Le roi très-chrétien, inſtruit de
» cette forme illicite de procéder,
» priva Chriſtine de la retraite hono-
» rable qu'il lui avoit donnée (*a*), &
» lui fit ſavoir qu'aucun ſouverain n'a-
» voit le droit de juger, encore moins

(*a*) Il ſemble que la France ait été deſtinée de tout temps à recevoir les rois, comme monſieur de Voltaire le remarque.

Et la cour de Louis *eſt l'aſyle des rois.*

Caſimir, roi de Pologne, les deux *Stuard* d'Angleterre, & *Chriſtine*, ſe réfugierent en France ſous le regne de Louis XIV, & la cour du roi régnant a ſervi d'aſyle glorieux à plus d'un prince; mais Caſimir étoit un pauvre roi, mais les Stuard... la pitié m'arrête.

» de faire exécuter un de ſes ſujets
» dans les états d'un tiers. Le prince
» moins modéré auroit pu ajouter que
» Chriſtine ne régnoit plus, & qu'elle
» venoit d'agir moins en reine qu'en
» femme galante qui termine une in-
» trigue amoureuſe par un aſſaſſinat.

» Or, ſi la prérogative de condam-
» ner n'appartient point à un ſouverain
» hors de ſa domination, je demande,
» s'il eſt poſſible, qu'un ambaſſadeur
» puiſſe raiſonnablement la réclamer.

» Vous ſerez toujours certain de ne
» point vous écarter des maximes re-
» çues, quand, joignant l'intelligence
» que je vous connois à l'étude *du*
» *droit des gens*, vous préférerez, d'une
» main équitable, les principes que
» *Puffendorff*, *Grotius* & quelques
» publicites modernes ont établis ſur
» le droit public, combiné avec celui
» de la nature.

» N'allez pas vous charger de cita-
» tions érudites dont on reproche la
» peſanteur à notre nation, & ne cher-
» chez point l'art de négocier dans un
» amas de livres qui parent les biblio-
» theques d'Allemagne, & que les
» hommes ſenſés ne liſent point. Nous

» avons en François deux livres ſous
» le titre *de l'ambaſſadeur*, & un troi-
» ſieme ſous celui du *prince & de ſon*
» *miniſtre* : ces divers ouvrages, peu
» inſtructifs, n'ont pour eux que le
» titre ; l'un ne regarde préciſément
» que les miſeres ſublimes de l'éti-
» quette ; il peut être utile aux ambaſ-
» ſadeurs qui, ne pouvant traiter de
» grands intérêts, croient réparer leur
» incapacité dans l'obſervation ſymmé-
» trique des petites choſes. Les deux
» autres parlent de la négociation, &
» ils eſſaient même de donner des pré-
» ceptes pour y réuſſir ; mais les au-
» teurs de ces productions imparfaites
» n'ont pas réfléchi qu'en vous indi-
» quant les moyens de ſubjuguer celui
» avec lequel vous traitez, ils ont
» rendu le ſecret général, & fourniſ-
» ſent à vos rivaux des armes contre
» vous-même.

» Une intelligence ſupérieure, un
» eſprit vrai & indépendant de tous
» les préjugés, la connoiſſance du droit
» des gens, & ſur-tout une étude ré-
» fléchie du code diplomatique, & de
» tous les traités : voilà, mon fils, tout
» ce qu'il faut pour former un miniſtre

» accompli ; s'il ne faut que cela, me
» direz-vous ſans doute, pourquoi voit-
» on ſi peu de bons miniſtres ?

» Ma réponſe vous compromettroit,
» & quoique l'état languiſſant où je
» me trouve me mettra bientôt à l'abri
» du reſſentiment des vivants, je dois
» me taire par conſidération pour vous.
» Sachez cependant qu'il y a trois per-
» ſonnes au moins dans l'Europe di-
» gnes des principales places qu'ils oc-
» cupent à la cour de leurs maîtres,
» & qu'on compte aujourd'hui dans l'u-
» nivers policé *douze* repréſentants de
» leurs ſouverains, capables de négo-
» cier utilement, & d'honorer à la
» fois leurs nations & leurs places.
» Le nombre en ſeroit plus conſidéra-
» ble, ſi les événements pouvoient être
» ſubordonnés aux principes, mais ils
» ſont preſque toujours au deſſus des
» loix écrites, & privés alors des reſ-
» ſources que les préceptes fourniſſent.
» Il faut qu'un miniſtre ait une ſupé-
» riorité de génie pour ſe décider d'a-
» près lui, & pour prendre un parti
» victorieux dans l'objet ſoumis à ſa
» ſagacité.

» Faites un bon choix des livres

» relatifs à vos fonctions, mais n'allez
» pas errer par excès de bonne foi,
» en vous rapportant vaguement aux
» titres des ouvrages qu'on vous pré-
» ſentera.

» *Lamberty* a donné un recueil di-
» plomatique peu utile, parce que
» l'excès d'exactitude l'a rendu minu-
» tieux; d'ailleurs il ne ſuffit point de
» rapporter un traité, il faut qu'un
» écrivain politique, qui s'attache à
» inſtruire, en développe les cauſes,
» & faſſe connoître les raiſons de po-
» litique ou de néceſſité, qui ont obligé
» les ſouverains à contracter.

» *Rouſſet* eſt préférable à *Lamberty*,
» en ce qu'il parle ſouvent d'après lui
» ſur les objets relatifs aux matieres
» qu'il traite, & que l'autre n'eſt qu'un
» compilateur avide.

» Un eſprit ſain, aidé de la ré-
» flexion, & rempli des maximes des
» ambaſſadeurs qui ont écrit leurs né-
» gociations, développera ſans peine
» les cauſes les plus ſecretes des trai-
» tés qu'il examine, & il ſaura, en
» raiſonnant par parité, éviter les in-
» convénients qu'on fera naître, &

» applanir les obſtacles qui arrêtent la
» marche de ſes projets.

» Je ne vous dirai, mon cher fils,
» que très-peu de choſes ſur deux po-
» litiques Italiens, dont vous ne devez
» pas juger d'après leur réputation.

» L'un eſt un Florentin dont le nom
» eſt une tâche flétriſſante. *Machiavel*,
» abuſant de ſes talents pour dégrader
» l'humanité, eſt devenu le précepteur
» des tyrans. Son livre, qu'il compoſa
» par ordre de *Borgia*, pape, ſous le
» nom d'*Alexandre VI*, eſt l'école du
» crime & de la barbarie. Il ſemble
» que l'auteur Toſcan ait voulu, pour
» plaire à un monſtre qui a déshonoré
» la thiare, tremper ſa plume dans le
» ſang. Ne vous trompez point ſur ce
» livre que de grands hommes ont eu
» le malheur d'eſtimer; & après l'a-
» voir lu, prenez le contre-poiſon
» dans *l'Anti-Machiavel*, publié par le
» roi de Pruſſe. Cet ouvrage eſt celui
» du ſiecle, qui fait le plus d'honneur
» aux rois, à l'humanité & à la vertu.
» L'autre eſt un moine Vénitien, nom-
» mé pere Paul *fra-Paolo*. Les maxi-
» mes de ce religieux *ſervite* ſont
» puiſées dans la ſaine raiſon; mais

» elles ne peuvent être regardées com-
» me des principes généraux, parce
» que fra-Paolo a paru n'écrire que
» pour ſa république. Laiſſez donc ces
» deux politiques ; le Vénitien vous
» ſeroit peu utile, & le Florentin cor-
» romproit votre heureux naturel.

» N'allez pas, je vous en conjure,
» chercher des notions légiſlatives dans
» le recueil de *teſtaments politiques*,
» ouvrage de la déraiſon ou du be-
» ſoin ; j'en excepterai ſeulement
» celui du cardinal *de Richelieu*, qui
» eſt ſûrement de lui (*a*). Vous y
» trouverez ſouvent des ſecours &
» preſque toujours des vues élevées.
» A l'égard des prétendus teſtaments
» de *Louvois*, de *Colbert*, de *Charles V*,
» duc de Lorraine, ce ſont des pro-
» ductions ſtériles que la faim a en-
» fantées ſur le fumier d'*Irus* plutôt
» que dans le cabinet d'un négocia-

(*a*) Monſieur de Voltaire a fait une brochure pour prouver que ce teſtament n'étoit point de Richelieu : le pere *Griffet*, religieux de la *ci-devant compagnie de Jeſus*, a répondu à cette réfutation, en lui montrant l'original de ce teſtament apoſtillé preſque par-tout de la main du cardinal. Monſieur de Voltaire, forcé de reſpecter ce témoignage, s'eſt tû ; mais il ne s'eſt pas rétracté.

« teur. Je ne vous parle point du *teſ-*
» *tament politique du cardinal Albe-*
» *roni*, j'ai eu le malheur d'eſtimer cet
» ouvrage, & de protéger l'auteur en
» Italie. Revenu de mes préjugés, j'ai
» vu que cet écrivain s'étoit attaché à
» honorer la mémoire du miniſtre Eſ-
» pagnol aux dépens du cardinal *de*
» *Fleuri* & du maréchal *de Belleiſle.*
» Pour que je vous éloigne de la lec-
» ture de ce livre, il ſuffira, mon fils,
» que je releve une des moindres ab-
» ſurdités qu'il renferme. L'auteur,
» parlant de la guerre de la ſucceſſion
» d'Eſpagne, qui a diviſé pendant ſi
» long-temps les maiſons de Bourbon
» & d'Autriche, a la ſtupidité de ſou-
» tenir que le teſtament de Charles II,
» en faveur du duc d'Anjou, a été
» dicté au monarque Eſpagnol par le
» miniſtere Autrichien, ſous le pré-
» texte inſenſé de rendre Louis XIV
» infidele au traité de partage, &
» odieux à l'Europe; c'eſt-à-dire, ſui-
» vant l'extravagant *Maubert*, que l'em-
» pereur Léopold, deſcendant de ſon
» cabinet, ſe caſſa une jambe pour
» avoir le triſte plaiſir de dire que les
» eſcaliers de ſon palais étoient mal-

» faits. Je vous prie d'excuſer la com-
» paraiſon, mais je crois qu'il falloit
» cette *caricature* pour montrer l'im-
» bécillité du teſtateur du cardinal
» Alberoni, qui croit que l'univers va
» lui ſuppoſer de vaſtes connoiſſances,
» parce qu'il eſt le ſeul de ſon avis.

» Gardez-vous bien, mon cher fils,
» de protéger, ainſi que moi, ces
» transfuges de leur religion & de
» leur patrie, qui changent de culte
» & de prince au gré de leur intérêt.
» Gardez-vous bien de recevoir de ces
» aventuriers qui ſavent s'impatroniſer
» dans les maiſons des ambaſſadeurs,
» pour trouver, à l'abri de cet appui,
» les moyens de faire des dupes, ſe
» déshonorer, & vous compromettre.

» L'inconvénient dont je vous entre-
» tiens, eſt moins commun depuis
» que l'uſage a été introduit de ne
» recevoir que des perſonnes munies
» de lettres du bureau des affaires
» étrangeres; cette précaution a pro-
» duit deux avantages aux ambaſſa-
» deurs, 1°. en ce qu'elle écarte de
» leur table une foule de paraſites qui,
» pour être nés à Vienne, à Paris ou
» à Madrid, croient avoir un couvert

» fondé

» fondé chez l'ambaſſadeur de leur » nation ; 2°. en ce qu'elle évite des » déſagréments à un repréſentant, » ſujet à être trompé, & par conſé- » quent à ſe compromettre.

» J'ai vu, mon fils, un exemple de » ce que je dis, à la cour de Berlin ; » un aventurier Lorrain s'adreſſa à » milord *Tirconel*, ambaſſadeur de » France auprès du roi de Pruſſe, » pour être préſenté à la cour ſous le » nom du marquis *de Lenoncourt*, » d'une des premieres maiſons de Lor- » raine. Milord, ſéduit par cet aventu- » rier qui avoit cependant moins d'eſ- » prit que lui, le préſenta au roi & » aux deux reines : cet impudent eut » même l'honneur de manger avec les » princeſſes la veille qu'il fut décou- » vert pour être le fils d'un marchand » de draps de Nancy (*a*). Le roi in-

(*a*) Il ſe nommoit *Hugues* ; après avoir été tiré de *Spandau* par le pere Louis de Wirtemberg, il compoſa un livre plein d'eſprit & d'abſurdités, intitulé, *la politique & la morale calculées*, qu'il publia ſous le nom d'*Ancarville*. En 1755, il eſſaya une conſpiration en Corſe pour faire élire un prince d'Allemagne, roi de cette iſle ; la meche fut éventée avant que les conjurés quittaſſent Marſeille, & comme ils s'étoient fait faire des habits brillants pour en impoſer aux Corſes, on appella ce complot *le*

» digné blâma dans des termes durs
» l'imprudence de l'ambaſſadeur, & fit
» mettre l'aventurier à *Spandau*, d'où
» le prince *Louis de Wirtemberg* le
» tira pour s'en repentir quelque temps
» après.

» Il ne faut pas cependant qu'une cir-
» conſpection trop grande vous rende
» inacceſſible aux ſujets de votre maî-
» tre à qui vous pouvez être utile.
» Jugez, pour les protéger, du mé-
» rite de leur droit plutôt que de leur
» naiſſance, & ne leur faites point
» acheter, par des baſſeſſes & des hu-
» miliations, l'avantage que vous avez
» de pouvoir les ſervir; ſouffrez encore
» moins que vos ſecretaires vendent
» vos bons offices, comme cela ſe pra-
» tique chez plus d'un miniſtre, &

conjuration des tailleurs. Cet aventurier, pourſuivi par ordre du prince qu'il avoit compromis, prit le nom de *comte de S. Elme*, & paſſa ſous ce titre en Portugal, où il reſta peu, parce que monſieur le comte de Baſchi, ambaſſadeur de France, avoit reçu des éclairciſſements relatifs à cet homme. Il s'embarqua pour Rome où il parut avec le nom de comte de *Graffeneck*, prince ſouverain de l'empire; il en ſortit après avoir dupé le lord Burnet, & paſſa à Paris où il fut arrêté, au mois de novembre 1760, dans la diligence de Bruxelles, & mis au Fort-l'Evêque, d'où il eſt ſorti après un ſéjour de quatre mois. Exilé à 100 lieues de Paris, il s'eſt retiré à Bordeaux, où il vient de donner un projet ſur le défrichement des landes.

» ne permettent à un homme de vo-
» tre nation de changer de climat,
» qu'en lui faiſant payer d'avance l'air
» qu'il va reſpirer ailleurs : je parle
» des paſſe-ports au bas deſquels preſ-
» que tous les miniſtres ont ſoin de
» faire le mot *gratis*, & que beau-
» coup de ſecretaires font payer mal-
» gré cela. Veillez donc avec ſoin ſur
» ce déſordre, parce que les fripon-
» neries qui ſe font chez vous, vous
» compromettent.

» N'allez pas ſur-tout, plein d'un
» orgueil déplacé, vous effaroucher
» d'un mot, & quitter votre ambaſ-
» ſade de votre propre mouvement.
» Un miniſtre ne doit point abandon-
» ner la cour auprès de laquelle il eſt
» envoyé, que le roi ſon maître n'ait
» été inſulté dans ſa perſonne, &
» qu'on n'ait point réparé l'inſulte.
» Telle fut la conduite du duc de
» *Crequi* avec *Chigi*, pape, ſous le nom
» d'Alexandre VII. Ce pontife, vic-
» time de l'inſolence du prince *Mario*
» ſon neveu, oſa manquer à Louis
» XIV qui reſpecta l'égliſe & mortifia
» Rome, en la forçant de venir s'hu-
» milier à Verſailles; ce qui a fait dire

» que les *François baiſoient les pieds*
» *du pape, & ſavoient lui lier les mains.*
» Ayez toujours le cas du duc de Cre-
» qui devant les yeux, & ſongez que
» vous ne pouvez décemment vous
» éloigner que dans des circonſtances
» équivalentes à celles que je viens de
» citer, c'eſt-à-dire, lorſque la dignité
» du ſouverain eſt vivement attaquée
» dans ſon repréſentant. N'allez jamais
» immoler la gloire de votre caractere
» à un premier mouvement, & ne
» ſuivez point l'exemple de cet am-
» baſſadeur qui quitta bruſquement une
» cour d'Allemagne, parce qu'ayant
» invité une des filles du ſouverain à
» danſer, la princeſſe, fort fatiguée,
» refuſa pour l'inſtant. Ce miniſtre
» imprudent cria que l'on manquoit
» eſſentiellement à ſon maître, &
» partit au milieu de la nuit. Que
» réſulta-t-il de cette vivacité ridicule?
» A peine l'ambaſſadeur étoit-il arrivé
» ſur la frontiere, que ſon maître,
» informé de ſon procédé, lui ordonna
» de retourner à ſa légation, & il re-
» vint avec la honte d'avoir fait une
» fauſſe démarche.

» Il faut que la même circonſpec-

» tion, qui guide vos actions, regle
» auſſi vos paroles : le repréſentant
» d'un roi n'eſt pas un ſouverain, &
» il ne faut jamais franchir tout-à-fait
» l'intervalle qui vous ſépare du trône
» du prince auprès de qui vous êtes
» accrédité. Quand je vous recom-
» mande une extrême tempérance dans
» vos actions & dans vos propos, je
» ne prétends pas que vous eſſuyiez,
» ſans répliquer, la mauvaiſe humeur
» ou les bons mots d'un ſouverain.

» Un prince d'Italie, à qui les ſail-
» lies ne réuſſirent jamais, parce qu'il
» y mettoit plus d'aigreur que d'eſprit,
» étant un jour ſur un balcon avec un
» miniſtre étranger qu'il cherchoit à
» humilier, lui dit : *c'eſt de ce balcon*
» *qu'un de mes aïeux fit ſauter un am-*
» *baſſadeur. Apparemment*, répondit
» ſéchement le miniſtre, *que les am-*
» *baſſadeurs ne portoient point l'épée*
» *dans ce temps-là.* La repartie eſt
» vive ; mais le prince avoit bien mé-
» rité qu'on la lui fît, parce qu'en
» voulant manquer à un ſeul homme,
» il avoit offenſé les repréſentants de
» toutes les puiſſances.

» Ce même prince, qui prenoit les

» titres *de roi* de deux ſouverainetés,
» où il n'avoit pas un pouce de terre,
» voulant humilier une ſeconde fois le
» même miniſtre, lui demanda en
» public, où étoit ſitué le marquiſat
» dont il prenoit le titre : *entre vos*
» *deux royaumes*, *Monſeigneur*, ré-
» pliqua froidement l'ambaſſadeur. La
» cour, témoin de ces bons mots,
» blâma l'imprudence de ſon maître,
» & le miniſtre étranger eut les rieurs
» de ſon côté. Ces réponſes, toutes
» humiliantes qu'elles ſoient, ſont per-
» miſes, & celui qui s'en plaint doit
» ſe reprocher de les avoir méri-
» tées.

» Souvenez-vous, ſi vous vous trou-
» vez jamais dans le cas de répondre
» à des ſaillies, de conſulter aupara-
» vant votre naturel, & de ne vous
» livrer à un bon mot, que quand vous
» vous appercevrez que le projet du
» ſouverain, qui vous adreſſe la pa-
» role, a été de vous attaquer per-
» ſonnellement.

» Je blâme fort la repartie de mi-
» lord R***. Un prince, auprès de
» qui il réſidoit, lui ayant demandé
» pourquoi le lord *un tel*, qui avoit été

» pendu pour avoir conſpiré, n'avoit
» pas eu la tête tranchée : il lui ré-
» pondit : *Sire, c'eſt que ce ſupplice eſt*
» *celui de nos rois.* Ce trait hardi eſt
» d'autant moins pardonnable qu'il at-
» taque la nation Angloiſe & tous les
» rois : d'ailleurs le bon mot étoit
» faux, parce qu'à Londres on tranche
» comme ailleurs la tête à un ſimple
» gentilhomme. J'en excepte notre
» pays où, nous dérobant pour cette
» fois à la morgue de l'étiquette, nous
» ennobliſſons un bourreau qui a tran-
» ché douze têtes de brigands de la
» lie du peuple.

» La queſtion que le prince faiſoit,
» étoit modérée ; il falloit que la ré-
» ponſe le fût également.

» Un roi du nord, qui paſſa pour
» cruel, demanda un jour à un am-
» baſſadeur d'Angleterre, s'il haran-
» gueroit le peuple en cas qu'on le
» pendît ou qu'on lui tranchât la tête :
» le miniſtre, ſans ſe déconcerter, ré-
» pondit qu'il avoit toujours ſon diſcours
» prêt & ſes gants blancs dans ſa po-
» che. Je voudrois bien vous entendre,
» repartit le monarque.

» L'ambaſſadeur s'étant mis alors

» dans l'attitude d'uſage, parla ainſi (*a*).

» Vous me voyez, Meſſieurs, au » moment de perdre le jour, je ne » regrette point la vie, mais je vois » avec peine que ceux qu'on ne devroit » connoître que par des actes d'huma- » nité & de bienfaiſance, viennent » jouir avec avidité d'un ſpectacle » cruel qu'ils ont mendié. Ces ſcenes » tragiques ſont faites pour la barbare » populace, mais les cœurs vertueux » & ſenſibles devroient rougir d'en- » tendre de ſang-froid... En voilà » aſſez, monſieur l'ambaſſadeur, dit » le roi, qui reconnut alors que le but » de la harangue étoit de lui repro- » cher une curioſité qui le dégradoit.

» Ces manieres de faire ſentir vo- » tre reſſentiment à un prince qui a » voulu vous humilier, ſont tolérables, » quand on ne les emploie qu'avec » diſcrétion, & dans des cas indiſ- » penſables.

» Je dois auſſi, mon cher fils, vous » recommander de ne point avilir vo-

(*a*) Je copie cette harangue ſur les mémoires d'une perſonne alors en caractere à cette cour du Nord.

tre

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 28 AUG 1958 OF OXFORD LIBRARY

» tre place, en faiſant des dettes, & » ſur-tout de celles qui font crier le » petit peuple : meſurez votre dépenſe » & vos plaiſirs ſur vos revenus, & n'i- » mitez point ces miniſtres dont l'anti- » chambre n'offre aux yeux des étran- » gers que des *uſuriers* & des *farceurs* » qui, ſe voyant préférés aux honnêtes » gens, jouiſſent, avec inſolence, des » premiers moments de l'audience. Ban- » niſſez les uſuriers, eſtimez les comé- » diens qui auront des mœurs, ne » voyez les autres que ſur les planches, » & n'allez point traîner l'excellence » dans les loges des actrices qui riront » de votre bonhommie avec le fat qui » vous ſupplante.

» Ne donnez jamais de priſe aux » épigrammes du public, en vous ex- » taſiant ſur les talents d'une actrice ou » d'une danſeuſe, au point de *faire ca-* » *bale*, & de former un parti en ſa » faveur. Ces manœuvres ne convien- » nent qu'à des freluquets qui vont » acheter, par ces ſingularités déſho- » norantes, les faveurs d'une fille de » ſpectacle, qui prend tout au défaut » d'argent comptant.

» Si jamais une inclination dépla-

» cée, ou le goût du plaiſir, vous » ébranloit juſqu'à concevoir le deſſein » de vous prêter au manege mépriſa- » ble de la cabale, rappellez-vous ce » qui vient d'arriver à la cour de *Co-* » *penhague* à l'occaſion de la *Franchi* » & de la *Moretti*, danſeuſes Italien- » nes, qui ont cauſé une eſpece de » ſchiſme politique en diviſant tous les » miniſtres étrangers qui avoient pris » parti, les uns pour la Franchi, les » autres pour la Moretti, & avoient » fait, des *gambades* de ces baladines, » un objet de leur *négociation.*

» Sachez, mon fils, que les que- » relles qui s'élevent entre deux mi- » niſtres pour des objets qui n'ont au- » cune analogie à leur miſſion, ont » ſouvent brouillé leurs maîtres, parce » que l'ambaſſadeur le plus honnête, » ne pouvant écarter la prévention » qui l'anime contre celui à qui il » croit avoir des torts à imputer, n'é- » pie plus ſes démarches de ſang-froid, » & leur donne aux yeux de ſa cour » une tournure qui, aigriſſant les eſ- » prits, engage à des partis violents. » Si on n'avoit pas mis ces démêles » puérils en arbitrage, ils auroient

» eu des ſuites ; mais le ſcandale étant
» au comble, on voulut mettre un
» terme à ces ſcenes ridicules, & on
» imagina un moyen qui n'honorât au-
» cune des deux ligues : il fut donc
» convenu que les cabales ceſſeroient
« à condition que les miniſtres, parti-
» ſans de la Moretti, applaudiroient
» la Franchi, & que ceux qui avoient
» pris la défenſe de celle-ci crieroient
» *brava*, lorſque ſa rivale paroîtroit.
» Ces tracaſſeries, & les clauſes hu-
» miliantes qui les ont anéanties, doi-
» vent vous éclairer, & vous appren-
» dre qu'il faut abandonner la deſtinée
» des gens de théatre aux auteurs, aux
» oiſifs & aux ſots.

» Je me perſuade que la fureur épi-
» démique ne vous prendra point, &
» que vous n'imiterez pas cet *envoyé*
» de France qui, depuis cinq ans,
» chauſſe toutes les ſemaines le *bro-*
» *dequin* à la cour du prince auprès
» de qui il repréſente. La comédie,
» je le dirai toujours, eſt un amuſe-
» ment honnête que la nobleſſe auroit
» tort de dédaigner ; mais un homme
» en place altere le reſpect qu'on doit
» à ſon caractere, quand il paroît aux

» yeux du vulgaire hébêté ſous l'habit
» d'*Orgon*, le manteau de *Scapin*, la
» livrée de l'*Olive* & les bottines de
» *Criſpin*. Le public s'habitue à croire
» que celui qui l'amuſe fait ſon métier;
» & ne perdant point cette idée hors
» de la ſcene, il a beau revoir le mi-
» niſtre ſe *hériſſer* de gravité, il ne veut
» plus y croire, & il ſe plaît à retrou-
» ver le maraud de *Criſpin* & le *fa-*
» *quin* de l'*Olive*, dans une excellence
» humiliée avec raiſon.

» N'allez pas non plus imiter les
» petits *merveilleux* de France, qui
» courent le matin en habit de *poliſ-*
» *ſons*, déguiſement mal-adroit qui
» devient leur vêtement de *caractere*.
» Ces traveſtiſſements de porte-faix
» peuvent aiſément vous faire mécon-
» noître. Un homme du peuple qui
» vous prend pour ſon égal vous man-
» quera; le gouvernement auquel vous
» porterez vos plaintes, ne punira point
» un particulier qui ne pouvoit deve-
» nir un ambaſſadeur ſous la ſous-gue-
» nille d'un crocheteur, & vous aurez
» le déſagrément d'avoir été inſulté,
» & d'être blâmé enſuite.

» La même dignité qui doit régler

» toutes vos démarches, ne veut pas
» que vous fréquentiez ces maiſons ou-
» vertes aux jeux, dans leſquelles la
» bonne foi ſuccombe ſous les coups
» de l'adreſſe. Si vous êtes ſoupçonné,
» vous êtes perdu : en vain cherchez-
» vous à vous juſtifier en implorant des
» témoignages qui atteſtent votre pro-
» bité. Un homme en place eſt déſho-
» noré dès qu'il eſt forcé de donner ſon
» apologie dans un cas auſſi grave. Si
» je connoiſſois moins vos ſentiments,
» je vous rapporterois ce qui eſt arrivé
» à un miniſtre le plus chétif & le
» plus opulent de tous ceux qui ſont
» répandus ſur la ſurface des cours (*a*).

» Je croirois manquer à vos ſenti-
» ments, ſi je vous entretenois ici des
» dangers d'une paſſion aveugle &
» d'une alliance déshonorante; la place
» que vous occuperez, ne vous mettra
» jamais au deſſus des regles reçues,

(*a*) Le miniſtre qui a donné lieu à cet article, loin de recevoir des *honoraires* du prince qu'il repréſente, fait le négociateur à ſes dépens, & envoie tous les ans un habit de chaque ſaiſon au grand maréchal de la cour de ſon maître.

Ce procédé aménéroit un homme plus méchant que moi à des réflexions aviliſſantes pour celui qui en eſt l'objet.

» & ſi vous oſiez vous marier ſans le
» conſentement de votre maître, vous
» perdriez votre état, votre fortune &
» la conſidération attachée à l'un & à
» l'autre.

» Portez vos regards ſur l'Angleter-
» re, & voyez l'opprobre qui vient de
» couvrir le miniſtre d'une république
» d'Italie, qui, pour avoir eu la foi-
» bleſſe de ſe laiſſer ſéduire par une
» Françoiſe, nommée *Fauques*, a
» perdu ſa réputation & ſa place,
» quoiqu'il n'eût été convaincu que d'a-
» voir fait une promeſſe de mariage à
» cette fille, qui, d'un cloître d'Avi-
» gnon, paſſa à Paris en 1751, où
» elle a donné un ouvrage ſous le titre
» du *triomphe de l'amitié*, & qui a
» traîné depuis ce temps ſon tempéra-
» ment, ſa miſere & ſon porte-feuille
» à Londres, où elle végete dans le
» grenier d'un libraire.

» Si vous voyez que le parti de votre
» maître ſoit balancé dans la cour où
» vous réſidez, faites-vous des parti-
» ſans; mais, ſage dans vos choix,
» prenez des gens dont les mœurs ne
» ſont point ſuſpectes, & gardez-vous
» de faire donner des penſions, qui

» chargent l'état, à ces aboyeurs té-
» méraires qui ſe font un jeu de votre
» ſimplicité, & vous trahiſſent en
» mangeant l'argent de votre prince.
» Ne procurez aucun établiſſement à
» ces banqueroutiers qui, ſous un faux
» nom, viennent tromper votre cré-
» dulité, & ſurprendre votre protec-
» tion. Les ſoutenir & leur accorder
» des graces, c'eſt devenir en quelque
» ſorte complice des friponneries qu'ils
» ont faites dans votre patrie. Ne
» payez point pour écrire de ces bar-
» bouilleurs imbécilles à qui vous pour-
» rez ſuppoſer de l'eſprit, parce qu'ils
» auront, pour mérite unique, l'art
» dangereux de flatter votre amour-
» propre.

» J'eſpere auſſi que vous ne ſuivrez
» point l'exemple de ces héros à *talons*
» *rouges*, qui croient avoir acquis une
» célébrité guerriere, parce qu'un écri-
» vain famélique, ſoudoyé dans ſon
» grenier pour en impoſer, les repré-
» ſente couverts de pouſſiere & de
» ſang, portant par-tout l'épouvante
» & la mort, dans le temps qu'éloi-
» gnés du champ de bataille, ils s'eni-
» vrent paiſiblement à l'abri des coups,

» & que les chevaux qu'on fait tuer
» ſous eux ſont pleins de vigueur, &
» donnent, en henniſſant, un démenti
» à l'extrait mortuaire des gazettes (*a*).
» Concluez, mon fils, de ce que
» je viens de vous dire, que vous ne
» devez pas imiter ces miniſtres minu-
» tieux, qui, n'ayant pour occupation
» que la lecture des papiers publics,
» font des *gazettes* une *affaire d'état*,
» prennent ces chiffons hebdomadaires
» pour un code diplomatique, & par-
» tent de-là pour aſſommer le miniſ-
» tere de leur cour, des réflexions
» vuides & puériles, qu'on enveloppe
» dans de grands mots qui veulent affi-
» cher la politique, & qui ne mon-
» trent aux connoiſſeurs qu'un eſpion
» déſœuvré, qui cherche à ſe rendre
» néceſſaire pour perpétuer dans l'ap-

(*a*) J'ai lu une lettre d'un officier-général, (je nairai ſa nation) qui, écrivant le 8 décembre 1757 à un hiſtorien connu, lui diſoit ces propres mots: *j'ai eu un cheval tué ſous moi à* Rosback. *Si vous étiez détourné de le croire, toute l'armée vous dira que j'ai fait la retraite à cheval ſur un canon de bataillon; je ne ſais comment cette affaire eſt venue à mes parents de Turin; mais le roi de Sardaigne a bien voulu me faire dire des choſes agreables à ce ſujet.* Je crois qu'on pourroit retrouver cette lettre, mais l'armée interrogée s'eſt tue.

» parence du crédit une inutile *excel-*
» *lence.*

» Je connois de ces politiques à
» gazettes, qui ſe font un point ca-
» pital de négociation, d'emplir les
» feuilles périodiques de la prétendue
» protection qu'ils accordent aux gens
» de lettres, dans le temps qu'ils les
» aviliſſent, pour prévenir le mépris
» dont ceux-ci accableroient leur faſ-
» tueuſe imbécillité, ou des fêtes qu'ils
» donnent, & dans leſquelles le com-
» plaiſant gazetier, réuniſſant *le goût*
» *à la magnificence, & l'abondance à*
» *la délicateſſe*, arrange de lui-même
» un repas imaginaire, & fait gagner,
» dans une table *à fer à cheval*, des
» indigeſtions à beaucoup d'honnêtes
» gens qui n'ont point mangé.

» J'ai eu cette orgueilleuſe manie,
» elle a excité la généroſité de notre
» cour qui a payé plus d'une fois mes
» dettes d'après le détail pompeux des
» gazetiers que je payois, & dont je
» faiſois paſſer les gages dans le ta-
» bleau des dépenſes ſecretes (*a*).

(*a*) Un miniſtre célébrant meſquinement dans la cour où il étoit envoyé la naiſſance de l'héritier

» Les gens qui m'examinoient de près » m'ont borné. Evitez donc ces petites » ſupercheries, ſi vous voulez ne pas » mériter les reproches que j'ai eſſuyés » plus d'une fois; & fuyant une gloire » miſérable & chimérique, ne prenez » jamais les papiers publics pour vos » faſtes. Si vous voulez mêler votre » nom à la multitude, que ce ne ſoit, » mon fils, que pour la gloire de vo- » tre prince & le bonheur de ſes ſu- » jets.

préſomptif de la couronne de ſon maître, ne rougit point de s'exprimer ainſi dans une lettre adreſſée au bureau.... *Un périſtile, dont chaque colonne repréſentoit des emblêmes analogues à l'événement, étoit éclairé de cent flambeaux de cire blanche, dont la clarté, qui le diſputoit au jour, conduiſoit dans un jardin, où la muſique la plus harmonieuſe & des rafraîchiſſements de toutes les eſpeces inſpiroient l'admiration & la gaieté;* le ſecretaire de l'*ambaſſadeur* & non d'*ambaſſade*, comme beaucoup de ces meſſieurs *copiſtes* le prétendent mal-à-propos, du moins en France, où il n'y en a eu que cinq depuis que le cardinal de Fleuri, ne voulant plus leur payer les ſix mille francs qu'ils avoient par année, les ſupprima : le ſecretaire oſa adreſſer au M. D. P. une lettre qui diſoit que *quatre planches, peintes en azur & ſciées en arc, formoient le périſtile prôné par ſon excellence, lequel étoit illuminé par trois douzaines de lampions d'un mauvais ſuif, dont la pâle lueur conduiſoit à tâton ſous un verger, où quatre violons arrachés à leurs créteaux jouiſſoient malgré eux de toute leur raiſon, au milieu de deux baquets d'eau à qui quelques citrons & un peu de caſſonade avoient acquis le nom de rafraîchiſſements :* ce détail véridique n'honora pas la narration du maître.

» N'allez pas, entêté dans vos pré-
» ventions, rejeter la vérité qu'on vous
» préſentera, & ne perſécutez point
» un honnête homme qui démaſquera
» les fourbes & les ignorants que vous
» protégez; aimez tous les talents,
» accueillez ceux qui ſont utiles, mais
» ne vous laiſſez jamais ſurprendre par
» des impudents qui vous en impo-
» ſent ſur des livres qu'ils n'ont pas
» faits, ou ſur des monuments qu'ils
» n'ont point élevés, & vous enga-
» gent à de fauſſes démarches, dont
» vous êtes tôt ou tard contraint de
» vous repentir aux yeux de votre cour,
» ſurpriſe de vous voir la dupe des
» frippons & des ſots que vous n'au-
» riez pas protégés, ſi vous aviez voulu
» les connoître.

» Voilà, mon cher fils, tout ce que
» le temps me permet de vous écrire;
» votre eſprit ſuppléera à ce que j'ai
» omis, & votre juſte défiance vous
» garantira des pieges dans leſquels je
» ſuis tombé : adieu; ma langue s'é-
» paiſſit, mes yeux ſe troublent, &
» ma main chancelante ne me laiſſe
» que le triſte plaiſir de vous dire adieu
» pour toujours.

Brochure eut à peine terminé la lecture de cette inſtruction, que cinq heures ſonnerent. La marquiſe ſe fit *paſſer une robe*, monta en carroſſe, & alla en bonne fortune dans ſa petite loge de l'opéra; elle y aſſiſta à une repréſentation d'*Hercule mourant*, héros malheureux, dont l'agonie longue & pénible ennuya le public, & fit tort à la réputation de l'auteur, ou, pour mieux dire, confirma tout Paris dans l'idée où il eſt que monſieur *Marmontel*, poëte nerveux, agréable conteur, n'eſt point fait pour chauſſer le cothurne.

POSTFACE,

Servant de réponſe à la lettre que le ſieur Carraccioli, *écrivain*, du tiers-ordre de S. François (*a*), *vient de publier contre moi, ſous le nom de* Baſſompierre, *libraire à Liege.*

JE corrigeois la derniere épreuve du Colporteur, lorſqu'il m'eſt parvenu un libelle du ſieur *Carraccioli*, marquis; cela pourroit être, mais plus ſûrement *baron* Italien; *colonel* de la république de Pologne, cela eſt poſitif, parce que ſans ce titre il n'auroit pu s'aſſeoir, ni manger avec les jeunes *palatins* dont il a été le précepteur.

Ce libelle, mis au jour par le

(*a*) Titre qu'on donne aux auteurs faméliques qui vivent d'aumônes.

nommé Baſſompierre, étoit digne de ſortir de la caverne obſcene où *le Portier des Chartreux*, *l'Académie des Dames*, *Margot la Ravaudeuſe*, & en dernier lieu *la Pucelle d'Orléans*, ont été imprimés plus d'une fois (*a*).

Mais en mettant de côté les injures, voyons le chiffon du frippier de morale; que dit-il? que le ſieur *Chevrier*, *auteur du gazetin de Bruxelles*, *eſt un audacieux qui manque à la religion & à l'impératrice-reine*, *quand il oſe avancer que le livre intitulé*, la Grandeur d'Ame, *dédié à cette princeſſe*, *eſt un mauvais ouvrage.*

(*a*) Non la Pucelle de monſieur de Voltaire, mais un ouvrage tronqué que le ſcélérat le plus familiariſé avec l'irréligion & la débauche ne pourroit lire ſans friſſonnement. C'eſt cependant ce Baſſompierre, exécrable éditeur de ces abominations dignes du dernier ſupplice, qui prête ſon nom au ſieur Carraccioli; ces deux hommes doivent être étonnés de ſe trouver l'un à *Vienne*, l'autre à *Liege*, pays où la religion & l'honnêteté des mœurs ont toujours été reſpectées.

Pour réfuter ce reproche odieux & mal-adroit, je dirai au ſieur Carraccioli, que perſonne (tous mes ouvrages le prouvent) ne reſpecte plus que moi les talents ſublimes & les vertus politiques, citoyennes & chrétiennes de la *Sémiramis* de l'Allemagne, & que l'écrivaſſier Italien profane le nom ſacré de cette auguſte reine, en le faiſant entrer dans une querelle littéraire; mais mon livre, continue l'imbécille *Mendiant*, eſt bon, puiſqu'il a été *imprimé à Vienne*, & que *l'impératrice en a agréé la dédicace.* Je répondrai de ſang-froid à ces deux pitoyables raiſonnements, en obſervant qu'on imprime beaucoup de mauvais livres à Vienne & à Paris, & ſi le ſieur Carraccioli oſoit nier ce fait, je lui citerois ſes ouvrages & les miens; d'ailleurs où a-t-il appris qu'un ſouverain qui daigne permettre que ſon nom décore le frontiſpice d'un livre, & donne

un préſent à l'auteur, doive s'offenſer des critiques qu'on fait de cette production? Si cette abſurdité avoit lieu, je dirois au ſieur Marquis que j'ai dédié à un grand prince un ouvrage pour lequel j'ai eu une tabatiere de cent louis, & que, malgré le nom adoré de S. A. R. le duc Charles de Lorraine, & ſes bienfaits, je ſuis convaincu que ce prince ſe reſpecte trop pour dire que *ceux qui m'ont critiqué ſont bien hardis* (*a*).

Si une épître dédicatoire à un ſouverain, prouvoit la bonté d'un livre, les *Lignieres*, les *Scuderi*, les *Pelletiers* & les *Carraccioli* du ſiecle précédent & de celui-ci ſeroient de grands hommes.

(*a*) Carraccioli, faiſant lire le gazetin du 14 août à l'impératrice-reine, oſe dire que cette grande princeſſe s'écria : *quel eſt cet auteur? Il eſt bien hardi d'attaquer un livre que je protege.* Fauſſeté manifeſte; parce que le goût de cette princeſſe m'aſſure qu'elle ne protege que de bons ouvrages.

Que

Que ce vil délateur apprenne donc qu'un prince, en daignant agréer la dédicace d'un ouvrage, ne s'avilit point juſqu'à en être *le Dom Quichote ;* il lui ſuffit, pour autoriſer la publicité d'un livre, qu'il ne renferme rien contre les mœurs & la religion, mais cet acte de bonté n'empêche pas que *la Grandeur d'Ame* ne ſoit une mauſſade compilation de traits *rapetaſſés* & rédigés ſans goût, ſans ſtyle, & avec l'empreſſement famélique d'un homme qui va *tendre la main* dans toutes les cours où regnent l'indulgence & la commiſération. Au reſte, que Carraccioli ſache que je n'avoue que les productions où je mets mon nom telles que celle-ci, parce que je penſe comme cet auteur moderne, qui dit avec ſageſſe :

Un rapport clandeſtin n'eſt pas d'un honnête homme,
Quand j'accuſe quelqu'un, je le dois & me nomme.

Si le barbouilleur ultramontain avoit à ſe plaindre du gazetin de Bruxelles, il devoit s'adreſſer au miniſtere. Je conviens que j'ai rédigé pendant dix mois cette feuille hebdomadaire ; mais le gouvernement ſait que je n'y ai jamais mis une ſyllabe ſans l'*approbation* & le *viſa* d'un de ſes membres, & que pluſieurs des pieces, dont j'ai fait uſage, m'ont été fournies par l'état. J'ai des preuves par écrit de ce que j'avance. Pourquoi n'ai-je pas continué cet ouvrage ? Je le dirois, ſi je n'avois pas peur qu'on ne m'accuſât d'amour-propre.

Je finis en obſervant au ſieur Carraccioli, que s'il n'avoit point inſéré de perſonnalités dans ſa lettre, j'aurois été plus modéré, & que je ne lui aurois pas rappellé une affreuſe vérité qu'un officier François lui dit, en ma préſence, à la table d'hôte du *Cigne blanc* à Francfort. Voici ſes propres termes :

On ne doit parler des mœurs de Voltaire ni de perſonne, quand on a été chaſſé de plus d'un endroit, pour un crime que la nature abhorre, vous m'entendez, monſieur le Marquis, adieu.

Carraccioli regarda le ſabre du domeſtique qui marche à ſes côtés, pour défendre ſes ouvrages, ſe leva en jurant doucement, demanda une pipe, fuma, & partit le lendemain pour aller faire une quête à la cour de Bonn.

Quoi qu'il en ſoit des indignités de l'Italien, je ne rougis ni des pieces que j'ai données au théatre de Paris, & que ſon hypocriſie me reproche, ni des brochures politiques que j'ai compoſées à Francfort, & dont le même particulier me fait un crime. Si j'étois aſſez ſtupide pour me défendre avec les armes qu'il emploie contre moi, je lui dirois que ces ouvrages ſont à l'abri de la critique, puiſque le prince Xavier de Saxe & le maréchal prince

de Soubiſe ont daigné m'en témoigner leur ſatisfaction, en m'honorant l'un & l'autre d'une tabatiere ; mais ces préſents, qui ne ſervent qu'à manifeſter la bienfaiſance de deux protecteurs des arts, n'empêchent pas que monſieur de Carraccioli & moi ne ſoyons deux ſots, moi un ſot écrivain, & lui un ſot****** : ces ſix étoiles diſent le mot.

ERRATA.

On frappe à ma porte, je ne réponds point, parce que je crois que c'eſt un créancier, & ces meſſieurs ne ſont pas plus pitoyables à Londres qu'à Paris; on frappe une ſeconde fois, je fais entrer, & mes alarmes ceſſent à l'aſpect de mon imprimeur qui vient me demander une note des *fautes à corriger*. Y penſez-vous, monſieur *Nourſe*, répliqué-je à ce galant homme? Un *errata* feroit tort à l'exactitude dont vous vous piquez, & la correction qui regne dans tous les ouvrages qui ſortent de votre imprimerie, ne me fait ſoupçonner, dans *le Colporteur*, d'autres fautes que celles qui me regardent, & que par malheur il n'eſt plus temps de corriger.

Qui frappe encore? Jamais on n'a été plus interrompu que moi; je ne peux pas écrire deux lignes de ſuite; *c'eſt le facteur*, voyons mes lettres, j'ouvre celles des Pays-Bas, & je trouve dans le *gazetin de Bruxelles* du 31 octobre, un long article concernant le comédien *d'Hennetaire*, dont on a encadré aſſez indécemment les éloges avec ceux d'un grand prince qui ne devoit point ſe trouver à côté d'un farceur, parce que le ſage Boileau ne veut pas qu'on mêle

Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Pour mettre les lecteurs au fait de cette anecdote, je dois leur obſerver que l'hiſtrion d'Hennetaire eut une *maniere* de femme : créature vraiment aimable & faite pour plaire à un galant homme. Le mari acheta du patrimoine de

cette jolie perſonne une baronnie ſous le titre *d'Haren*, ſituée entre Malines & Bruxelles. D'Hennetaire devenu baron, n'en eſt pas plus fier, & il continue à divertir le peuple pour deux *eſcalins*.

Ce comédien *ingénieux*, voulant embellir le parc de ſa baronnie, y a fait élever une ſtatue pédeſtre repréſentant un grand prince qui réunit l'amour de l'humanité au goût des beaux arts qu'il daigne cultiver lui-même. Juſque-là l'hommage de l'excellence *Poſtiche* étoit reſpectueux, mais une maladie de famille à laquelle d'Hennetaire eſt ſujet, a occaſioné une licence téméraire qui offenſeroit le prince, ſi les héros n'étoient pas au deſſus de ces indignités, le comédien, s'écartant du reſpect, a l'audace inſolente de faire mettre dans les nouvelles publiques, que les figures de ſes *filles* & de ſes *couſines* vont être placées aux quatre coins de la ſtatue. Ne rougit-on pas de donner une pareille compagnie à ce grand prince? Sa ſtatue devoit être entourée de *Minerve*, de *Thémis*, de la *Bienfaiſance* & de la *Prudence*; mais que veut-on ſubſtituer à ces quatre divinités, compagnes inſéparables de S. A. R.? Une *Roſalide*, nymphe *pouliniere*, qui n'eſt point aſſez chaſte pour repréſenter une muſe, une *Eugénie*, une *Victoire* & une *Angélique*, diſpoſées par la nature & par leur état à ne jamais démentir les vertus de la famille.

Ce procédé ayant indiſpoſé tout Londres, depuis la cité juſqu'à Weſtminſter, le poëte de la cour a cru remplir l'attente du public, en faiſant inſérer dans l'*Evening-Poſt* deux épigrammes dont voici la traduction.

I.

Poſſeſſeur d'un jardin payé du prix du crime,
Un hiſtrion crut à ſon protecteur
Offrir un tribut légitime,
En plaçant dans le parc ſon portrait enchanteur :
C'eſt bien fait, dit Damon, à l'homme des couliſſes ;
Mais près du héros immortel
Voyant figurer quatre actrices,
Il ſe leve en fureur, & renverſe l'autel.
Quelqu'un lui demandant raiſon de ſes caprices,
*Je ne veux pas, dit-il, voir les dieux au ******.*

II. (*a*)

Peut-on ainſi de Mars profaner le rival ?
Ces ornements pour lui ſont une injure,
Et votre place enfin, filles de la luxure,
Eſt aux pieds de Priape, *& non pas* d'Annibal.

(*a*) On attribue cette ſeconde épigramme au fameux *Garrick*, premier acteur de Londres, & ſans contredit de l'Europe, dont un impoſteur, qui vit à Liege des aumônes d'un commis des vivres, ſe dit fauſſement le pere ; ce fourbe ſe nomme *Fromont de Garignes*, célebre par beaucoup de plates brochures publiées pendant la derniere guerre contre la France.

P. S. Les lettres de Bruxelles de ce matin me recommandent un *galimatias* prétendu lyrique, qu'un chanteur, nommé Gompain, a com-

posé à l'honneur d'un grand prince ; ceux qui me demandent juſtice ſur cette piece, ignorent que le rimailleur, avouant ſon incapacité, ſe met, en ſe jugeant lui-même, à l'abri de mes coups ; d'ailleurs Compain a de bonnes mœurs, & ce titre ſi rare dans le ſanhédrin comique où il vit, nous engage à lui faire grace, & à ne juger de ſon verbiage rimé que par le motif qui l'a animé à demander de l'argent en vers.

Fin du Colporteur.

ALMANACH
DES
GENS D'ESPRIT,
PAR
UN HOMME QUI N'EST PAS SOT.

CALENDRIER

POUR TOUTE LA VIE,

PUBLIÉ EN L'ANNÉE 1762.

Et je n'ai jamais lu que dans des almanachs.
Regn. Com. du *joueur*.

A UN AMI,

Si je voulois, mon cher, que cette dédicace me valût de l'argent, je l'adresserois à quelque faquin illustre dont je louerois effrontément les aïeux chimériques & le courage suspect; mais trop fier & trop vrai pour aller encenser de fades idoles, mon cœur trouve son héros dans son ami. C'est à ce titre que je vous dédie cette frivolité.

PRÉFACE

ASSEZ COURTE POUR ÊTRE BONNE.

Tout eſt aujourd'hui réduit en dictionnaires, *en* journaux *& en* almanachs (*a*). *Le deſir de paſſer pour ſavant m'avoit d'abord déterminé à compoſer un dictionnaire : je l'aurois fait fort court, parce que je n'aurois parlé que des* danſeuſes *qui ſont* ſages *& des auteurs qui ſont* modeſtes; *mais la crainte de me brouiller avec les demoiſelles de la rue* S. Nicaiſe (*b*), *& le déſagrément de ne pas voir mon nom dans le dictionnaire, m'ont fait changer de réſolution ; & rival impoſant du faſtidieux* Accarias de Sérionne, *j'ai eſſayé un journal que j'aurois pu faire auſſi*

(*a*) Le ſeul libraire Ducheſne, rue S. Jacques, à Paris, diſtribue 72 ſortes d'almanachs qui renferment tout, excepté les jours & les mois.

(*b*) C'eſt dans cette rue où les filles d'opéra ont leur école de danſe.

mauvais que celui du commerce : *mais ne voulant point multiplier les productions arides, je publie un* almanach : *un ouvrage auſſi frivole ne tire point à conſéquence, & je permets à tous les ſots de le condamner malgré le titre faſtueux qu'il porte.*

AVIS
DE M.
JEAN NOURSE.

COMME je ne veux point me faire d'affaire avec les héritiers de feu Michel *Noſtradamus*, ni avec les éditeurs des ſublimes almanachs de *Liege* & de *Milan*, productions immortelles qui font la fortune de ceux qui les impriment & l'ennui de ceux qui les liſent, je crois devoir prévenir le public que l'auteur de ce calendrier, qui ne ſe pique pas d'être un *grand ſorcier*, veut ſuivre une carriere différente de tous les aſtrologues, prophetes, aſtronomes qui l'ont précédé; & c'eſt moins pour ſe diſtinguer que pour ne pas dire des ſottiſes, que cet almanach, laiſſant les ſecrets de l'avenir à ceux qui ont en poſſeſſion de s'y

perdre, ne prédira que ce qui eſt arrivé : maniere ſûre de prédire toujours vrai.

On a beau ſe flatter du don de la divination & de la ſageſſe, il n'eſt pas prudent de ſe riſquer à annoncer l'avenir ; & depuis que *S. Bernard* prédit une victoire complete que l'événement changea en une déroute totale, on ne croit plus aux faiſeurs d'almanachs.

ÉCLIPSES

Qui ont échappé pendant l'année 1761 à la ſagacité de Matthieu Lansberg.

IL y a eu pendant le courant de l'année derniere ſix éclipſes, quatre de ſoleil & deux de lune : toutes ont été viſibles ſur notre horiſon.

La premiere de ſoleil arriva en janvier : une fille de ſpectacle abandonnée par ſes amants, c'eſt-à-dire par-tout le monde, & pourſuivie par ſes créanciers, a quitté une ville de province ; & craignant d'occaſioner de vifs regrets à tous les honnêtes marchands avec qui elle a commercé, elle leur a épargné les déſagréments d'un adieu, & après s'être fait précéder par ſes gros bagages, elle eſt ſortie à pied, ſous le prétexte d'aller prendre l'air ; un carroſſe qui l'attendoit dans une rue détournée, l'a menée à la promenade, & cette promenade a été une *éclipſe*.

Un jeune ſeigneur a occaſioné la ſeconde au mois de mars ; ruiné par une fille d'opéra, & ne ſachant quel parti prendre, parce que lorſqu'on a brillé on ſe réſout rarement à paroître dans un état miſérable, il eſt parti de Paris ſous le prétexte d'aller paſſer la revue de l'inſpecteur, mais dans le ſeul deſſein de prévenir le 20 du mois, jour funeſte par l'échéance des lettres de change. La veſtale lyrique a gémi, comme on pleure à l'opéra ; & tandis qu'elle ſavouroit à l'amphithéatre quelque étranger dont l'odeur de *dupe* frappoit agréablement ſes ſens, les créanciers faiſoient du bruit, les huiſſiers cherchoient de tous côtés, & le jeune ſeigneur, pouſſant l'éclipſe juſqu'à ſon dernier période, couroit la poſte. Il paſſa en Suiſſe, où l'envie de ſe faire *un peu* calviniſte le prit ; mais comme les miniſtres & les magiſtrats ne croient plus à ces converſions ſubites, que l'intérêt opere ſouvent dans toutes les religions, ils lui ont fait entendre que ſi des vues humaines l'amenoient à la réforme, il feroit tout auſſi bien de demeurer comme il étoit. Catholique malgré lui, il a pris la route de Gênes, & pour y récupérer le temps

perdu, il s'y eſt ſérieuſement occupé du ſoin important de ruiner une riche veuve, qui, furieuſe de n'avoir plus de bien ni d'amant, a pris le voile pour pouvoir être galante juſqu'à la débauche : c'eſt l'étiquette des religieuſes de toute l'Italie, qui doit cependant le céder au fanatique Portugal & même à la ſuperſtitieuſe Eſpagne ; car, ſi j'en crois le maréchal de Baſſompierre, l'eſprit de coquetterie & le ton de la galanterie ſe ſont nichés à Madrid, juſque chez les *carmélites déchauſſées ;* je ne ſais trop ſi Vénus plairoit ſous cet accoûtrement, mais je n'ignore pas que ſon fils ne plaît jamais mieux que quand il eſt métamorphoſé en *carme.*

Dans le même mois, un homme ſingulier, qui avoit à 38 ans changé quatre fois de religion, a fait un trou à la lune, & s'eſt éclipſé à la faveur de cet aſtre que les filous & les amants ont pris pour leur dieu tutélaire. Toute une ville a été alarmée de ſon départ, moins par amour pour le fugitif que par conſidération pour l'argent qu'il leur a emporté ; mais la protection a fait taire les loix ; & tandis qu'on permet d'arrêter un malheureux officier pour des dettes que le

ſervice du prince a rendu indiſpenſables, on facilite l'évaſion d'un homme qui a fait ſervir la fortune de vingt honnêtes citoyens à l'entretien de trois ou quatre malheureuſes deſtinées à être ſages, s'il eſt vrai que la vertu ſoit, ainſi qu'il le prétend lui-même, l'apanage de la laideur & de la bêtiſe.

La quatrieme éclipſe a pris ſon cours dans le nord; les influences en auroient été plus dangereuſes ſi le ſoleil n'avoit repris le deſſus : un homme qui aimoit mieux l'argent que l'honneur, alloit forcer le ſort à ſe déclarer contre lui-même; mais ſes mauvaiſes intentions ont été découvertes par un *Liégeois*, & le traître éclipſé à propos, à la faveur d'un beau clair de lune & d'une bonne eſcorte, a remis par ſon départ les affaires au ſort des armes.

Les deux autres éclipſes ſont de ſoleil; elles ſont peu intéreſſantes, puiſqu'elles ne regardent que des gens de lettres.

L'une eſt arrivée, le 8 juillet, dans une contrée du nord gouvernée par un prince reſpectable, qui rendroit heureux tous les gens de lettres & tous les artiſtes qui l'adorent, ſi pluſieurs de ceux qui l'environnent ne penſoient que les

bienfaits que leur maître accorde aux talents ſont des larcins qu'on leur fait.

Un homme de lettres, ſacrifié à des ſots qui avoient le petit talent de faire rire de groſſes femmes, s'eſt éclipſé pour avoir eu l'audace criminelle de dire que de mauvaiſes pieces ne valoient rien, & que de pitoyables acteurs étoient ſiffla-bles; mais comme la perſécution n'eſt jamais plus dangereuſe que quand elle eſt formaliſte, les ennemis de l'homme de lettres ont perſuadé au prince que garder des auteurs dans ſes états, c'étoit expoſer la vie ſcandaleuſe des actrices & les ridicules des petits *merveilleux* à des épigrammes; & pour prouver une vérité qui ne pouvoit être qu'utile, le miniſtre, affublé de ſa groſſe perruque, muni de ſon ſcapulaire, & porteur de ſes vaſtes lunettes, a cité tous les publi-ciſtes & les politiques Hollandois & Allemands, dont il alloit impitoyable-ment lire les ouvrages à ſon maître, lorſque le prince impatient s'écria: je ne ſais où peut aboutir tout ce verbiage *hériſſé d'orgueil* & de citations: mais je ſouſcris à votre demande, parce qu'en éloignant cet auteur, je le ſouſ-trais à votre haine.

L'autre *éclipſe*, à laquelle *Phébus* avoit préſidé auſſi, & qu'à cauſe de cela nous nommerons de ſoleil, arriva, à la chûte des feuilles, à un honnête bonze qui décrivant pour ſix *mirams* (*a*) un feſtin qu'un viſir donnoit à l'occaſion d'un grand événement, n'avoit inféré dans ſon détail que 218 aſſiettes de deſſert, tandis qu'on en avoit réellement ſervi 224. Cette omiſſion nuiſible, comme on peut en juger, aux grands intérêts de l'état, indiſpoſa le majordome du viſir; mais cet eſclave n'oſant regarder ſon maître en face, employa la voix d'une ſultane à qui l'âge & les appas décrépits faiſoient porter le nom triſte & oiſif de *Validé*; qualification qu'on donne en Aſie aux femmes qui ne pouvant plus ſervir aux plaiſirs de leur maître, ſont reléguées dans le vieux ſéraïl, où elles ſont d'autant plus à plaindre qu'elles ſont obligées d'être ſages : contrainte pénible dans un pays où la vertu eſt ſubordonnée aux effets du climat, & où les femmes ne pouvant ſuivre l'amour de la continence, qui peut naître avec elles, ſont libertines malgré

(*a*) Monnoie orientale, qui vaut environ un florin de Hollande.

elles, & ne doivent leurs vices qu'aux influences de l'air. Je renverrois les lecteurs qui doutent de ce que j'avance, au préſident *de Monteſquieu*, s'il m'étoit permis de citer dans une bagatelle de l'inſtant, l'ouvrage de tous les peuples & de tous les ſiecles; on devine bien que je parle du livre de *l'eſprit des loix*: production immortelle qui doit être le *bréviaire* des légiſlateurs & des philoſophes; mais écartons ici une érudition déplacée, & revenons à notre éclipſe. Le viſir inſtruit par la ſultane Validé, la même que le chevalier *de Mouby*, dans ſon dernier roman, nomme la fée *Rouſſine*, par alluſion à la couleur de ſes cheveux qui ſont d'un blond haſardé; le viſir informé que deux aſſiettes de noix confites, & quatre ſoucoupes de prunes de *Brignoles* & de dragées de *Verdun*, oubliées dans un repas dont la *carte* (*a*) avoit été remiſe à la cour, pouvoient nuire aux intérêts de l'état, & empêcher que le roi des Vandales ne fût vaincu par les armes de *Sufabi*, à qui la lenteur

(*a*) Mot qui ſignifie la liſte de la dépenſe. Un ambaſſadeur qui avoit été accablé par des paſſages diſpendieux, en envoya le détail à ſa cour; rappellé deux mois après, il en demanda la raiſon; on lui répondit que c'étoit *pour avoir envoyé la carte.*

profonde de ſes deſſeins avoit mérité le nom de *temporiſeur*, crut qu'il étoit de ſa dignité de renvoyer le bonze ; & cette éclipſe qui attira la curioſité de toute l'Aſie, eut pour principe ſix aſſiettes de deſſert ſur leſquelles les aſtrologues & les poëtes ont déjà fait deux gros volumes, que le viſir a fait dépoſer dans la bibliotheque publique de l'empire.

Tandis qu'armé de l'aſtrolabe d'Uranie, j'étudiois les aſtres pour voir s'il n'y auroit pas quelqu'autre éclipſe qui pût intéreſſer la curioſité d'un aſtronome ; qui le croiroit ? lorſque le 25 novembre le public s'attendriſſoit ſur le deſtin de *l'Andrienne*, on découvrit dans le ſein même du ſpectacle une *comete* à longue queue, qui ayant d'abord paru à Bruxelles, s'étendit juſqu'à la Haye, où elle ceſſa d'être vue pour aller briller ſur l'horiſon d'Amſterdam.

Un aſtrologue Brabançon étant venu à tire-d'aile en Hollande pour fixer cette comete, manqua ſon opération, moins parce que les temps lui furent contraires, que parce que l'examen de ce phénomene devant être fait dans l'ombre du myſtere, l'indiſcrétion de l'aſtrologue en

fit exactement *le secret de la comédie;* d'ailleurs, soit que les organes de cet homme fussent mal conformés, soit que sa lunette ne valût rien, il s'égara dans le firmament, au point de s'imaginer que tout ce qu'il appercevoit étoit la comete qu'il cherchoit; tous les spectateurs riant de l'imbécillité de l'astrologue, qui se dégradoit lui-même, il demanda si on le prenoit pour un sot : on lui répondit poliment que oui; plus poliment encore il répliqua qu'il s'en doutoit, & de politesse, il voulut sortir; mais un grand homme qui étoit à côté de lui, lui dit qu'on payoit en sortant du spectacle comme en y entrant. L'astrologue, surpris de ce propos, en demanda l'explication, & sa curiosité fut satisfaite aux dépens de sa bourse.

Ce que je viens de dire n'est pas une énigme pour la Haye; mais cette anecdote demande une explication : la voici :

Un Bruxellois employé dans le *génie*, & probablement meilleur ingénieur qu'astrologue, s'étant apperçu qu'il avoit perdu sa femme, (avantage que beaucoup de maris de ma connoissance ambitionnent) & trouvant dans une armoire une lettre que sa chaste moitié

avoit oubliée, la lut avec émotion; & y vit que la Haye étoit le théatre de ſon déshonneur (*a*). N'écoutant que le deſir de ſe faire déclarer *cocu* publiquement, il arrive en Hollande, avec des recommandations qui lui firent obtenir la permiſſion d'arrêter ſon infidelle. Que fait mon imbécille? ne croyez point que faiſant des perquiſitions ſecretes, il cherche à s'aſſurer du lieu où ſa femme peut être; non, elle aime le ſpectacle, dit-il; donc elle y ſera. Tout plein de cette judicieuſe conſéquence, il vole à la comédie, avec un officier de juſtice. Toutes les femmes qu'il voit en man-

(*a*) Si les hommes ont été injuſtes en prétendant que, libres de manquer à leurs ſerments & à leur devoir, ils pourroient violer les loix ſacrées du mariage, ſans qu'il en réſultât contr'eux le moindre inconvénient, il faut convenir que le préjugé qui déshonore le mari d'une femme adultere, eſt bien plus injuſte encore. Cette maxime, ſans doute trop ſévere, n'a été établie que pour exciter le mari à veiller ſur la conduite de ſa femme, & empêcher auſſi qu'il n'ait la baſſeſſe d'en partager l'infamie; car ſi j'en excepte l'Aſie, il n'eſt aucun pays où un homme, complice de ſa femme, ne ſoit puni. Il y a des loix qui prononcent même la peine de mort; mais en léviſſant contre de pareils époux, épargnons ceux que les déſordres de leurs femmes affligent aſſez, ſans qu'on leur imprime la tache du deshonneur. Le bon & naïf *la Fontaine*, dont j'aime aſſez la morale indulgente, dans de pareils cas, a bien raiſon de dire *qu'être cocu & l'ignorer, ce n'eſt rien, & que l'être & le ſavoir, c'eſt peu de choſe.*

telet

telet doivent être la ſienne, puiſqu'elle en a un. Enchanté de ſon heureuſe découverte, il met tout le ſpectacle dans ſa confidence; & quelqu'un de ma connoiſſance ayant demandé quel eſt ce pauvre cocu, il répondit bonnement, *c'eſt moi, Monſieur.* L'indiſcrétion de cet homme, ayant fait aſſez grande fermentation au ſpectacle, courut bientôt par la ville; la femme, bien-loin d'être à la comédie, ſoupoit tranquillement avec ſon amant, lorſqu'elle apprit ce qui ſe paſſoit, & ne voulant point riſquer ſa liberté & ſes plaiſirs, elle fit venir un carroſſe & partit le même ſoir pour Leyde, d'où elle s'eſt rendue le lendemain à Amſterdam. Le mari, impatient de rentrer en poſſeſſion d'un bien que depuis long-temps on partageoit, lut l'affiche de la comédie; & le deſir de voir *Spartacus* ne lui ayant pas permis de ſuivre ſon premier projet, il vint au ſpectacle, qu'il trouva froid par la raiſon, dit-il, que les acteurs n'avoient pas les poumons aſſez forts pour *mugir* comme *Dubois* (*a*) ou pour *beugler* com-

(*a*) Ce Dubois, qu'on dit preſque honnête homme, parce qu'il en joue les rôles, paſſe pour avoir des mœurs; & je lui en croirai, quand il me prouvera

me le petit *Neuville*, acteurs déteſtables, qui n'ayant pour tout mérite qu'un gonflement de boyaux, au moyen duquel ils *vomiſſent* les vers ſi énergiquement, que la *nauſée* devenant générale, ſe communique à tous les ſpectateurs.

Notre ingénieur dégoûté du ſpectacle, où il a cependant joui de l'avantage d'être lorgné par les femmes les plus aimables, reprit enfin la route de Bruxelles, en diſant d'un ton de bon homme, qu'il n'auroit jamais cru qu'une femme pût manquer à ſon mari. On juge par ce mot, que *Colin n'a pas voyagé*.

NAISSANCES DES SOUVERAINS & Princeſſes de l'Europe.

DONNER l'âge des princes qui gouvernent, c'eſt cauſer de l'inquiétude aux peuples; en effet, ſi leur regne eſt doux, on alarme leurs ſujets en faiſant voir que les beaux jours dont ils jouiſſent touchent inſenſiblement à leur terme: ſi au contraire les peuples ſont

qu'il eſt marié à la *grand'mère* avec laquelle il vit, & que chacun croit ſa femme avec d'autant plus de raiſon qu'elle eſt laide.

gouvernés par un ſceptre de fer, leurs criſes redoublent quand ils s'apperçoivent que ſuivant le cours de la nature, leurs malheurs ne ſont pas prêts de finir. Ainſi je crois qu'il vaudroit mieux détailler les belles actions des princes que de dire quel jour & quelle année ils ſont nés. J'avoue que les tailleurs perdroient à la ſuppreſſion de ces époques, qui deviennent en Allemagne un objet de cérémonial, c'eſt-à-dire une affaire importante; car la grave étiquette forme l'occupation la plus eſſentielle des ſoixante *quartiers*. Si l'anniverſaire de la naiſſance n'étoit plus une affaire d'état, les *gala* diminueroient, & le plaiſir de la repréſentation s'éclipſeroit avec eux. La manie de célébrer l'anniverſaire de la naiſſance eſt ſi conſidérable en Allemagne, qu'elle paſſe de la cour à la nobleſſe, & de la nobleſſe chez le ſimple bourgeois. J'ai vu dans le comté de Hanau toute une ville en gala; frappé de la gaieté qui étoit répandue ſur les viſages de tout un peuple *endimanché*, je demandai s'il étoit arrivé quelque événement heureux au landgrave de Heſſe-Caſſel, ſouverain de ce charmant pays: on me répondit que non, mais que

la femme du *chapelier* du coin entrant ce jour-là dans ſa vingt-ſeptieme année, on étoit en gala pour la féliciter. Je hauſſai les épaules & je partis pour l'Italie, où les anniverſaires des naiſſances ne ſont point célébrés ; mais ce ridicule s'y cache ſous une autre forme, & les noms de ſaints qu'on porte amenent une fête. Or il eſt à remarquer que l'uſage de faire des préſents aux femmes le jour de leur fête les a engagées à dépouiller inhumainement la légende pour prendre les noms de toutes les vierges & martyres, dont le cardinal *Baronio* a enflé ſa chronique ſacrée, que le fameux Adrien *Baillet* a élaguée avec raiſon (*a*).

J'ai vu à Milan une cantatrice qui étoit en courroux toutes les fois qu'elle réfléchiſſoit qu'elle n'avoit que vingt-deux noms de baptême ; ſes amants, bien plus courroucés qu'elle, auroient bien voulu qu'elle n'en eût eu qu'un.

La *naiſſance* des princeſſes devient un objet épineux, & je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de toucher cette

(*a*) L'abbé Baillet eut le ſurnom de *dénicheur de ſaints*, parce que l'erreur & l'aveugle crédulité ne le guiderent point dans la légende qu'il publia.

corde délicate : une ſcene dont j'ai été témoin eſt une leçon expreſſive que je ne puis oublier. Une princeſſe à laquelle j'avois l'honneur de faire ma cour, reçut *l'almanach royal* de Paris, paſſa vîte à l'article des naiſſances & mit le calendrier en pieces : *la bête*, s'écria-t-elle ! *42 ans ! il faut avouer que vos François ſont bien ſots.* L'exclamation de la princeſſe me ſurprit d'autant plus, que je lui comptois au moins 50 ans ; mais le reſpect m'engagea à me mettre de ſon parti, & je la ſervis en clabaudant contre le pauvre faiſeur d'almanachs. Comme je ne veux pas que le mien ait le même ſort, je tairai l'âge des princeſſes, & par là je ne manquerai ni à la vérité ni aux *alteſſes.*

HÉROS DU SIECLE.

IL y en a ſept ; qui ſont-ils ?

. . . . . *c'eſt lettres cloſes,*
Devine ſi tu peux, & choiſis ſi tu l'oſes.

FINANCIERS HEUREUX.

Aucun d'eux n'eſt heureux, & pas même *Alcidor.*
Il cherche le plaiſir, & le plaiſir l'évite ;
En vain mille flatteurs, ſubjugués par ſon or,
Encenſent à l'envi ſon prétendu mérite.

Ces bals & ces feſtins, ces jeux & ces concerts,
Qui du ſein de Paris attachent l'univers,
Sont pour ce financier une ſource de peine;
Un forçat qui gémit ſous le poids de ſa chaîne,
Eſt cent fois plus heureux que lui.
Jouet des grands, trompé par ſa maîtreſſe,
Défiant, ſoupçonneux, il n'a pas un ami:
A l'amuſer en vain chacun s'empreſſe,
Dans le ſein des plaiſirs il reſpire l'ennui.

État des filles de ſpectacle, riches & ſages.

Qu'on m'en nomme une; je la connoîtrai.
Non l'auſtere ſageſſe
N'habite point à l'opéra,
Depuis que la *Sallé*, danſeuſe enchantereſſe,
Ne vit plus dans ce pays-là.
N'allez pas la chercher non plus
Au théatre François; ſes aimables actrices
Diroient que vos pas ſont perdus.
En effet les couliſſes
Ne ſont en aucun temps l'aſyle des vertus.
Silvia, *Catinon* giſſent dans l'autre monde,
Ainſi gardez-vous bien
D'aller faire la ronde
Sur le théatre Italien.
Je ne vous parle point de la ſcene lubrique
Où l'amour libertin
Regne ſous le beau nom de l'opéra comique:
Des nymphes de ce lieu le ſcrupuleux eſſaim
N'a jamais connu la ſageſſe;
Et les filles de cette eſpece
N'ayant pour Sigisbés
Que des robins & des abbés,
Doivent ſe faire honneur d'être un peu libertines,
Ou de courir à leurs ruines.

NOMBRE DES JOURNAUX imprimés en Europe.

172. Combien de *bons* ? celui *des ſavants* & cinq autres. Combien de *médiocres?* celui de *Trévoux* & huit autres. Combien de *déteſtables?* celui de *Fréron* & cent cinquante-ſix autres, dans leſquels vous aurez l'attention de comprendre *le journal du commerce*, *la feuille néceſſaire*, *l'avant-coureur*, *le monde*, *la ſpectatrice*, ouvrages mauvais *par excellence.*

THÉATRE FRANÇOIS DE PARIS,

Avec une note ſur chacun des acteurs.

ARMANT joue, depuis 38 ans, les valets avec une vérité que feu *Deſchamps*, tant applaudi, n'a jamais pu ſaiſir ; il eſt goutteux, & il l'a mérité *in utroque.*

Granval repréſente, depuis 33 ans, les petits-maîtres plus ſupérieurement que *Baron* & que Dufreſne : il a certains rôles dans la tragédie où il approche de ces deux grands acteurs. Granval joint au talent de la comédie celui de

la poéſie, dans lequel il a eu quelques ſuccès qui font un peu rougir la pudeur; mais le théatre ſur lequel on joue ſes pieces, eſt hors de la ville, & les fauxbourgs ſont faits pour les amours libertines.

Après avoir paſſé en revue toutes les actrices, il s'eſt attaché à mademoiſelle Dumeſnil, avec laquelle il vit maritalement, c'eſt-à-dire, dans un appartement ſéparé.

Dangeville, neveu du fameux Dangeville *le niais*, joue, depuis 22 ans, ſes rôles avec une expreſſion imbécille qui marque toutes les nuances de ce caractere; c'eſt un honnête homme qui vit avec ſa femme; exemple qu'on ne ſuit guere au théatre François.

Dubois, fils naturel, ſi l'on en croit la chronique ſcandaleuſe, de *Sarazin*, acteur eſtimable, qui n'avoit que cette malheureuſe foibleſſe qui tient ſi fort à l'humanité, joue, depuis 26 ans, au théatre François: ſes rôles ont varié, il a débuté par les amoureux dans les deux genres. Forcé d'abord dans le tragique, plus vrai dans la comédie, il a joué pendant quelque temps en ſous-ordre les petits-maîtres avec ſuccès.

M.

M. le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, qui aime le théatre & par conséquent les talents, crut appercevoir dans Dubois les qualités nécessaires à un comique ; l'acteur docile a pris cet emploi, & joue aujourd'hui les valets, non pas avec la supériorité d'Armant, mais avec assez de vérité pour plaire. Il a remplacé *le Grand* dans les récits de la tragédie, & l'a surpassé. Mademoiselle Dubois débuta en 1745 par le rôle de *Lisette* dans les folies amoureuses ; elle ne réussit pas assez pour pouvoir demeurer à Paris, & *Turin* qui n'a pas le droit d'être aussi difficile que *Paris*, en fait de comédie seulement, la reçut avec transport. La noblesse Piémontoise la trouva de son goût, le lui dit, elle fit l'incrédule, mais les bourses de sequins commencerent à l'émouvoir, & elle finit par se rendre à tous ceux qui vinrent essayer de la persuader avec des arguments aussi convaincants.

Les François qui étoient alors en Italie, attirerent mademoiselle Dubois à Gênes ; les Autrichiens, devenus maîtres de cette ville, voulurent l'être de notre actrice : mais son cœur n'étoit plus à

elle ; un officier d'un prince allié de la France, priſonnier des vainqueurs, ſe vengea ſur mademoiſelle Dubois, qui l'aimoit de bonne foi, puiſqu'elle prenoit des précautions pour le tromper. Depuis ce temps, cette actrice, à l'exemple de toutes celles qui ne ſont point ſédentaires, a battu la campagne, & fatiguée des plaiſirs provinciaux, elle s'eſt retirée depuis quelque temps à Paris, d'où le premier caprice la fera partir pour aller reprendre ailleurs le théatre, qu'on ne quitte jamais qu'à regret, quand on a de l'amour-propre. Eh ! quelle eſt la femme qui n'en a pas ?

Rara avis in terris.

Bonneval fait, depuis 20 ans, les rôles à manteau & de petites brochures qui ne valent pas grand'choſe : il eſt grimacier au théatre & mielleux dans la ſociété ; peu difficile ſur le choix des femmes, il vit avec une vieille fille qui eſt laide, tandis que mademoiſelle Bonneval, qui eſt fort jolie, prend ſes ébats avec *Paulin*, dont nous allons parler.

Paulin débuta, en 1742, par les premiers rôles dans la tragédie ; quoiqu'il

eût rendu médiocrement le rôle de *Rhadamiſte* dans la piece de ce nom, on crut lui découvrir le germe du talent, & M. de Voltaire, qui le protégeoit, lui donna peu de temps après le rôle de *Polifonte* dans *Mérope*. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il donnoit le rôle de cet uſurpateur à ce jeune homme, il répondit: *c'eſt un tyran que j'éleve à la brochette*. Croiroit-on que ce fameux poëte, le pere nourricier du théatre François, ait dit de *Paulin* que c'étoit un des acteurs qui rendoit le mieux un vers? Un pareil jugement fait plus d'honneur à la complaiſance qu'au goût de M. de Voltaire. Paulin, depuis la mort de l'eſtimable *Monmeny*, joue les payſans, & les connoiſſeurs aiment mieux voir en lui le *jardinier* que le *tyran*.

Le Kain fauſſement appellé *le ſerrurier*, car il ne l'a jamais été, ſon métier étoit de travailler en acier les inſtruments propres aux opérations de la chirurgie; un de ſes parents, plein des préjugés injuſtes du petit peuple, qui déſhonore les comédiens, venant un jour me parler de l'opprobre prétendu que le Kain alloit répandre ſur toute ſa famille, m'ajouta qu'il gagnoit dans ſa

profeſſion juſqu'à 18 liv. par jour ; cette réflexion m'entraîna, & je le blâmai, non-ſeulement de s'être fait mauvais comédien, mais d'avoir ſacrifié une fortune aſſurée à des déſagréments que la cabale, le nom de M. de Voltaire & des circonſtances imprévues lui ont évités. Cet acteur n'eſt pas ſans quelques talents, il a celui de la repréſentation, des geſtes & des attitudes dont il fait une étude méchanique chez lui ; mais toujours au delà de la nature, il n'eſt jamais dans une aſſiette tranquille, & ce qu'il joue avec moins de mal-adreſſe, ce ſont ces rôles de force qui vont à tous ceux qui ont du poumon.

La réputation de le Kain s'eſt ſoutenue beaucoup plus long-temps que les vrais connoiſſeurs ne l'eſtimoient, & le tiers de Paris eſt encore pour lui ; il y a même plus d'une province en France où le Kain eſt adoré, & on y deſire ſon retour comme celui d'une comete dont l'apparition a procuré une année abondante : ſyſtême populaire, bien digne de celui qui en eſt l'objet & de ceux qui l'adoptent.

Il eut, en 1751, une diſpute fort vive avec mademoiſelle Cléron, & il eut

même l'insolence de lui adresser une lettre que le *verbeux* chevalier de *la Morliere* lui composa ; elle finissoit par ces mots : *le meilleur moyen de vous venger de moi, c'est de me donner une de vos nuits.* L'actrice s'emporta, comme on peut se l'imaginer, mais le temps & l'habitude où ses rôles la réduisent de dire au difforme le Kain, *cher prince, je vous aime*, & mille autres petites circonstances ont rétabli la paix dans le ménage.

Bellecour joue, depuis dix ans, les seconds rôles dans les deux genres, & double souvent Granval dans les premiers ; son début fut malheureux dans le tragique : le *glorieux*, dans lequel il échoua ensuite, alloit le faire renvoyer, lorsque la petite comédie du *babillard* le releva : le temps, sa figure fort jolie au théatre, sa constance & une extrême envie d'être utile, ont levé les obstacles & l'ont fait recevoir.

Comme il connoît assez bien les ballets & l'architecture théatrale, il préside, de la part de sa compagnie, à la danse & aux décorations.

Une garde-robe brillante & des dépenses qu'un acteur modeste ne fera ja-

mais, ayant dérangé conſidérablement Bellecour, il a cru que mademoiſelle *Beaumenard* pouvoit rétablir ſes affaires; & le mariage, ce ſacrement ſi redoutable pour la comédie, les a unis : il me reſte à leur dire avec plus d'aménité que *Cléopatre* n'en mit en faiſant ces affreux adieux à *Antiochus* & à *Rodogune* :

Et pour vous ſouhaiter tous les *bonheurs* enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui *vous* reſſemble !

Préville étoit à Lyon, lorſqu'il apprit la mort du naturel & inimitable *Poiſſon*; il partit, arriva à Paris, débuta & fut reçu ſur le champ; c'eſt le Céſar des comédiens par la célérité de ſon ſuccès, & il peut dire :

Veni, vidi, vici.

Cet acteur a de la vérité & de la gaieté dans ſon jeu; on a remis pour lui la mauvaiſe comédie du mercure galant, qui tomba tout à plat lorſque l'eſtimable *Lanoue* la fit remettre en 1745. Préville, qui y fit en 1752 ſept rôles avec une variété pleine d'intelligence, la porta aux nues, & elle valut

prodigieusement de l'argent à la comédie pendant tout l'hiver de 1753.

Brisard a remplacé Sarazin depuis quatre ans, & on ne peut bien le louer qu'en disant qu'il est presque égal à son prédécesseur dans la comédie, & qu'il le surpasse dans le tragique; cet acteur, qui est aujourd'hui un des principaux ornements de la scene Françoise, a joué long-temps les premiers amoureux à Lyon, sans qu'on lui entrevît même des dispositions heureuses. Il est des hommes chez qui le germe du talent se développe tard, & Brisard en est un.

Blainville a débuté en 1757 par le grand-prêtre dans *Athalie;* il a quelques talents & devient nécessaire dans une troupe nombreuse, où tous les acteurs ne peuvent pas être de la même force.

Mollé reçu depuis un an, joli comédien, mais inférieur à *Dalainville* son frere dans la tragédie.

ACTRICE DU MÊME THÉATRE.

Mademoiselle *Dangeville* joue depuis 32 ans les rôles de soubrette avec une vérité & une finesse qui ont réuni tous

les ſuffrages en ſa faveur : elle a deux époques ſingulieres dans ſa vie ; un Américain amoureux d'elle, voyant que ſes inſtances & ſon or ne pouvoient émouvoir l'actrice, devint fou ; un François qui avoit éprouvé d'elle les mêmes rigueurs, ne fut pas plus ſage & ſe jeta dans un puits. Mademoiſelle Dangeville, qui jouit d'une fortune aiſée qui peut être le fruit de ſon économie, a toujours mené une vie très-réguliere : on lui a ſoupçonné quelques amants ; mais on n'auroit pu affirmer qu'elle en avoit.

Mademoiſelle *Gauſſin*, fille d'une ouvreuſe de loges, eſt née en 1710. Il y a 31 ans qu'elle eſt au théatre François ; mais ſa deſtinee a été bien différente de celle de mademoiſelle Dangeville : celle-ci a toujours régné ſur la ſcene & ſur-tout depuis la retraite de mademoiſelle *Quinaut*. Trente aſpirantes ont cherché à ſe mettre ſur les rangs en débutant par ſes rôles, & toutes n'ont ſervi qu'à marquer ſa ſupériorité & augmenter l'éclat de ſon triomphe ; l'autre au contraire a été éclipſée par les grands ſuccès de mademoiſelle Cléron, qui occupe preſque

ſeule toute la ſcene Françoiſe, parce que tous les rôles ſont pour elle. Monſieur de Voltaire, oubliant les obligations qu'il avoit tout à la fois à l'amante & à l'actrice, a été le premier qui a fixé l'attention des auteurs & du public ſur mademoiſelle Cléron. Mademoiſelle Gauſſin a eu 1372 amants dont on a les noms; un des plus aimables fut le comte de T***, lieutenant-général des armées du roi & gouverneur de B***; elle en a eu une fille mariée en 1755 à un entrepoſeur de tabac dans une petite ville de la Champagne.

Mademoiſelle Gauſſin, qui n'*a jamais cru* (ce ſont ſes termes) *qu'on pouvoit refuſer un galant homme qui demandoit de bonne foi*, compte preſque tous les auteurs au rang de ſes amants, ſi on peut appeller de ce nom des voyageurs qui vont ſe déſaltérer à une fontaine qui eſt ſur un grand chemin pour la commodité des paſſants.

Tavalégo, danſeur médiocre du grand opéra, a épouſé la veuve d'*Hector*; ce mariage a fait rire tout Paris; on prétend même qu'on y travaille à la vie de cette nouvelle *Lycoris*, qui nous

arrivera un de ces jours par le canal du grand éditeur monſieur Jean Nourſe ; ſi l'auteur veut être vrai, il doit être bien amuſant : c'eſt pour ne point anticiper ſur ſes droits, que je tais ici beaucoup d'anecdotes qui intéreſſeroient à coup ſûr la malignité humaine.

Mademoiſelle *Dumeſnil* joue depuis 25 ans les rôles de reine & de mere, elle a ſurvécu à ſa réputation ; & depuis que mademoiſelle Cléron s'eſt emparée du théatre François, il ne reſte à mademoiſelle Dumeſnil que *Cléopatre* dans *Rodogune*, *Mérope* dans la tragédie de ce nom, & *Clitemneſtre* dans *Iphigénie*, rôle par lequel elle débuta à Paris.

Elle a eu dans la retraite où elle a toujours vécu quelques amants & beaucoup d'enfants.

Mademoiſelle *Gautier* joue depuis 20 ans tout ce qu'on veut qu'elle joue ; ſon début fut très-brillant, mais ſoit inconſtance de la part du public, ſoit rétractation d'un ſuffrage lâché trop inconſidérément, elle ne fait plus qu'une légere ſenſation ; il y a près de dix ans qu'elle épouſa *Drouin*, homme de bonnes mœurs, qui commençoit à plaire,

lorsque s'étant démis *le tendon d'Achille* dans la comédie des *hommes*, il voulut remonter trop tôt sur la scene, & se cassa, sur le théatre de la cour à Fontainebleau, ce tendon dans la comédie de l'indiscret. Honoré des bienfaits de la cour, il a quitté la scene sans espoir d'y remonter.

Mademoiselle *Clérón* occupe le théatre François depuis 19 ans avec le plus grand éclat; cette actrice est peut-être la seule, depuis la création du théatre, qui ait donné une idée de la perfection du genre déclamatoire, ou plutôt de la maniere vraie & intéressante de rendre les grands mouvements de l'amour & de la fureur; elle a débuté sur le théatre de l'opéra-comique, passé delà aux Italiens, au grand opéra, & enfin aux François où la gloire l'attendoit : elle a été fort connue dans sa premiere jeunesse par le fameux roman de *Fretillon*, production peu vraie & indigne du conseiller au parlement de Normandie qui en est l'auteur : galante, voluptueuse & peu intéressée, elle a fait des passions qu'on ne lui pardonne pas, & quelques-unes qui lui font honneur.

Mademoiſelle *Hus* joue depuis 9 ans quantité de petits bouts de rôles ; ſon nom eſt plus célebre par les amours, les fureurs, les prodigalités, les abandons & les retours de monſieur Bertin, que par ſes propres talents ; madame ſa mere a fait, en 1756, une comédie dans laquelle elle eut la complaiſance de peindre ſa fille & ſon amant ; mademoiſelle Silvia, qui jouoit dans cette comédie, intitulée *Plutus, rival de l'amour*, vint l'annoncer au public par ces quatre vers :

Meſſieurs, par un long étalage
Je ne viens point mendier un ſuccès,
Ni vous parler en faveur de l'ouvrage :
L'auteur eſt femme & vous êtes François.

Le parterre, inſenſible à la cajolerie qu'on lui faiſoit, fut équitable, & la piece trouvée mauvaiſe ; il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que monſieur *Bertin* étoit le *Plutus* de la comédie, & le marquis de la V*** l'*amour*. Le ſieur *la Chaiſſagne*, auteur ſifflé & aujourd'hui ſecretaire de quelque homme des vivres, le même qu'on dit être fils naturel de mademoiſelle Lamothe, que meſſieurs les premiers gentils-

hommes de la chambre, armés d'un bras d'airain, ont enfin chassée de la comédie où elle étoit depuis quarante ans, fut le premier qui rendit mademoiselle Hus infidelle à son financier; les lecteurs me dispenseront de donner ici la liste des heureux, le calendrier deviendroit trop considérable; d'ailleurs cela auroit un air d'indiscrétion qu'on ne veut point afficher dans un ouvrage qui courra le monde, si le monde ne court pas après lui.

Mademoiselle *Préville* joue depuis 5 ans; sa figure est noble au théatre, & il y a certaines pieces dans lesquelles elle fait plaisir : elle est la femme du comédien dont nous avons parlé plus haut.

Il y a encore mademoiselle *le Kain*, reçue à cent francs par mois, & trouvant mieux d'un autre côté; mademoiselle du Bois qui promet beaucoup, & dont pour cette fois nous ne louerons que les talents.

Les comédiens de Paris comptent parmi eux des invalides, c'est-à-dire, de vieux combattants, qui, ne pouvant plus porter le harnois, obtiennent une retraite honorable; d'autres qui

combattant mal ſont obligés de quitter les drapeaux ; & enfin, des mécontents qui ſe retirent, parce qu'ils prétendent qu'on leur a fait un *paſſe-droit*.

Invalides.

Clavareau, pere,
Berci,
Dufreſne (le fameux) } hommes.
Drouin,
Saraxin,

Meſdemoiſelles,

Quinault, l'ainée,
Quinault, cadette, } femmes.
Jovenot,
Du Bocage,

Retirés par force.

Fierville, grand acteur à manteau : il a 83 ans ; une diſtraction qu'il eut à la toilette de mademoiſelle Gauſſin, & qui lui fit prendre un *écrin* de diamants pour ſa *lunette*, engagea les gentils-hommes de la chambre à le renvoyer avec la moitié de la penſion ; c'eſt condamner un homme au fouet, & dire à l'exécuteur, *touchez peu*.

Le Grand,

Baron. On n'avoit reçu celui-ci qu'à cauſe de ſon nom qui étoit en vénération au ſpectacle.

ACTRICES retirées par force.

Meſdemoiſelles,

Dangeville,
Duchemin,
Deshayes,
La Batte,
La Traverſe,
Poiſſon,
Lamothe,
Lavoye.

ACTEURS retirés de leur propre mouvement.

Fleuri, avec *penſion*; il eſt actuellement à Metz, & joue encore les premiers rôles dans les deux genres.

Prin, ſans *penſion*; il a des talents: il joue dans les provinces méridionales de France.

Dalainville, ſans *penſion*, fait les premiers rôles en Hollande.

ACTRICES dans le même cas.

Meſdemoiſelles,

Gautier, non l'épouſe de Drouin, mais une actrice qui vient de mourir à Lyon, après avoir porté pendant 33 ans la robe de *carmélite déchauſſée ;* comme elle s'étoit retirée avec la penſion, elle l'a touchée juſqu'à ſa mort ; mais émule d'une religieuſe du même ordre, connue ſous le nom de *ſœur Louiſe de la miſéricorde*, (la ducheſſe de la Valiere) *elle rendoit à la vertu les bienfaits qu'elle avoit acquis par le crime :* ce ſont ſes termes ; la ſœur Gautier prenoit, par année, 24 liv. ſur les 1000 qu'elle touchoit, & le ſurplus, pendant 33 ans, a été verſé dans le ſein des malheureux.

Mademoiſelle *Beaumenard*, retirée *ſans penſion* pour afficher la tendreſſe en s'attachant avec obſtination à un homme de nom qu'elle n'aimoit pas, ayant repris, depuis, le train de ſon état, mariée à Bellecourt, comme nous l'avons dit, & rentrée enfin au théatre où elle a joué avec beaucoup de gaieté les rôles de *Zerbinette* dans *les fourberies de Scapin*, & de *Nicole* dans

dans *le bourgeois gentilhomme ;* ſon mari a donné une comédie il y a trois mois, ſous le titre des *fauſſes apparences*, qui a eu quelque ſuccès.

Mademoiſelle *Brillant*, retirée ſans ſcandale & ſans *penſion ;* elle eſt aujourd'hui dame de paroiſſe, s'attache, depuis la publication du colporteur, à édifier *gratis* ceux qu'elle a ſcandaliſés pour leur argent.

THÉATRE ITALIEN.

Mario Baletti joue depuis 46 ans ſur ce théatre, & depuis cinq années ſeulement il a quitté les rôles de jeune amoureux qu'il jouoit, comme on peut le faire à ſoixante-dix ans ; ce trait me rappelle une anecdote du fameux Baron, qui, repréſentant à près de 80 ans *Rodrigue* dans le Cid, ſe jetoit aux pieds de Chimene encore aſſez leſtement, mais il falloit que deux garçons de théatre le ramaſſaſſent ; Chimene avoit beau lui dire de ſe lever, la durée de ſon reſpect étoit forcée, & il ne dépendoit pas de lui d'obéir à ſa maîtreſſe.

Deheſſe, né, à la Haye, d'un prince, dit la chronique, de la maiſon de Heſſe,

représente les comiques & les payſans ſur le théatre de Paris depuis 28 ans ; il a beaucoup de talents, & avant que *Noverre* parût, il avoit la réputation du plus grand maître des ballets de l'Europe.

Ciavarelli, Sicilien, joue depuis 22 ans les rôles de Scapin, c'eſt ce qu'en Italie on nomme *Briguel ;* perſonne n'a une phyſionomie de *ſcélérat* auſſi marquée, & perſonne n'eſt plus honnête homme ; pieux ſans hypocriſie, compatiſſant ſans oſtentation, tout étonne dans ce Sicilien, & j'oſe dire qu'il fait beaucoup d'honneur à ſon état.

Rochard eſt de Paris ; il quitta, en 1740, le barreau où il avoit une charge de ſubſtitut du procureur-général, & la ſacrifia par inconduite au théatre ; il joue depuis ce temps tous les rôles, & ſur-tout dans les parodies, où il brille par la netteté & le goût qu'il met dans ſon chant ; ſes camarades l'accuſent d'aimer leur argent, mais il faut, diſent ces bonnes gens, ſupporter ſes amis avec leurs défauts.

Carlin Bertinazzi, de Turin, joue depuis 20 ans les rôles d'arlequin avec un ſuccès qui l'approche des *Dominique*

& des *Tomaſſin*; beaucoup de farceurs ſont venus pour le remplacer, parce qu'il n'attend qu'un ſucceſſeur pour ſe retirer, mais ces prétendants étoient ſes *ſinges* & non pas ſes *émules*.

Baletti, fils de *Mario*, joue depuis 18 ans les rôles de premier amoureux dans les pieces Italiennes & Françoiſes; il a de l'intelligence, mais les organes ſont contre lui; il a été très-bien élevé & a fait de très-bonnes études.

Veroneze fait depuis 20 ans les rôles de *pantalon* avec une médiocrité continue; il eſt auteur très-fécond, & l'on compte que depuis qu'il eſt à Paris, il a mis au théatre Italien 37 pieces: on l'accuſe de.... Mais ſi vous écoutez le peuple, tous les Italiens ont ce goût-là.

Champville, frere de *Préville*, du théatre François, joue les amoureux dans la comédie, & les payſans dans les parodies: il a été penſionnaire pendant dix ans, & il eſt reçu depuis 1759.

Veroneze, fils du Pantalon, eſt un *bouche-trou* très-médiocre; le crédit de ſes ſœurs l'a fait recevoir il y a trois ans.

Il y a encore quelques autres acteurs à penſion dont nous ne parlerons pas.

ACTRICES.

Mademoiſelle *Deheſſe*, femme du comédien de ce nom, eſt fille du fameux Tomaſſin; elle a été long-temps connue ſous le nom de *Catine* : elle joue depuis 35 ans tout ce qu'on veut lui faire jouer; elle avoit pris d'abord l'emploi des ſoubrettes qu'elle a quitté par docilité pour le goût du parterre, qui donne en deſpote la loi aux auteurs & aux acteurs de Paris.

Mademoiſelle *Riccoboni*, bel eſprit, auteur, femme galante, mais fort mauvaiſe actrice, joue depuis 26 ans quelques amoureuſes; ſon âge & ſa taille lui ont fait abandonner cet emploi pour prendre les perſonnages de *mere* qu'elle n'a jamais remplis dans l'état civil, quoiqu'elle y travaille infatigablement depuis 45 ans.

Un homme d'eſprit, qu'elle avoit trompé, compoſa contre elle cette épigramme marquée au bon coin :

Quand je prétends me venger d'une femme,
Dont les vices honteux empliſſent l'univers,
Je ne vais point chercher le ſel de l'épigramme,
Je la nomme, & ſon nom la peint mieux que mes vers.

Mademoiſelle *Biancolelli*, (appellée vulgairement mademoiſelle *Thereſe*) fille du dernier *Dominique*, connu par une traduction d'*Horace* & quelques bonnes parodies, joue depuis 24 ans les premieres amoureuſes dans le François; elle devoit aller plus loin, mais le public, qui a par-tout des idoles qu'il ne veut jamais quitter, ne l'a pas aſſez encouragée : plus heureuſe que l'actrice dont nous venons de parler, mademoiſelle Biancolelli a eu le bonheur d'être mere plus d'une fois.

Mademoiſelle *Favart* joue depuis 13 ans dans les parodies, où elle fait un grand plaiſir; il y a quelque temps que la manie d'être auteur la gagna; elle a des *fabriquants* dont elle veut bien adopter le travail : ceux qui ignorent que mademoiſelle Favart ne ſait pas lire, croient qu'elle compoſe les pieces qu'elle met ſous ſon nom. Le maréchal de Saxe l'aima aſſez pour l'enlever à ſon mari; elle étoit la ſultane favorite, lorſque ce héros mourut à Chambord : on fit à cette occaſion les quatre vers ſuivants :

*O toi, qui d'*Albion *défias le courage,*
Et qui fus des François l'unique boulevart,
Toi qui portas par-tout la mort & le carnage,
Devois-tu donc mourir ſur le ſein de Favart ?

Mademoiſelle *Camille Veronèze* joue les ſoubrettes dans les pieces Italiennes ; je n'ai jamais vu de femmes qui aient les paſſions auſſi vives que celle-là ; elle tombe dans des convulſions léthargiques à l'aſpect d'un amant qui lui aura fait une infidélité : elle aime de bonne foi & oublie difficilement ; ce qui fait qu'on ne lui compte que ſix amants depuis dix ans qu'elle eſt dans le monde ; elle eſt danſeuſe pantomime excellente.

Mademoiſelle *Deſglands*, qui, de ſervante d'une abbaye de volupté, devint elle-même nonain de ce beau couvent, où elle prit le voile des mains de la révérende mere *Pâris*, & quitta cette abbeſſe pour venir figurer ſur le théatre Italien ; mais la groſſeur de ſa jambe ne lui ayant pas permis de ſuivre les éléments de *Terpſichore*, elle eſſaya quelques petits airs dans leſquels elle ne déplut point : les ſuffrages du public lui ont donné le deſir de faire mieux ; elle y a réuſſi ; ſa voix s'eſt perfectionnée : argument bien fort contre ceux qui prétendent que la volupté la gâte. Si ce dernier ſyſtême trouvoit encore des partiſans, j'ajouterois, à

l'exemple de mademoiſelle *Deſglands*, vingt-trois chanteuſes qui jouiſſent, à Paris & ailleurs, des plaiſirs les plus emportés, ſans rien perdre des graces mélodieuſes de leur voix.

Les Italiens, jouets éternels des caprices du public, ont actuellement un théatre bâti ſur le ſable, je veux dire mobile au point que tous les expédients leur paroiſſent bons pour attirer le public, ou le ramener quand le caprice, le goût ou l'inconſtance le conduit ailleurs; ainſi je ne parlerai point des acteurs à penſion de ce théatre, ni de la variété de leur ſpectacle; c'eſt un mouvement perpétuel dont il ne ſeroit pas aiſé de développer les reſſorts: enfin ces comédiens, ardents à ſaiſir tout ce qui peut affecter le public, tentent toutes les choſes pour réuſſir, & je ne doute pas qu'ils ne mettent inceſſamment le comble aux moyens extraordinaires qu'ils emploient en offrant aux ſpectateurs des actrices vertueuſes: cette nouveauté leur attirera plus de *curieux* que le *Coulevart & le Cailleau.*

Toutes ces conſidérations n'empêchent pas de parler de ce Cailleau & de quel-

ques autres penſionnaires nouvellement attachés à ce théatre.

PORTRAITS

Des nations de l'Europe, par ordre alphabétique.

ON ne pourroit pas dire des nations ce que diſoit un peintre du ſiecle dernier : *j'avois été aſſez heureux pour engager le prince à réunir en une même chambre les trente plus belles femmes de France, & en prenant ce que chacune d'elles avoit de plus exquis dans la figure & autres proportions du corps, je ne pus parvenir encore à faire ma Vénus.* Il eſt très-certain qu'en prenant de chaque peuple la vertu qui le diſtingue particuliérement, il ſeroit très-facile de compoſer de toutes ces pieces aſſemblées un enſemble qu'on n'a pas encore vu, je veux dire un *homme parfait ;* mon projet n'eſt point de faire ici la critique ni l'apologie des nations, je veux ſeulement donner une légere eſquiſſe des qualités bonnes & mauvaiſes qui les caractériſent ; je ne veux obliger

obliger ni fâcher personne, & ceux qui viendroient me remercier, auroient aussi grand tort que ceux qui iroient se plaindre.

Il est inutile de prévenir que ces tableaux qui vont peindre le gros de chaque nation, n'ont aucun particulier en vue ; ce sont des traits généraux qui souffrent des exceptions chez les peuples mêmes qu'ils désignent : tous les Allemands ne boivent point, & tous les Italiens ne sont pas jaloux ; il en est de même des défauts des nations, qui ne sont jamais l'apanage de tous les citoyens.

ALLEMANDS.

L'Allemand est brave, docile au commandement, il aime la probité : sujet à se prévenir, il a la manie injuste de juger d'une nation par un seul homme : entêté dans ses idées, il ne revient que difficilement : à la vérité il aime le vin à l'excès, mais triste ou furieux dans son ivresse, il boit beaucoup plus par habitude que par goût ; peu capable de créer parce qu'il n'a pas cette vivacité que demande l'invention, il raffine, polit &

perfectionne tout, parce qu'il eſt doué de cet eſprit calme, méthodique & penſant qui voit tous les objets ſans ſe paſſionner, en calcule l'utilité actuelle & l'utilité poſſible ; on lui a fait pendant long-temps le reproche de ne s'adonner qu'à l'étude des loix & du droit public. *Puffendorf & Grotius* auroient traité de barbares ceux qui auroient fait de pareils reproches à quelque nation que ce fût, & ils auroient eu raiſon, l'étude de la légiſlation doit être celle de toutes les nations ; les Allemands la poſſedent ſupérieurement à tous les autres peuples de l'Europe ; mais ce qu'on peut leur reprocher avec raiſon, c'eſt de trop s'appeſantir encore ſur la philoſophie de l'école. *Leibnitz*, le premier de leurs philoſophes, a eu quelques émules, mais en petit nombre, & la phyſique n'a pas fait en Allemagne tous les progrès dont elle étoit capable dans ces climats. L'Allemand ne ſacrifie pas aſſez aux graces, & connoît trop peu les ouvrages de pur agrément. Un roi philoſophe, de qui on pourroit dire avec juſtice ce qu'on a dit de Céſar, *eodem animo ſcripſit quo debellavit*, c'eſt-à-dire, très-foiblement, car le François ne rend

pas ici la double énergie du mot *animo*, c'est-à-dire, *qu'il a écrit avec autant de force, qu'il a combattu avec courage :* ce prince si aisé à reconnoître dans la cathégorie des rois, a soutenu au professeur *Gottschedt* de Leipsik, que la langue Allemande n'étoit point susceptible des agrémens de la poésie : si j'en crois les ouvrages du professeur, le roi de Prusse a raison ; mais les fables de *Heller* & les satires de *Rabener* m'ont paru très-poétiques à beaucoup d'égards.

J'ai dit que l'Allemand étoit brave, l'homme bien né l'est toujours ; je ne parle point de lui ici, je parle du soldat, & je crois que si j'analysois les principes de sa valeur, je les trouverois moins dans les sentiments que dans la dépendance sous laquelle on le tient toujours assujetti.

Le joug de l'autorité féodale qui s'est conservé dans l'Allemagne par les mêmes motifs qui l'ont fait abolir en France, rend le sujet *serf*, & l'Allemand qui ne naît que pour obéir, ne connoît que l'ombre de la liberté ; arraché incessamment à sa charrue pour aller travailler aux plaisirs de son prince, il n'est ni à lui ni à sa famille, il est tout à celui sous

le joug duquel il eſt né : or je demande ſi un homme de cette ſorte ne doit pas être le ſoldat le plus ardent à obſerver la diſcipline ; plein de reſpect pour ceux qui le commandent, il les ſuit moins par l'impulſion du courage que par la néceſſité d'une obéiſſance aveugle : auſſi voit-on l'Allemand ſe rallier juſqu'à ſix fois, conduite rare qui n'eſt jamais l'ouvrage de la ſeule vertu : pourquoi ? c'eſt que la vertu réfléchit, & que la réflexion met des bornes à la valeur. Si on pouvoit douter de ce que je remarque ici, je renverrois les incrédules à l'hiſtoire de tous les peuples, & je leur prouverois par elle que tous les princes & les guerriers qui ont acquis le titre peu glorieux de *hardi* & de *téméraire*, ont tous mis dans leurs actions plus de férocité que de raiſon & de vertu.

J'ai dit plus haut que l'autorité féodale avoit été détruite en France par les mêmes raiſons qui la font ſubſiſter dans l'Allemagne ; cette queſtion que je n'ai vu traitée nulle part, intéreſſe : j'en connois toute l'étendue & la vérité, & je ſuis bien tenté de la traiter ici ; la matiere eſt belle. Je défendrois, en la diſcutant, la cauſe de tous les peuples

de l'empire ; &, ce qui étonnera ceux qui n'ont pas approfondi cet objet, je justifierois leurs maîtres que l'on traite trop légérement d'*oppresseurs* & de *tyrans* dans deux mille écrits polémiques ; je ferois voir que la nécessité de la balance que le corps Germanique doit tenir entre.... mais je me rappelle qu'en publiant un almanach, je ne dois pas écrire un ouvrage politique.

Quand j'ai observé que l'Allemand jugeoit de toute une nation par un seul homme, j'ai observé une vérité que deux cents traits pourroient justifier. L'Allemand reçoit ses premieres idées & y demeure ; qu'un Italien le trompe au jeu, tous les Italiens sont des frippons ; qu'un François lui fasse une impertinence, tous les François sont des impertinents : témoin cet Autrichien, qui, passant par *Blois* où il n'avoit vu que son hôteſſe qui étoit rousse & peu complaisante, mit sur son *album* ; nota *que toutes les femmes de Blois sont rousses & acariâtres.*

La manie des titres est, comme le *splen* en Angleterre, une maladie de climat ; un marchand a-t-il obtenu pour cinq cents ducats le titre de *baron*, ce

ſeigneur à *diplôme* eſt traité de *vos graces*, & ſouvent le faquin à qui on donne ce titre eſt un perſonnage très-peu *gracieux* ; les *excellences* y ſont moins prodiguées, mais cependant leur nombre eſt encore trop multiplié : au reſte le détail des qualifications fait une étude particuliere en Allemagne, parce qu'on n'y parle jamais aux perſonnes qu'en faiſant précéder chaque phraſe du titre qu'elles portent, dans le cas où *l'excellence* ou *vos graces* ne leur ſont pas dues, *M. le conſeiller*, *M. le ſecretaire*, *M. le paſteur*, *M. le poëte* ; il faut connoître ce que ſont les gens ou ce qu'ils ſavent faire avant que de leur parler.

La chancellerie Allemande a auſſi une étiquette relative aux titres & aux qualifications dont elle ne ſe dérange jamais ; & expédiât-elle un décret fulminant du prince, le mot de *gracieux* y eſt toujours placé ; le greffier qui vient lire à un malheureux le jugement qui le condamne à périr, lui dit : « écoutez la *gracieuſe* » ſentence de mort que le *très-gracieux* » conſeil vient de prononcer *en votre* » *faveur*. »

Les Allemands ne protegent point aſſez les lettres, & les hommes qui

aiment à penſer en trouveront la raiſon dans le caractere même de cette nation. Un des plus beaux génies du ſiecle (M. d'Alembert) dit dans l'éloge hiſtorique de Monteſquieu, que les belles-lettres n'étant point en crédit en Allemagne, le légiſlateur François ne vit à Vienne que le prince Eugene, & qu'il ceſſa de voyager dans cette partie de l'Europe, parce que *Frédéric ne régnoit point encore.* Cet éloge excluſif ſeroit déplacé, s'il étoit moins vrai; mais on doit convenir que ſi depuis vingt-deux ans pluſieurs princes d'Allemagne ont accueilli les gens de lettres, ils ne doivent cette gloire qu'à l'envie qu'ils ont eue d'imiter le héros du nord.

ANGLOIS.

L'Anglois doit peu à la nature; ſes vertus & ſes vices naiſſent de la conſtitution de ſon gouvernement: conſtitution vraiment admirable, dit un des plus grands génies de la France; mais il ne s'enſuit pas de cet éloge que les autres peuples doivent imiter la forme conſtitutive de l'adminiſtration Britannique. Ce qui fait la ſplendeur de l'Angleterre feroit la ruine d'un état pure-

ment monarchique : d'où vient ? La réponſe à cette queſtion entraîneroit de trop grandes diſcuſſions ; ceux qui cherchent à s'inſtruire, trouveront la preuve du principe que je viens de poſer dans le préſident de *Monteſquieu* : ainſi ſans conſidérer ici l'Anglois comme citoyen d'un état où les loix n'ont de force que par le concours des trois pouvoirs, je ne l'examinerai que comme membre de la ſociété générale.

L'Anglois eſt brave par ſyſtême, populaire par état, ſavant par goût, généreux par oſtentation, dédaigneux par réflexion, intempérant par ennui, galant par oiſiveté, honnête homme par principes, & flegmatique par climat ; détaillons ce portrait, & tâchons de le rendre ſenſible par le développement des nuances.

La bravoure de l'Anglois eſt ſyſtématique, &, n'en déplaiſe à M. de Voltaire qui a rendu ailleurs juſtice à cette nation, je crois qu'il s'eſt trompé lorſque, dans le parallele qu'il a fait dans le poëme de *Fontenoy* du peuple vaincu & du peuple vainqueur, il a dit :

. . . . . *l'Anglois eſt abattu,*
Et la férocité le cede à la vertu.

L'Anglois a un courage raisonné qui n'est ni une valeur tranquille ni une férocité cruelle; il sait se battre, & s'il est quelquefois emporté au delà des bornes que l'humanité prescrit, c'est la honte d'être vaincu qui le porte à ces excès : l'Anglois victorieux est humain, on peut même dire généreux : on me citera des exemples qui prouveront le contraire de ce que j'avance, je riposterai par un aussi grand nombre qui justifieront ma these.

Populaire par état. Il faut de toute nécessité qu'une nation qui se gouverne elle-même ait ce caractere-là; un pair de la Grande-Bretagne n'a au dessus d'un homme qui n'est point titré, que l'avantage d'opiner dans la chambre haute, tandis que celui-ci opine dans la chambre basse; mais le lieu où les suffrages se donnent, n'en fait pas le mérite, & aucun bill ne passe dans l'état sans la voix de la chambre des communes; ainsi la naissance en Angleterre est inutile dans le gouvernement où le mérite fait tout; elle sert seulement à la cour pour rendre capable de certaines prérogatives dont la noblesse seule est susceptible; mais ces distinctions sont

ſouvent un titre qui prive de la faveur du peuple : or toute nation qui a du crédit dans l'état & qui concourt à la promulgation des loix, eſt ſûre de n'avoir dans ſon ſein que des citoyens populaires. Ce caractere qui fait ſe communiquer, eſt moins le fruit de la vertu & de l'affabilité, que de l'intérêt & de la néceſſité ; ce qui attire de la conſidération à un pair d'Angleterre, dégraderoit un comte de l'empire : je n'en dis pas la raiſon, il ne faut que penſer pour la ſentir.

Savant par goût : l'Anglois aime les arts avec paſſion, parce qu'ils ont toujours été honorés & encouragés en Angleterre ; un homme de condition qui fait un livre en France, y eſt encore montré au doigt ; un pair de la Grande-Bretagne ne rougit point de publier un livre ſur la maniere de traiter les chevaux, parce que l'Anglois qui penſe, reſſemble au vieillard de *Térence*, & croit que tout ce qui intéreſſe l'humanité ne peut le dégrader : *nihil humani à me alienum puto.*

D'ailleurs la liberté que les Anglois ont d'écrire ſur tous les objets du gouvernement, leur donne néceſſairement

le deſir de s'inſtruire, & ce goût eſt fortifié par l'envie de mériter de l'état en défendant ſes droits dans Weſtminſter. La licence de la preſſe a beaucoup contribué en Angleterre au progrès des arts; on en abuſe ſouvent, je le vois, mais les biens qu'elle cauſe, ſurpaſſent les maux qui naiſſent d'une prérogative trop étendue; car il eſt hors de doute que les hommes publics ſont toujours retenus par la crainte de la cenſure, & un miniſtre meſure & compaſſe ſes opérations avec ſageſſe, dès qu'il ſait qu'il ſera libre au dernier citoyen de les attaquer.

Ce n'eſt pas qu'on ne puniſſe quelquefois les libelles en Angleterre, mais ces condamnations ſont rares, & il faut que dans un cas pareil toute la nation ſe ſoit cru attaquée dans ſon miniſtre. Charles II, rappellé par le repentir des Anglois ſur le trône de la Grande-Bretagne, encore dégouttant du ſang de ſon pere, traverſant un jour une place publique, demanda à ceux de ſa ſuite ce qu'avoit fait un homme qu'il voyoit au pilori; il a compoſé, lui répondit-on, des libelles contre vos miniſtres: *le ſot*, s'écria le roi, *que n'écrivoit-il contre moi, on ne lui auroit rien fait.* Ce mot de Charles II

veut dire que le miniſtere Britannique aimoit mieux alors punir ceux qui bleſſoient ſon amour-propre, que venger la majeſté du trône. Il eſt vrai que ce Charles II ne ſe rendit guere digne de la nation qui l'avoit rappellé ; il oublia les fautes de ſon pere, & employa dans des plaiſirs tumultueux & peu décents les ſubſides immenſes qu'il tira du parlement : or, à Londres, où le roi n'eſt que le premier citoyen, on ne ſe fait pas une loi de réprimer ceux qui écrivent contre un monarque qui s'attache à ruiner l'état qu'il devroit enrichir.

Dans un royaume monarchique, l'adminiſtration doit être différente, & la perſonne du ſouverain y eſt ſacrée au point qu'on ne pourroit ſans crime y cenſurer les démarches mêmes qu'on croiroit injuſtes : à l'égard des miniſtres que le peuple François ſe plaît quelquefois à chanſonner, il dépend d'eux de punir & de pardonner. Le cardinal *Richelieu*, dont l'ame orgueilleuſe reſpiroit la vengeance, ne fit grace à aucun de ceux qui écrivirent contre lui. *Mazarin*, contre qui toute la France brouilla du papier, ne punit que Scaron & S. Evremont de tous ceux qui l'avoient

critiqué. Colbert ne ſe vengea de perſonne, & lorſqu'on vint lui dire que le poëte *Henaut* avoit fait contre lui ce fameux ſonnet, *Miniſtre lâche*, &c. il refuſa de le lire, & demanda ſeulement ſi le roi y étoit attaqué : on lui répondit que non ; *en ce cas*, reprit Colbert, *laiſſez l'auteur tranquille.* Quelle grandeur d'ame ! je ne ſais ſi elle trouveroit beaucoup d'imitateurs ; mais je dois dire que ceux qui penſent comme le miniſtre François ſont bien reſpectables.

J'ai dit que l'Anglois étoit généreux par oſtentation, & j'ai dit vrai ; il étale chez lui & ailleurs ces dépenſes d'éclat qui affichent le faſte & la magnificence ; que Voltaire, que Rouſſeau, ou quelques autres grands hommes ouvrent dans Londres une ſouſcription pour leurs ouvrages, milord A***, qui ſe voit en tête de la liſte, ſignera pour 100 guinées ; milord B*** un peu avare, mais entiché de la manie de paſſer pour généreux, ſignera pour 150 ; ainſi du reſte. Si la liſte des ſouſcriptions avoit été ſecrete, toutes ces magnificences ſe ſeroient bornées au prix du livre, je veux dire à une guinée.

Mais les voyages coûtent beaucoup à

l'Anglois, dit-on ; c'eſt une erreur, & il ne faut point connoître la valeur réelle des eſpeces pour parler ainſi : la guinée vaut près du double en France qu'en Angleterre, & en Italie un quart en ſus de ce qu'elle vaut en France ; ainſi vous verrez que les marchandiſes & les denrées néceſſaires à la vie étant à meilleur marché en Italie & en France, l'Anglois économiſe & gagne en voyageant ; ainſi ce que le vulgaire regarde comme une affaire de faſte, ne doit être conſidéré que comme un arrangement domeſtique.

Ce qu'on peut ajouter à l'avantage des Anglois, c'eſt qu'ils voyagent pour s'inſtruire ; ce n'eſt pas que l'air contagieux de Paris n'en gâte quelques-uns, qui, au lieu de rapporter dans leur patrie des connoiſſances utiles, reviennent avec les airs évaporés de ces jeunes gens avantageux & mal élevés, qu'on appelle *petits-maîtres*, & que le ſage Garik tâche de corriger en les tournant en ridicule ſur la ſcene.

Dédaigneux par réflexion : marchez d'un pas égal avec l'Anglois, il vous ſuit ; montrez-lui le deſir le plus léger de l'emporter ſur lui, il vous dédaignera moins par mépris pour vous, que pour ſe ven-

ger du mépris qu'il croit que vous avez pour lui ; on dit & on écrit depuis près de trois siecles qu'il y a une antipathie entre les François & les Anglois ; rien n'est plus faux que cette allégation : les François estiment réellement les Anglois, ceux-ci n'estiment pas les François, mais ce qu'on appelle antipathie de la part de ceux-là n'est que l'envie de maintenir l'équilibre, & de jouer l'égalité entre les deux nations.

L'Anglois, disoit le comte de *Forcalquier* à milord *Montaigu*, *est bien estimable hors de son isle* ; *il y a du moins*, répondit milord, *l'avantage de l'être quelque part.*

La repartie de M. de Montaigu étoit vive, mais le doucereux M. de Forcalquier la méritoit peut-être, parce qu'il avoit rendu sa pensée, & que la vérité qu'il avoit voulu dire, devenoit une épigramme par la tournure avec laquelle il l'avoit rendue ; ce qui est de constant, c'est que l'Anglois, aimable chez les étrangers, est très-difficile à vivre dans sa patrie : je donnerois encore les raisons de cette différence, si je voulois alonger cet article.

Intempérant par ennui : l'Anglais qui

ſe laſſe de tout, veut rejeter la réflexion qui vient lui faire ſentir le vuide de ſon ame, & il s'enivre triſtement pour y parvenir avec plus de rapidité, parce qu'en perdant ſa raiſon, il ſe trouve dans l'état d'anéantiſſement où il veut être; l'amour chez lui n'a guere d'autre motif, & il voit les femmes par un beſoin qui naît moins du tempérament que de cette oiſiveté où il végete, & de laquelle il ne ſort guere que pour tomber dans une poſition ſinguliere ou dangereuſe. Honnête homme par principes, l'Anglois a de la probité, comme un gentilhomme de tous les pays a de l'honneur. Vertueux par ſentiment, il ſoulagera de ſon propre mouvement un malheureux, & ne nuira à perſonne de ſang-froid; tendre, compatiſſant, il aime l'humanité, & il la reſpecte avec le ton deſpotique qui la révolteroit ailleurs.

Flegmatique par climat: cette odeur du charbon qu'on reſpire dans Londres, attriſte & inſpire cette mélancolie qui dégénere par gradation dans cet ennui de ſoi-même, qui vous conduit à cette maladie de *conſomption* qu'on nomme le *ſplen*.

J'ai lu trente volumes au moins de prétendus

prétendus érudits qui crioient d'un ton véhément & injurieux que les Anglois étoient damnés, parce qu'ils contrevenoient, en se tuant *méchamment*, à la premiere loi de la nature, qui est de dire, *homme, veille à ta conservation.* D'autres grands enthousiastes de la nation Britannique élevent le courage & la grandeur d'ame des Anglois, & mettent cette nation au dessus des Romains, parce qu'on trouve dans un des *Pemflets* que le *lord un tel, lady une telle* & *le savetier un tel* se sont tués dans la même semaine; je réponds à cela qu'il n'y a dans la conduite des Anglois qui se tuent, ni crime ni grandeur d'ame; le *splen* est une maladie de climat, & un Anglois qui se tue à Londres, n'est pas plus généreux que son compatriote qui meurt de la fievre à Cantorbery : de là vient que les *suicides*, notés d'infamie en France, ne sont point punis en Angleterre; on flétrit à Paris un criminel, & on plaint à Londres un malade.

Ce que les Anglois, dit l'auteur du préservatif, *ont de mieux sur nous, c'est qu'ils n'ont ni moines ni loups.* J'aurois bien d'autres avantages à ajouter à

ceux-là, mais je me reſſouviens que je ſuis François, & qu'à balance égale..... devinez ſi c'eſt par modeſtie ou par amour-propre que je m'arrête.

E S P A G N O L S.

L'air grave & flegmatique de l'Eſpagnol paſſe pour de l'orgueil, & il n'en eſt pas toujours; ce n'eſt pas que cette nation n'ait un fonds de vanité qu'elle doit à ſon courage, aux idées qu'elle a de ſon origine, & peut-être à la majeſté de ſa langue, la plus pompeuſe que je connoiſſe & la plus capable d'élever l'ame.

L'Eſpagnol eſt brave, ſa cavalerie a toujours fait des merveilles; mais il eſt aſſez généralement reçu que depuis l'affaire de Rocroi, l'infanterie Eſpagnole n'a pas repris cette force qui la diſtingua pendant ſi long-temps; cependant elle a fort bien *donné* dans la derniere guerre d'Italie.

Les Eſpagnols ſont tendres & pareſſeux, & le climat ſeul les rend tels; les femmes qu'ils idolâtrent juſqu'à la puérilité, y ſont dévotes & galantes comme dans tous les pays où la ſuperſ-

tition se mêle à la religion. Si vous lisez l'abbé Prévôt & quelques autres romanciers moins estimables, vous y trouverez des Espagnols presque toujours barbares & sanguinaires, mais ces événements sont imaginés pour amener du merveilleux : l'Espagnol est sensible & par conséquent humain ; il pardonne rarement, il est vrai, quand il se croit offensé.

Tu parois Espagnol & tu sais pardonner.

Cette réflexion de monsieur de Voltaire est d'autant plus juste, qu'elle est puisée dans le caractere d'élévation de cette nation : la hauteur Espagnole n'est pas seulement l'apanage des gens de condition, le dernier des hommes, un vil mendiant conserve au sein de la misere une démarche & un ton de confiance qui semblent l'élever au dessus de son état, je ne dis pas de lui-même, car un Espagnol ne met que la divinité au dessus de lui.

Les femmes n'ont pas de plus grands partisans que chez les Espagnols, & ce grand attachement pour elles est un reste de cette ancienne chevalerie que *Michel Cervantes* combattit autrefois

fois avec tant d'eſprit dans *Dom Quichotte*, roman le plus parfait qui ſoit dans aucune nation ; bien entendu que pour en ſentir toutes les beautés, il faut lire cet ouvrage dans l'original : la traduction Françoiſe que nous en avons eſt fort au deſſous. Cervantes voulant réformer toutes ces bravades, ces jactances & ces rodomontades qui ont été pendant long-temps le ridicule de la nation Eſpagnole, compoſa Dom Quichotte : la chevalerie lutta quelque temps contre ce roman ; mais elle fut enfin forcée de céder, & le ridicule de ces champions errants diſparut ; on a prétendu (je tiens ce que je dis ici d'un vieux commandant du régiment de *Cordoua*) que Cervantes, en anéantiſſant l'eſprit dominant de chevalerie, avoit énervé le génie belliqueux de la nation Eſpagnole, & qu'en voulant ſaper un travers, il avoit porté un coup mortel au courage de la jeuneſſe ; cette remarque paroîtra bizarre à ceux qui n'approfondiſſent rien ; mais elle peut être très-juſte, parce qu'en retournant ſur ſes pas, on verra que la chevalerie a produit en Eſpagne ce que les combats des gladiateurs ont

occasioné à Rome, & les tournois en France ; tous les Européens sont nés à peu près également braves, mais il leur faut un aiguillon. *On meurt toujours avec courage*, dit un moderne, *quand on a des témoins de sa mort.* De là je conclus, sans manquer au respect que je dois à toutes les nations, que personne n'est brave par le seul desir d'affronter la mort.

Un militaire expose sa vie pour acquérir de la gloire, un homme de condition sert pour soutenir son nom ; celui-ci va à la tranchée pour gagner un rang dont il a besoin, celui-là monte à l'assaut, parce que le soldat le regarde ; & si de ces combats généraux où il est assez facile de surmonter l'amour naturel que l'on a pour la vie, on passe aux affaires particulieres, on verra que l'intérêt & l'amour-propre armem seuls les combattants : on se bat pour une femme, & ce combat singulier est peut-être le plus avilissant de tous, parce qu'il dégrade presque toujours la femme pour laquelle on se bat. Aucun Romain n'a mis l'épée à la main pour *Lucrece*, & trente Grecs se sont tués pour *Phriné*.

On ſe bat, parce qu'on a reçu un affront en public; on ſe bat, parce qu'on eſt forcé de venger l'honneur d'un pere ou d'une ſœur outragée; on ſe bat enfin, parce qu'on doit le faire dans un moment où l'on vous préſente l'opprobre ou la mort, ou quelquefois par une ſupériorité *d'eſcrime* qu'on croit avoir ſur l'offenſant ou l'offenſé : ainſi concluons que de tout ce peuple bretailleur il n'en eſt aucun, comme le remarque monſieur de Voltaire dans ſon ode ſur la mort de la Margrave de Bareith, qui ne fuiroit, s'il l'oſoit; & ceux qui diſent le contraire, ne connoiſſent ni leur cœur ni celui des autres hommes : on eſt brave par intérêt ou par amour-propre; détachez ces deux motifs, vous ne trouverez que des fanfarons ou des lâches ſinceres, qui diront, *je ne me bats point.*

Les arts agréables ont été autrefois en honneur dans l'Eſpagne; Corneille & Moliere doivent beaucoup au théatre de cette nation; *Lopez de Vega* eſt encore conſidéré à Madrid comme le fondateur de la bonne comédie; & ceux qui entendent l'Eſpagnol lui conſervent en France cette même réputa-

tion ; mais des circonstances malheureuses replongerent, vers le milieu du siecle dernier, l'Espagne dans une sorte d'anéantissement. Philippe IV fut plus occupé de maintenir la paix dans ses vastes possessions, que d'y protéger les arts ; le regne de Charles II fut beaucoup moins celui des belles-lettres que des médecins & des casuistes. Les guerres intestines qui suivirent la mort de Charles porterent le dernier coup aux belles-lettres, & Philippe V, que des soins plus importants intéressoient, ne les protégea pas autant qu'il l'auroit voulu. Un bénédictin, qui a de la considération dans l'empire littéraire, est presque le seul homme dont les ouvrages soient connus au delà de l'Espagne. Des jours plus serains vont succéder à ces temps nébuleux, & l'on doit tout espérer du goût que Charles III a pour tous les arts ; la protection éclatante dont il les a honorés à Naples ne laisse aucun doute sur l'appui qu'ils trouveront en Espagne sous le regne d'un monarque dont l'avénement au trône a été signalé par des bienfaits qui doivent être consacrés dans les fastes de toutes les nations.

Je finis par une remarque ſingulière ; la cour de Madrid, quoique Françoiſe par ſon roi, eſt la ſeule de l'Europe où l'on ne parle point notre langue ; je n'en dis pas la raiſon, on la trouve dans le génie Eſpagnol.

FRANÇOIS.

Je ferois quatre volumes, ſi je voulois raſſembler les portraits qu'on a tracés de cette nation ; ſans m'appeſantir aujourd'hui ſur des détails trop connus, je dirai que le François aime l'honneur : prononcez-lui ce mot, il affronte tout, & paſſe rapidement de la molleſſe efféminée, dans laquelle il vit à Paris, au milieu des combats ; le François eſt le premier modele de cette eſpece qu'on nomme petits-maîtres ; il aime les airs avantageux, & il vous paſſera plutôt un vice qu'un ridicule : juge impitoyable de tous les étrangers, il les condamne dans leurs propres foyers ; poli d'ailleurs juſqu'à l'extrême prévenance dans le ſein de ſa patrie, il accueille ces mêmes étrangers qu'il dédaigne chez eux, parce qu'ils ne ſavent pas prendre du tabac avec grace, ou

où que Paſſau n'aura point fait leur habit. Prévenu en faveur de ſa nation, il eſt aſſez ordinaire de lui entendre dire *que hors de la France, il n'y a point de ſalut pour un honnête homme:* cette idée, toute fauſſe qu'elle eſt, paroît juſtifiée par le concours de toutes les nations qui viennent en foule étudier ce goût François qui l'emporte effectivement ſur tous les autres peuples du monde, relativement aux choſes de luxe & d'aiſance; parcourez toute l'Europe, vous y verrez les femmes miſes à la Françoiſe, parce que les femmes qui ont le deſir de plaire dans tous les pays du monde, ſavent que le bon goût regne ſouverainement dans cette nation, & qu'en l'imitant on eſt ſûr de fixer les yeux des connoiſſeurs. D'ailleurs la langue Françoiſe eſt devenue l'idiôme de tous les peuples; la vanité même des autres nations eſt obligée de lui céder en empruntant notre langue dans les cours étrangeres. L'ambaſſadeur de Ruſſie, préſentant à Conſtantinople ſes lettres de créance au grand-ſeigneur, prononce ſa harangue en François; cet hommage, que toute l'Europe éclairée

rend à cette langue, doit néceſſairement augmenter l'amour-propre des François ; j'en ai connu plus d'un aſſez ridicule pour croire de bonne foi qu'un homme qui ne parloit pas François, ne pouvoit avoir d'eſprit : préjugé national, qui montre beaucoup de ſottiſe & de préſomption : gai juſqu'à l'étourderie, le François aime tous les plaiſirs, & il ſait mettre dans ſes amuſements une ſorte de délicateſſe & de décence qui en releve l'éclat ; perſonne ne ſait mieux ordonner une fête ni en faire les honneurs : frivole juſqu'à la puérilité, il fait d'une chanſon une affaire d'état, & je répete à regret que nous l'avons vu occupé pendant ſix mois d'un *pantin*, ne revenir de cette extravagance que pour lui en ſubſtituer une nouvelle, & paſſer ainſi avec un air d'importance des portraits *à la Silhouette*, à la guinguette de *Ramponeau*.

Ami des nouveautés, le François ſe paſſionne pour tout ce qui frappe ſes yeux ; affecté ſur-tout des amuſements qui l'enchaînent, ou des ſentiments qu'il adopte, il les ſoutient avec chaleur ; & la manie des diſputes polémi-

ques eſt ſi générale dans cette nation, que nous avons vu ceux mêmes qui ne ſe confeſſent jamais, compoſer toutes les ſemaines de petites feuilles pour juſtifier un prélat qui ne vouloit adminiſtrer perſonne ſans un billet de confeſſion ; tandis que le parti oppoſé faiſoit, de ſon côté, gémir la preſſe pour condamner la prétention de l'archevêque. Les querelles littéraires, dans leſquelles tout le monde prend part, durent juſqu'à ce qu'un nouvel événement vienne porter l'attention ailleurs, & nous comptons au moins 300 brochures, toutes bien ſcandaleuſes & bien farcies d'injures, publiées pour ou contre trois malheureux *bouffons* ultramontains, qui avoient quitté, en 1752, les tréteaux des places publiques d'Italie, pour venir eſtropier *Pergoleſe* ſur le théatre de l'opéra de Paris ; le duc, la comteſſe, les auteurs même les plus célebres ont pris part à cette diſpute, & le *citoyen de Geneve*, l'antagoniſte le plus raiſonnable de la muſique Françoiſe, a fait ceſſer le combat, en demeurant maître du champ de bataille.

Le François aime ſes maîtres avec

idolâtrie ; moins fidele à ſes autres devoirs, l'homme de condition ne ſe marie que pour avoir un héritier, & dès que cet objet eſt rempli, ſa femme eſt reléguée dans un appartement ſéparé, comme un meuble dont on ne ſe ſert plus : il a des maîtreſſes par air, & pour qu'on le ſache, il les enrichit pour qu'on diſe dans le monde qu'il ſe ruine : il ne faut point que la fille qu'il prend ſoit jolie pour lui plaire, il faut ſeulement qu'elle ait de la célébrité. *La Camargo* a toujours été très-laide, & trente perſonnes ſe ſont dérangées pour elle, moins parce qu'elle ſe diſoit la niece d'un cardinal, que parce qu'elle avoit le talent de faire un entrechat. Le préſident *de Rieux*, fils du fameux *Samuel Bernard*, qu'on a cru fauſſement Juif, à cauſe de ces deux noms, avoit la manie d'être bien auprès de toutes les femmes qui faiſoient du bruit, & vouloit voir de près la danſeuſe ; il ſe fit annoncer chez elle par un écrin de ſoixante mille francs, & par une écuelle d'or remplie de doubles louis : Camargo, ſenſible à un compliment auſſi éloquent, reçut le grave ſénateur, qui apprenant le lendemain que la fille d'un

chapelier étoit courue par un prince, voulut l'avoir, & uſa pour y réuſſir des moyens efficaces qu'il avoit employés auprès de la Camargo ; croiroit-on que ce ſuperbe prodigue avoit l'impudence de dire *qu'il ne ſavoit comment on pouvoit ſe ruiner ?* L'inſolent l'auroit appris ſi la petite vérole, qui s'étoit mépriſe, ne l'eût pas emporté ; je me rappelle à propos de cela qu'il mourut le même jour que l'abbé *Desfontaines*, le fléau des auteurs, auſſi mal-honnête homme que le vil *Fréron*, mais plus éclairé & plus amuſant que lui ; ce fut à l'occaſion de ces deux mots que l'athée *Boindin* fit ces vers :

Desfontaines & Rieux *ont fini leurs deſtins*,
Riez, auteurs, *pleurez*, catins.

Les grands airs & la fureur de faire parler de ſoi ruinent les trois quarts des François ; la liberté dont on laiſſe jouir les femmes, ne les rend ni libertines ni ſages, mais galantes avec aſſez de décence pour rendre la volupté aimable & les maris tolérants ; le peuple François critique facilement la cour, c'eſt un reſte de cet eſprit de la fronde que les guerres civiles occaſionerent : mais

docile d'ailleurs, il paie les impôts en bon citoyen ; & ſi la néceſſité des circonſtances exige qu'on en leve d'extraordinaires, il murmure à midi, fait un vaudeville à deux heures, & paie le lendemain, parce que l'inſtant de la réflexion eſt venu, & qu'il connoît aſſez ſon maître pour être perſuadé que les ſubſides qu'il lui demande peſent à la bonté de ſon cœur.

De toutes les nations qui ont cultivé les lettres & les arts, aucune n'en a porté l'éclat à un plus haut point ; je n'en excepte pas même les Grecs & les Romains : le ſiecle de Louis XIV, que tant d'écrivains célebres ont comparé à celui d'Auguſte, me paroît fort au deſſus. L'empereur Romain eut des guerriers, des orateurs & des poëtes dont la mémoire ſubſiſtera tant qu'on aimera l'héroïſme, l'éloquence & le génie, mais il n'eut ni *Corneil*, ni *Moliere*, ni *Fénelon*, ni *Lulli*, ni *Couſtou*, ni *le Brun*, ni tant d'autres génies créateurs & artiſtes qui ont honoré Louis XIV au point de donner ſon nom à ſon ſiecle ; honneur qui commence en France à ce monarque. Un Anglois qui joint la naiſſance aux talents, dit en parlant de

sa nation : *nous sommes aussi mauvais politiques que les François sont mauvais poëtes.* Je laisserai faire à milord les honneurs de la politique Britannique ; mais je prendrai la liberté de lui soutenir que les François sont poëtes : comme il ne s'agit pas ici de savoir qui l'emporte de l'Angleterre ou de la France en fait de poésie, mais de prouver seulement que notre nation a des poëtes excellents, je ne répondrai à milord qu'en lui nommant *Boileau*, *Rousseau* & *Voltaire ;* je pourrois alonger le tableau, mais ces trois grands hommes suffisent pour justifier les François.

Tous les arts sont en vénération dans ce royaume ; & si j'en excepte les heureuses découvertes que la physique doit à l'illustre *Newton*, le François est de tous les peuples celui qui a fait plus de progrès dans les arts utiles & dans ceux de pur agrément, hors la musique, dont le triomphe est en Italie.

Finissons ce tableau, que j'aurois pu étendre si l'on pouvoit dire tout le bien & le mal qu'on pense de sa nation, & remarquons avec un esprit indépendant de toute partialité, que le peuple qui peut se glorifier, au moment où j'écris

ceci, d'avoir *l'eſprit des loix*, *la Henriade*, *l'hiſtoire de l'académie des ſciences*, *l'encyclopédie*, (a) *l'hiſtoire du ſiecle de Louis XIV*, *Rhadamiſte*, *Alzire*, *le philoſophe marié*, *la Métromanie*, *le rajeuniſſement de Titon*, *la chercheuſe d'eſprit*, *le coq du village*, *l'art d'aimer* du gentil *Bernard*, *les égarements du cœur & de l'eſprit*, *les confeſſions du comte de ****, *Manon Leſcaut*, *Vertvert*, *l'épître aux dieux Pénates*, du cardinal de *Bernis*, *les quatre parties du jour de M. de S. Lambert*, les tableaux de *Carle Vanloo*, de *Boucher*, de *Latour*, le *mauſolée du maréchal de Saxe*, par *Pigale*, les machines de *Vaucanſon* & de *Laurent*, & mille autres ouvrages dans tous les genres; diſons donc que la nation qui poſſede tous ces chef-d'œuvres peut avec raiſon ſe dire le premier peuple de l'univers policé, relativement aux ſciences, aux belles-lettres & aux arts.

(a) Je ne ſuis point ici le champion de l'erreur; auſſi, ſans adopter les paradoxes qui ſe trouvent dans ce dictionnaire, je dirai que, ſans la cagoterie des jéſuites, cet ouvrage auroit pu paroître dans la forme décente qui doit caractériſer les écrits d'un auteur qui foule aux pieds la ſuperſtition, mais qui révere un être ſuprême.

GÉNOIS.

Dans les *mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des hommes illuſtres de Lorraine*, publiés en 1754, j'ai dit, en parlant des Génois, *peuple inconſtant, lâche & cruel dès qu'il peut l'être avec impunité.* M. *Richeri*, patricien Génois, connu moins encore par ſa naiſſance que par ſes ouvrages dramatiques, m'écrivit à ce ſujet, & ſa lettre, comme on peut le penſer, étoit une apologie des Génois; je répondis au patricien par deux faits hiſtoriques qui prouvoient évidemment que les peuples de Gênes avoit plus d'une fois maſſacré les troupes qu'ils avoient appellées à leur ſecours, ou avec leſquelles ils avoient juré une capitulation. M. Richeri, qui m'honoroit de ſon amitié & de ſa correſpondance, ne m'a pas écrit depuis cette époque : d'où je conclus que le noble Génois, ſubjugué par mes raiſons, a avoué ſa défaite par ſon ſilence.

Le Génois (on parle ici du peuple) eſt donc tel que je viens de le peindre; ces premiers traits ne diſent pas tout, & il faut encore quelques coups de pinceau pour achever le portrait :

avare, trompeur, jaloux & vindicatif, tel eſt le peuple dont je trace ici les mœurs. Un homme qui cherche à ſe venger lâchement, trouve à Gênes des aſſaſſins à gage qui, pour deux ſequins, vous débarraſſent d'un homme; & pour montrer combien la piété de ce peuple eſt ſacrilege, les meurtriers, avant de commettre leur crime, invoquent la *Madona* & S. Antoine de Padoue, que leur ſuperſtitieuſe ignorance éleve fort au deſſus de Dieu.

L'homme de condition n'a que l'ombre des vices & des ridicules de la populace; j'en excepte la jalouſie, qui n'eſt point le travers de la nobleſſe Génoiſe; le bel air veut même que leurs femmes aient des *ſigisbés*, c'eſt-à-dire, dans l'eſprit du mari, des complaiſants qui ſuivent la chaiſe à porteurs, donnent la main aux égliſes, aux ſpectacles; & après avoir pris l'heure pour le lendemain, retournent chez eux ſatisfaits d'avoir contribué à ce cérémonial extérieur: ces meſſieurs jouent un rôle bien différent, ſi l'on en croit le public éclairé, & ils pouſſent la complaiſance dans le tête-à-tête juſqu'à remplacer le mari dans ſes

fonctions les plus ſolemnelles ; les galanteries d'une dame Génoiſe forment une partie des gages de ſes domeſtiques ; ce que je dis ici n'eſt point un conte, & il eſt très-ordinaire de voir tous les gens de *madame* raſſemblés dans l'antichambre de la piece où l'on a ſacrifié au plaiſir, ſe mettre en haie lorſque l'amant ſort, & tendre la main pour recevoir ſes généroſités : quelqu'un que je connois beaucoup, a compté juſqu'à douze confidents de cette eſpece ; jugez par là du peu de myſtere que les femmes mettent dans leurs intrigues, & combien il en coûte à un homme qui a du tempérament ; à tout prendre cependant, je préfere l'uſage Génois à l'étiquette Angloiſe, & j'aimerois mieux payer un bien dont je dérobe la jouiſſance au propriétaire légitime, que de donner dix guinées pour un dîner auquel on m'aura prié ; chaque peuple a ſon ridicule, & les étrangers ne paient en Angleterre & en Italie que les domeſtiques qui ne leur ſont pas attachés.

La nobleſſe eſt diviſée à Gênes en deux claſſes, qu'on déſigne ſous le nom de *portico nuovo*, *portico vecchio*, por-

tique neuf, portique vieux. Les anciennes familles conſtituent celui-ci, & les autres forment le portique neuf, quoique les deux portiques entrent également au ſénat, & concourent alternativement à la dignité ſuprême de la république; il eſt à remarquer que les nobles Génois, preſque auſſi idolâtres de l'étiquette que les Allemands, mettent entr'eux des diſtinctions d'autant plus ſingulieres, qu'elles ne regardent que des bagatelles que l'orgueil traite toujours avec importance; & ces mêmes nobles du vieux portique, qui s'allient indiſtinctement à ceux du portique neuf, ont des loix écrites par leſquelles un noble de cette derniere claſſe ne peut ſe promener ſur la place où les autres ſe promenent, entrer dans le même café, & ſe trouver certains jours de l'année dans les mêmes aſſemblées, quoiqu'ils logent & mangent tous les jours enſemble.

Les Génois portent la couronne fermée au deſſus de leurs armes, comme rois de Corſe; ainſi ils ont ſous leur domination ces inſulaires & ceux de *Capraie*, iſle ſituée entre la Toſcane & la Corſe: j'ai peint les Corſes dans

plusieurs *mercures historiques des Pays-Bas*, je ne ferois que répéter ici ce que j'ai dit ailleurs ; ceux qui sont curieux de connoître cette nation, peuvent recourir à l'ouvrage que je viens de citer. A l'égard des bons habitants de Capraie, j'en dirai deux mots ; comme cette isle est un rocher aride qui ne produit aucune des choses nécessaires à la vie, tous les Caprayois sont marins, & leur navigation ne s'étend jamais plus loin que de Gênes à Livourne, & de Livourne à Bastia ; ils sont doux & humains : une singularité que je n'ai vue que là, c'est qu'ils se ressemblent tous ; l'uniformité des traits de leur visage est si parfaite, que de cinquante Caprayois du même âge, vous ne pourrez jamais reconnoître celui que vous chercherez : leurs femmes sont esclaves par une habitude qu'elles ont contractée, bien plus que par le caractere de leurs maris ; elles portent une robe bleue, faite comme les soutanes des prêtres catholiques, vont pieds nus, même dans l'état le plus aisé, & ne mangent jamais avec leurs maris.

HOLLANDOIS.

Les auteurs les plus impartiaux ne ſont pas à l'abri des reproches, & mes ennemis ardents à me prêter les vues baſſes qui les caractériſent, ne manqueroient pas d'attribuer à la flatterie les choſes obligeantes que j'aurois à dire de la nation chez laquelle je vis aujourd'hui; ainſi, ſans parler ici des qualités qui diſtinguent le Hollandois, & l'honorent dans l'Europe & dans l'Aſie, je dirai que ſa deviſe annonce les cauſes de ſa proſpérité, *concordiâ res parvæ creſcunt*, & que le calme dont elle jouit au milieu des troubles qui l'environnent, prouve la ſageſſe de ſon gouvernement.

La Hollande a produit beaucoup d'hommes célebres dans tous les genres; excellents amiraux, bons ingénieurs, braves guerriers, & hommes de lettres du premier mérite : ceux qui ont lu *Baiſle* & *Moréri* verront que je ne flatte point.

Un Hollandois qui joint la naiſſance au mérite, & qui partage ſes moments entre la négociation & les muſes, a fait un poëme épique que toutes les nations

admirent dans les traductions qui en ont été faites. M. le baron de Haren, avec qui j'avois l'honneur de m'entretenir, il y a quelques mois à Bruxelles, ſur les différentes langues propres à la poéſie, me diſoit que la langue Hollandoiſe étoit préciſément le contraſte de la nôtre, qui, par la molleſſe de ſes ſons, réuſſit mieux dans les détails tendres que dans les deſcriptions mâles & héroïques. *Notre langue*, continua ce ſavant aimable, *ne peut réuſſir à peindre l'amour ni les choſes douces & agréables, mais il n'y en a pas de plus propre à rendre le ſublime* : j'entends à peine la langue Hollandoiſe, & il faudroit la poſſéder à fond pour ſavoir ſi M. de Hareng n'eſt pas trop prévenu en faveur de cet idiôme ; un fils qui loue ſa mere, peut exagérer ſans manquer à la probité. Quelqu'un demandera pourquoi les Hollandois, s'ils ont une langue ſi propre à la poéſie élevée, ont ſi peu de poëmes dans le genre ſublime ; & je répondrai que le génie de ce républicain n'eſt point de s'amuſer à la bagatelle, & que le véritable eſprit qui diſtingue un peuple, eſt de couvrir les deux mers de ſes voiles, de négocier avec toutes les nations

de l'univers, & de s'enrichir en faiſant le commerce avec honneur. En effet, ne vaut-il pas mieux envoyer tous les ans des vaiſſeaux à Surinam & à Batavia, que de mettre au jour un poëme? Je ne veux pas dire par là que les beaux arts ne ſympathiſent point avec le commerce, au contraire ils le ſecondent; mais la poéſie mene inſenſiblement à la frivolité; & ſi le Hollandois devenoit frivole, il perdroit bientôt les vertus qui l'honorent & les talents qui l'enrichiſſent.

ITALIENS.

On auroit eu tort de juger de tous les *Italiens* par le portrait que j'ai fait des *Génois.*

L'Italien en général eſt vif, propre aux lettres & ſur-tout à la poéſie, dans laquelle il réuſſit facilement: ſouple & docile, c'eſt un *caméléon* qui prend toutes les formes au gré de ſon intérêt; vindicatif, il pardonne rarement; & on l'accuſe de ne pas toujours mettre de l'égalité dans ſes vengeances. L'Italien aime à voyager; mais ardent à imiter les peuples frivoles, il ne rapporte chez lui

lui que le ridicule des nations qu'il a vues.

PRUSSIENS.

J'entends, sous cette dénomination, tous les sujets du roi de Prusse ; confondus autrefois avec les autres peuples du nord, on en parloit peu, & ils ne firent pas même, sous le *grand électeur*, une sensation bien considérable en Europe. Le pere du roi régnant s'attacha plutôt à avoir des colosses que des hommes ; il est vrai qu'il a rendu de grands services au Brandebourg, en commençant des établissements que la sagesse de son fils a perfectionnés. M. de Boissy dit dans la *frivolité*, que *Berlin* est l'émule de *Paris*, & cet auteur n'a point dit une *frivolité* ni un mensonge ; les arts agréables, les sciences abstraites & les arts utiles triomphent à Berlin ; & si la France l'emporte, elle ne doit cette préférence qu'au temps & à son étendue.

Les soldats Prussiens sont, sous le héros qui les conduit, des Romains qui bravent la fatigue & l'intempérie des saisons ; modeles de la discipline la plus

exacte, leur exercice eſt devenu celui de toutes les nations : j'en excepte l'Eſpagnol, dont la lenteur flegmatique n'a pu ſe prêter à la vivacité des mouvements Pruſſiens : les François, qui ſe piquent avec une ſorte de juſtice de ſervir de modele aux autres nations, n'ont pas eu la vaine gloire de conſerver leur ancien exercice, dès qu'ils en ont trouvé un meilleur ; & ce peuple toujours original a imité ſans rougir tout ce qu'il a trouvé de ſupérieur dans cette partie de la tactique Pruſſienne. Les rois font les hommes, & l'exemple du maître eſt le premier précepteur des nations.

ROMAINS.

Nom jadis fameux, qui ſemblable aux anciens monuments qu'on retrouve dans Rome, n'a plus que les débris de ſon antique ſplendeur. M. de Voltaire, en comparant dans l'immortel poëme de la *Henriade* l'ancienne Rome avec la nouvelle, dit fort également :

Un pontife *eſt aſſis au trône des* Céſars.

Et plus bas,

Des prêtres *fortunés foulent d'un pied tranquille*
Le tombeau des Catons *& la cendre* d'Emile.

Le vrai Dieu y a remplacé les idoles du paganisme, mais des hommes foibles & mous ont succédé aux héros de l'univers : de ce sénat auguste d'où l'on dictoit des loix à tous les monarques de la terre, on expédie aujourd'hui des indulgences aux nations ; des cardinaux efféminés habitent les palais de Brutus, de Cassius & d'Antoine : de mauvais faiseurs de sonnets occupent les maisons de Virgile & d'Horace ; des princes ignorants dorment sous l'aigledon de la mollesse dans l'appartement de Mécene ; des soldats qui fuient à l'aspect d'un fusil, remplacent les légions vétéranes ; & un praticien bavard écrit des sottises sur la table où Cicéron composa ses Catilinaires.

Sur ces théatres fameux, où les édiles donnoient au peuple des spectacles brillants, on voit aujourd'hui des malheureux qui ont renoncé au plaisir de créer leurs semblables pour acquérir le triste talent de chanter en *fausset*, ou de demander d'une voix efféminée des faveurs dont la jouissance leur deviendroit non-seulement inutile, mais à charge. O Rome ! où donc es-tu, demande un philosophe en cherchant cette ville dans

elle-même ? Le courage y eſt énervé, les arts y chancellent, & la molleſſe du conclave y a remplacé la grandeur du ſénat.

RUSSES OU RUSSIENS.

Voici encore une nation qui doit ſon éclat & ſa conſiſtance à un grand prince. Pierre I, dont le nom à jamais mémorable ſera conſacré dans les faſtes de tous les peuples, s'apperçut que lui & ſes ſujets étoient des barbares ; il oſa eſſayer d'en faire des hommes, & il y réuſſit.

Ce czar, après avoir été *Darius*, luttant en vain contre l'*Alexandre* du nord, devint lui-même cet Alexandre ; mais ſupérieur à *Charles* XII, il préféra la réputation d'un héros qui ſait vaincre à la renommée d'un aventurier qui court le monde ſans projet décidé.

Les lettres & les arts que Pierre le Grand apporta de la France, de la Hollande, de l'Angleterre & de l'Allemagne dans ſon pays, y croiſſent à l'abri du trône qui les protege ; & dans une cour où l'on ſavoit à peine, il y a cent ans qu'il exiſtoit une langue Françoiſe ;

on y parle à préſent cette même langue avec autant de pureté qu'à Paris.

Le Ruſſe eſt courageux ; & quand il eſt bien conduit, il brave tous les dangers ; il aime l'honneur, & ſurtout depuis qu'il eſt policé & qu'il ſait juſqu'où il peut atteindre. Il eſt bien glorieux au célebre *Huet*, évêque d'Avranches, d'avoir prédit, ſoixante années auparavant, la ſplendeur actuelle de ſa Ruſſie, ſi jamais elle avoit à ſa tête un ſouverain qui eût l'ame élevée. Pierre I a accompli la prédiction, & la Ruſſie, preſqu'inconnue jadis en Europe, joue maintenant un des premiers rôles ſur le vaſte théatre des nations.

Le Ruſſe eſt grand & magnifique ; le luxe qui regne à S. Pétersbourg éclipſe le faſte de toutes les autres cours : gouverné par une impératrice qui réunit la ſageſſe à la clémence, le Ruſſe eſt fidele à ſes maîtres, & ſi trois trahiſons ſucceſſives ont éclaté depuis quelque temps dans cet empire, ce ſont les crimes de trois particuliers, d'après leſquels il ne faut point juger toute une nation.

SAVOYARDS.

Cette nation eſt laborieuſe, brave & fidelle ; la ſéchereſſe & l'aridité de ſon climat, forcent preſque tout ce qui eſt peuple à chercher les moyens de ſubſiſter ſous un ciel plus doux. Il y a peu de villes en France où l'on ne trouve des Savoyards qui ont fait des fortunes brillantes ; preſque tous ont commencé par la marmotte ou par la lanterne magique. Je connois des miſſionnaires de cette nation que j'ai vu débuter par vendre des peaux de lievre, & ces hommes ſont bien eſtimables, ſi, comme je le crois, ils doivent leur fortune à l'induſtrie & à la probité.

Le Savoyard eſt ſans contredit le meilleur ſoldat de toute la domination du roi de Sardaigne ; je n'en excepte pas même le Sarde qui ſeroit auſſi ſéditieux que le Corſe, ſi l'adminiſtration de Charles-Emmanuel n'étoit pas fondée ſur l'auſtere équité : le Savoyard attaque, ſe rallie avec impétuoſité, pourvu que ceux qui le conduiſent l'animent par l'exemple ; adieu le courage, s'il perd de vue ſes officiers.

Quelque triste que soit son pays, il aime à y vivre, avec la fortune qu'il a faite ailleurs, quand un établissement, qui entraîne des suites, ne le force point de rester dans les lieux où il s'est enrichi.

On a évalué à dix mille louis-d'or le montant des sommes que les *décroteurs*, *porteurs d'eau*, de *curiosités*, *ramoneurs* & *joueurs de vielle*, emportent toutes les années de la seule ville de Paris; calculez par proportion, & vous verrez que la France nourrit & même enrichit la Savoie; la simplicité frugale de cette nation permet qu'on risque l'expression.

SAXONS.

Ce peuple est celui de toute l'Allemagne qui est le plus délié; aussi les Saxons sont appellés les *Gascons* du nord; leur idiôme même se ressent de la politesse qui les caractérise, & la langue Allemande respire en Saxe une pureté que les autres nations ne connoissent point. Le Saxon est fastueux; ami du luxe, il aime à être remarqué, & il ne veut guere passer pour Alle-

mand ; il eſt brave, & la protection ſinguliere que le comte de Bruhl, premier miniſtre, accorde aux arts & aux lettres, y encourageoit tous les talents, avant que les armes Pruſſiennes fiſſent de ce pays charmant un lieu de déſolation. La porcelaine de Saxe le diſpute à celle de la Chine à beaucoup d'égards, & l'emporte par ſa couleur ſur celle de Vincennes, tranſportée aujourd'hui au village de Seve ; la Saxe brilloit auſſi par des manufactures utiles : il faut eſpérer que la paix, dont toute l'Europe a beſoin, raménera en Saxe les muſes & les arts éplorés.

L'auteur de l'*hiſtoire des Grecs* prétend que les Saxons & les Piémontois ont été les premiers qui ont introduit dans le jeu l'art dangereux de fixer la fortune ; je ne ſais ſi monſieur *Ange Goudard* a des preuves de ce qu'il avance, mais je crois qu'il auroit été plus prudent de ſupprimer ce trait de ſon livre, utile d'ailleurs.

SUISSES.

Monſieur de Voltaire a mieux connu les Suiſſes dans le poëme de *Fontenoi* que

que dans celui de la *Henriade*; & je vois toujours avec douleur que dans les éditions qu'on fait journellement de ce dernier ouvrage, on laisse ces deux vers en parlant des Suisses :

Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.

Il ne faut connoître ni la Suisse ni l'esprit de cette nation pour la peindre ainsi. Monsieur de Voltaire, qui vit aujourd'hui sur les frontieres de cette république heureuse, doit s'appercevoir que la Suisse ne fait pas *son unique métier de la guerre*, puisqu'au milieu de tous les troubles qui agitent l'Europe, elle a l'art de jouir du calme le plus profond; la Suisse d'ailleurs riche de son propre fonds & de son commerce, qui y est très-considérable, aime les arts & les cultive avec goût: il y a dans la ville de *Basle* une académie des sciences & des professeurs respectés de toutes les nations éclairées. Et on n'en impose point au public, quand on remarquera que les prix de physique, proposés par la célebre académie des sciences de Paris, sont très-souvent remportés par des

Suiſſes ; & cette compagnie ſavante ſe glorifie d'avoir pluſieurs membres de cette nation qui lui font honneur. Monſieur de Voltaire, qui fait tout cela aujourd'hui, rectifiera ſans doute, dans la premiere édition qu'il nous donnera de la Henriade, deux vers qui offenſent une nation reſpectable.

Mais comment ce grand homme, qui a lu tous les ouvrages eſtimables, peut-il encore traiter les Suiſſes de *barbares*, s'il a parcouru, comme je ne puis en douter, l'*hiſtoire militaire* de ce peuple, que M. le baron de *Zurlauben* a publiée il y a quelques années ? Il a dû y voir des hommes & des héros qui ont maintenu plus d'un ſouverain ſur le trône de ſes peres.

Le poëte François en diſant,

Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.

a voulu, du moins il me le paroît, faire un crime aux Suiſſes de ces capitulations qu'ils font avec la plupart des monarques & autres princes de l'Europe : ſi M. de Voltaire penſe ainſi, il ignore que ces hommes que les cantons fourniſſent aux différents états, forment tout à la fois une correſpondance utile & hono-

rable. En effet, un Suisse bien né, qui veut connoître l'art dangereux, mais nécessaire de la guerre, ne peut guere se former dans un pays qui, grace à sa modération & à la sagesse de son gouvernement, jouit presque toujours d'une paix profonde ; il faut donc que pour s'instruire il passe au service d'une puissance étrangere ; il traite alors avec elle de l'agrément de lever un régiment, & cet arrangement place avec gloire cette partie de la jeunesse qui ne se destine point à l'administration de la justice, au ministere des autels, ou aux diverses branches du gouvernement : le nombre de recrues qu'on fait toutes les années en Suisse, & qu'on verse dans les différents pays où le service attache cette nation, ne nuit point à l'état ; les villes n'en sont pas moins peuplées d'artistes utiles, & les campagnes remplies d'heureux cultivateurs, qui jouissent d'un bien-être que le payfan ne connoît guere que là & dans la Hollande.

Ainsi cette jeunesse qui sort tous les ans des cantons, loin de leur préjudicier, diminue la consommation qui se feroit dans le sein de chaque famille, & met par conséquent les peres de ces

familles dans le cas de vendre ailleurs ce ſuperflu que l'abſence de leurs enfants leur laiſſe. Il y a plus, les Suiſſes que l'honneur guide plus que l'intérêt, ont des clauſes dans toutes leurs capitulations, qui non-ſeulement ne les aſſujettiſſent point à combattre contre leur gloire, mais qui les mettroient à même, en cas d'événement, d'oppoſer leurs guerriers à ceux mêmes qui les ont formés.

L'empreſſement de tous les ſouverains à avoir des ſoldats de cette nation, fait le plus bel éloge de leur valeur.

De ce vieux proverbe qui dit, *point d'argent, point de Suiſſe*, on a voulu conclure que le Suiſſe faiſoit tout pour de l'argent; ſans doute, & il fait là-deſſus ce que font tous les peuples de la terre: qu'on aille demander au landgrave de Caſſel, au duc de Wittemberg & à quelques autres princes d'Allemagne des troupes ſans argent, on répondra, *ſans argent, point de Heſſois, point de Wittemburgeois*, & on aura raiſon; mais cette conduite ne donne pas le droit d'imaginer que le Suiſſe ſacrifieroit ſon honneur à l'argent; il en eſt généralement incapable; il eſt fidele juſqu'au ſcrupule, & c'eſt de là

que la garde de la porte des hôtels des princes & des grands fut confiée dans les temps de troubles à des hommes de cette nation, fermes & incapables d'introduire chez leurs maîtres ceux du parti contraire. Ce qui fut imaginé pour la sûreté des particuliers, est devenu depuis & dans des temps plus tranquilles une marque d'honneur & de distinction, & un simple gentilhomme qui n'est point titré, n'a pas le droit d'avoir un Suisse à sa porte.

Le Suisse est très-industrieux, & peu de nations connoissent aussi-bien que lui la vertu des *simples;* on lui reproche, non sans quelque raison, d'être obstiné & peu sobre.

TURCS.

Le sentiment général du petit peuple de l'Europe est de croire que les Turcs sont des barbares; rien de plus injuste que cette idée: & si on en excepte ceux qui habitent les côtes de l'Afrique, à qui j'avoue qu'il est peu sûr de se fier, le Turc est humain & honnête, relativement aux nations avec lesquelles il commerce; j'avoue aussi

que l'on ne doit point s'attendre à trouver de pareils ſentiments chez ceux dont le métier eſt d'armer en courſe pour chercher les moyens de *rapiner* & de faire des eſclaves ; l'humanité & l'honneur ne ſont que très-rarement l'apanage de ces écumeurs de mer ; d'ailleurs la croyance des muſulmans eſt telle que, dévoués entiérement à leur prophete, ils ne penſent point que les chrétiens ſont des hommes, & leur proverbe général avec les Européens, à qui ils parlent toujours en langue franque, eſt *chriſtian ſtarcan*, c'eſt-à-dire, un chrétien n'eſt qu'un chien : on juge bien qu'avec de pareils ſentiments les Turcs ne doivent pas beaucoup ménager des êtres à qui ils ne ſuppoſent que de l'inſtinct.

Le Turc n'a pas une valeur décidée par le courage, & il n'eſt brave que par les préjugés de ſa religion, ou par l'aliénation de ſa raiſon ; cela m'étonne d'autant plus, qu'en liſant l'Alcoran à propos de ce tableau des nations, j'ai vu que l'eſpoir d'une autre vie devoit, par la politique du prophete, encourager les muſulmans à braver la mort. Courbé ſous le joug du deſpotiſme, le Turc eſt

ignorant par devoir, hypocrite sans approfondir sa religion, & intempérant plus par goût pour le vin que par un desir décidé de violer la loi; on boit communément du vin en Turquie, mais on le boit dans le secret: or concluez de là qu'une nation qui viole secrétement sa religion dans un point qui lui paroît onéreux, ne suit les autres que par hypocrisie, ou avec cette obéissance aveugle qui entraîne le despotisme, qui est répandu également sur la religion & le gouvernement de l'empire Ottoman.

ÉVÉNEMENTS politiques, anecdotiques & critiques de tous les mois de l'année 1761.

JANVIER.

DISPUTE pour un honnête évêque mort en *odeur* de sainteté. Le pape veut, les jésuites s'y opposent, sous le prétexte très-légitime qu'on ne peut pas être saint, comme *Jean Palafox*, quand on a cru que les jésuites pouvoient persécuter la vertu, maîtriser les rois & enseigner des erreurs; mais la *compagnie de Jesus* ressemble à *Cottin*, qui traitoit d'*héré-*

tiques & de mauvais *citoyens* tous ceux qui ne l'approuvoient point.

Qui mépriſe Cottin *n'eſtime point ſon roi,*
Et n'a, ſelon Cottin, *ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Les jéſuites, ſurpris que le roi d'Eſpagne demandât, avec inſtance, qu'on décernât les honneurs de la béatification au vénérable évêque d'*Oſma*, ont crié : *au voleur.* Le pontife Romain a dédaigné leurs clameurs, & la *ſociété*, forcée dans peu d'adorer l'image de celui dont elle a flétri les écrits, a pris le parti que ſes inſtitutions ſecretes lui dictent, en félicitant publiquement à Rome le miniſtre de ſa majeſté catholique ſur la béatification de Palafox, & en proteſtant dans un conciliabule que ce ſaint évêque ſeroit mis par tous les jéſuites au rang des proſcrits, dont un honnête homme ne peut chommer la fête. C'eſt ainſi que ces peres accommodent la religion à leur politique, & c'eſt d'eux qu'on peut dire dans une circonſtance auſſi frappante que celle-ci :

Le ciel eſt dans ſa bouche, & l'enfer dans ſon cœur.

J'entends toujours avec ſcandale tous les prétendus *bons mots* qu'une intem-

pérance excessive lâche contre les saints, dont le pontife Romain garnit nos almanachs, à la grande satisfaction des citoyens indolents & des moines intéressés : on connoît le mot fort indécent de monsieur de***; lorsqu'on lui apprit qu'on venoit de mettre au rang des saints *François de Sales*, évêque de *Geneve*, il dit : *je ne suis pas fâché de sa petite fortune, mais il me trichoit au piquet.* De pareilles hardiesses ne devroient pas être permises; mais pourquoi faut-il que de vieux cardinaux aient eux-mêmes donné le premier exemple de cette licence criminelle? On n'a pas oublié les paroles de cette éminence qui, depuis longtemps impotente dans son lit, demanda quelle cérémonie annonçoit le son des cloches : son premier camérier lui répondit qu'on alloit célébrer la béatification *de tels & tels*. Ah! s'écria le cardinal qui avoit passé sa jeunesse avec eux : *questi nuovi santi mi fanno molto dubitare di antichi*, cela veut dire, *ces nouveaux saints-ci me font bien douter des anciens.*

De pareilles indécences nuisent beaucoup au sacré calendrier, que tout

homme ami de l'*infaillibilité* devroit reſpecter, comme on reſpecte les choſes reçues ſans les approfondir : *heureux ceux qui croient & qui ne cherchent point les motifs de leur croyance* : Beati qui, &c.

Tandis qu'une foule d'inſectes s'acharnent impitoyablement à dégrader le *Virgile* de la France dans de gros volumes qu'on ne lit point, & de petites feuilles qu'on mépriſe, milord *Littelon* vient, dans des dialogues dignes de ceux de *Lucien* & de *Fontenelle*, de faire le plus grand éloge de monſieur de Voltaire. Un Anglois rendre juſtice à un François! cette époque eſt intéreſſante dans l'empire littéraire.

Un notaire de Valenciennes paſſe dans le même mois, dans la boutique d'un libraire, un mariage contracté à Bruxelles dans l'antichambre d'un auteur, quoique ce mariage ait été annoncé au pape régnant; cette affaire qui a eu des ſuites à Paris, trouvera place ailleurs.

FÉVRIER.

Les querelles continuent à Rome & à Liſbonne; le chef de l'égliſe Ro-

maine, qui doit prêcher la paix, pourroit sacrifier quelques-unes de ses prétentions, & rendre le calme à un royaume que deux tristes fléaux ont désolé, *les tremblements de terre* & *les jésuites.*

Grande promotion d'officiers-généraux en Espagne, qui sert de pâture au nouvelliste que l'hiver rend oisif: on écrit; le ministre d'une puissance redoutable voit plus loin que les gazetiers; il fait son plan, qu'en résultera-t-il? le moment auquel il le proposera, pourroit bien être celui de sa chûte.

Les mutineries des parlements continuent en France, où l'on ne punit pas assez le ton de ces petits-maîtres à longue criniere, qui veulent partager l'autorité souveraine, & croient être les émules des pairs de la Grande-Bretagne, tandis qu'ils ne sont que des hommes qui ont acheté du prince le droit de prononcer en son nom, & autant qu'il le jugera à propos, sur la validité d'un mariage ou la nullité d'un testament.

Mort d'un grand homme qui avoit par fois le défaut de se livrer trop aux

petites choſes, & la manie de protéger au haſard des intrigants qu'il prenoit pour des hommes à projet, qui ſouvent ne valent pas mieux, on lui a reproché dans ſa patrie & chez les étrangers une paſſion affectée d'innover & de détruire tout ce que ſes prédéceſſeurs avoient fait, & on l'a mal connu : ce qu'on a pris pour de l'amour-propre ou de la ſingularité, étoit l'effet d'un zele qui ſouvent a pu ſe tromper, il eſt vrai, mais qui avoit des vues droites qui reſpiroient le bien de l'état. Un inigiſte, bavard éloquent, a prononcé l'oraiſon funebre du mort, & il a été payé pour cela.

Un grand poëte retiré dans ſes terres... *les terres d'un auteur*, l'expreſſion n'eſt pas commune, elle commence à monſieur de Voltaire, & ſi tous ces meſſieurs me reſſemblent, elle finira à lui ; ce poëte a donné un aſyle à la petite niece du fondateur de la ſcene Françoiſe. Mademoiſelle *Corneille* a été enchantée de ſortir de la miſere ; les honnêtes gens ont applaudi à ce bienfait ; Fréron a écrit contre, perſonne n'a daigné le lire, & chacun a fait ſon métier.

Beaucoup de rumeurs à Constantinople ; Malte à l'air d'être effrayée, & tirera parti de ses craintes : au reste les politiques parient que les menaces du grand-seigneur n'auront aucun effet ; ce sera l'accouchement de la montagne.

Écrit scandaleux qui attaque tous les représentants du saint-siege dans les cours étrangeres ; on le brûle à Rome, le scandale augmente, & les éditions du livre se multiplient. Veut-on faire oublier un ouvrage, la saine politique veut qu'on n'en parle pas. Un écrit qu'on brûle ressemble au *phénix*, il renaît de sa cendre ; ou, si vous voulez une abondance d'éruditions, je dirai que c'est la tête de l'hydre, plus on en coupe, plus il en renaît.

Un jeune auteur publie un ouvrage sur la déclamation théatrale, dans lequel voulant rassurer les comédiens qu'un injuste préjugé flétrit en France & dans quelques autres pays, il leur parle ainsi :

Ne craignez plus l'affront d'un préjugé honteux ;
Le François, plus instruit, enfin ouvre les yeux ;
S'il outragea votre art, il en rougit encore :
Pourroit-il avilir des talents qu'il adore ?

Je ſais qu'un ſage illuſtre, un mortel renommé (a)
Qui hait tous les humains, lorſqu'il en eſt aimé,
Du fond de ſa retraite où l'univers l'offenſe,
A fait tonner ſur vous ſa farouche éloquence.
Je ſais que ſon ennui dans ſes triſtes loiſirs,
Voulut empoiſonner nos plus nobles plaiſirs:
Je n'oſe le combattre, & ma muſe incertaine
Reſpecte, en le blâmant, ce nouveau Démoſthene;
Cependant contre lui je veux vous raſſurer.
Un ſage n'eſt qu'un homme, il a pu s'égarer.

Je deſire, par le goût que j'ai pour le théatre, que M. *Dorat*, auteur de ces beaux vers, faſſe abjurer ce préjugé funeſte qui condamne trop rigoureuſement ceux qui ſervent aux plaiſirs des honnêtes gens.

MARS.

Le pape qui vouloit un ſaint dans ſa famille, en a fait un du cardinal *Barbarigo*, ſon grand-oncle maternel, ſon compatriote, & ſon prédéceſſeur à l'évêché de Padoue; mais ſa ſainteté ne voulant pas ſans doute que les impies & les incrédules, dont le nombre aug-

(a) M. Rouſſeau de Geneve.

monté dans ce siecle corrompu, osassent attribuer les honneurs qu'elle décerne au cardinal Barbarigo, à des motifs d'amour-propre ou d'intérêt, dont le vicaire du Christ ne peut être susceptible, elle a daigné rendre publics les miracles que le nouveau saint a faits; & leur réalité bien constatée justifie la pureté des intentions du souverain pontife, & affermit la certitude où seront les fideles de ne point invoquer en vain le vénérable *Barbarigo*.

Le pape auroit mis le comble aux belles actions, si au lieu de faire grace à un chartreux Génois qui avoit été condamné le même mois à perdre la tête comme assassin, il avoit permis qu'on traînât sur l'échafaud un malheureux qui avoit souillé la dignité de son caractere.

Promotion nombreuse à Turin; conjectures des politiques qui pourroient se réaliser : le roi de Sardaigne est assurément un des héros du siecle, & il joint à ce titre un esprit droit qui ne laisse échapper aucune circonstance utile.

Autre promotion d'officiers-généraux en France : ne pourroit-on pas dire

d'eux, *multi electi, ſed pauci vocati?*

On augmente la biere à Londres; la populace ſe mutine, elle force les caves des braſſeurs, boit, s'enivre, dort & oublie tout.

Les libraires François publient une nouvelle édition de *Moréry*; le maréchal de Thomond, vicomte de Clare, ſurpris de trouver l'article généalogique des lords *Liſmore* ajouté à celui de ſa maiſon, s'en eſt plaint au roi, & a impugné de faux cette généalogie: ſa majeſté n'a pas voulu prononcer ſur cette affaire, qu'auparavant les juges du royaume d'Irlande, établis pour en connoître, n'aient décidé. Milord Liſmore, colonel d'un régiment Irlandois au ſervice de France, ſoutient ſon nom, le porte, & paroît attendre ſans inquiétude l'arrêt des juges d'Irlande; la mort du maréchal pourroit bien laiſſer cette queſtion indéciſe.

M. Laurent célebre machiniſte, opere un miracle de méchanique, en rendant à un ſoldat invalide, dont le bras avoit été emporté d'un coup de canon, un bras poſtiche qui ſe meut à la volonté de celui qui le porte; ſon action ne dépend

dépend d'aucun ressort, & la facilité de son jeu va jusqu'à écrire fort lisiblement. Un poëte vient de chanter ce nouveau *Prométhée* qui ravit aux dieux le feu du ciel; l'Angleterre & le roi de Prusse ont tâché tous deux d'attirer près d'eux M. Laurent, qui a refusé avec respect leurs offres avantageuses; c'est à propos de ce refus digne d'un citoyen, que le poëte dit:

En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival & sur-tout l'ennemi des François,
En vain ce roi fameux par les arts & la guerre,
Qui tour-à-tour instruit & ravage la terre,
Espéroient à prix d'or acheter ton secours,
Tu dois à ton pays ton génie & tes jours.

AVRIL.

Un grand roi, environné d'ennemis puissants, cherche à les inquiéter par une alliance avec la Porte; les partisans de ce monarque prennent le change sur cette convention, & peut-être n'en pense-t-on pas plus sainement ailleurs: la vérité est que ce traité, tel qu'il soit, n'est pas mal-adroit dans les circonstances présentes.

Députation de six nobles Génois en Corse; tentative inutile; ce ne sont pas

les esprits qu'il faut concilier, c'est le vice du gouvernement qu'il faut changer; ce sont des esclaves qu'on doit rendre libres, mais cette opération ne peut être l'ouvrage des Génois qui perdront cette isle à la paix, & qui n'en seront que plus heureux.

Troubles à Neuchâtel pour la religion : un pasteur, nommé monsieur *Petit-Pierre*, s'étant avisé de soutenir que les *peines* de l'enfer n'étoient point *éternelles*, des ministres éclairés se sont soulevés contre cette proposition, qui ne seroit consolante que pour les libertins; de prétendus défauts de formalités ont donné quelques partisans à l'apôtre de la nouvelle doctrine; le roi de Prusse, dont l'esprit philosophique saisit tout, a fait publier dans ses principautés de Neuchâtel & de Valangin un décret qui a pour objet d'assoupir une affaire qui de la religion passeroit bientôt aux objets les plus importants de l'état, si la sagesse n'arrêtoit les progrès de la contagion.

Dire que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, c'est bouleverser le système de tous ceux qui croient à l'immortalité de l'ame : *récompense éter-*

nelle, voilà le ciel ; *peine intermédiaire*, voilà le purgatoire ; *peine éternelle*, voilà l'enfer : ainsi les chrétiens, & même ceux qui ont le malheur de ne l'être pas, croient *au moins* au ciel & à l'enfer, & dans cette idée, les récompenses & les peines doivent être *éternelles*. Un prétendu esprit fort disoit au célebre Fontenelle, que tout étoit détruit avec nous : *non-seulement*, répondit ce philosophe, *je ne le crois pas, mais j'en serois fâché ; car si je n'avois pas le bonheur que j'attends, j'aimerois mieux souffrir que d'être anéanti, parce que souffrir c'est exister, & c'est toujours être.*

Mort de mademoiselle *Woffington* célebre actrice de Londres dans la tragédie ; rivale à tous égards de notre fameuse *Lacouvreur* ; c'est à l'actrice Angloise que l'armée Britannique qui sert en Allemagne sous les ordres du prince Ferdinand, le disciple & l'émule de Fréderic, doit la souscription volontaire établie à Londres & dans plusieurs villes du royaume, pour lui procurer des secours & alléger l'esprit ; cette actrice fameuse a légué par son testament tout son bien à un officier général, ce

dernier trait rappellera ce que la *Lacouvreur* fit pour le maréchal de Saxe.

J'aurai vainement mis ces deux exemples sous les yeux des actrices, leur plan est opposé au système de leurs devancieres, & je crois, s'il faut parler vrai, que le métier d'une comédienne qui se pique de bien jouer ses rôles, est de ruiner un homme plutôt que de l'enrichir.

MAI.

Promotion à Londres de divers officiers-généraux; que conclure de là? rien, sinon qu'on a besoin à Londres d'officiers-généraux, parce qu'on ne peut pas les prendre toujours en Allemagne.

De prétendus prophètes jugés à Cologne avec une clémence qui peut autoriser l'audace & l'impiété. A en croire ces imbécilles, animés par les jésuites, disent les ennemis de cette société, le Turc sera catholique en 1766, l'Angleterre anéantie sous les eaux trois jours après; l'Afrique, l'Asie, & enfin les synagogues de tout l'univers reconnoîtront le Christ à la fin de la même le-

maine ; le fameux pere *Pichon*, mort de chagrin d'avoir vu brûler ses livres, paroîtra & fera des miracles à *tout venant beau jeu* ; la terre tremblera dans toutes ses parties cinq ou six mois après ; le soleil, la lune & les étoiles tomberont en 1770, & le monde périra par les flammes en 1771, après avoir été un an dans les ténebres. Peut-on nier que ces gens, qui n'ont pas prophétisé l'expulsion des jésuites du district du parlement de France, la mort de Gabriel *Malagrida*, religieux de la même secte, la chûte du *journal du commerce*, l'envoi de *Fréron* à *Bicêtre*, la défense du *colporteur* à Bruxelles, étoient de grands sots, puisque tout ce que je viens de rappeller alloit sans dire. Peut-on oublier que ces *escrocs* n'aient été condamnés qu'au plaisir de faire dans une voiture commode le voyage d'Italie, pour aller respirer un air doux & serein, sous le prétexte d'aller demander pardon au pape ?

Les jésuites, *négociants* les plus redoutables de l'Europe, perdent leur fameux procès occasioné par les lettres de change du pere la Valette, un des *intrigants* de la société ; ce coup prépare leur ruine.

Le sieur *Palissot*, auteur avili dont nous aurons le malheur de parler dans plus d'un ouvrage, ayant été invité de ne plus écrire par l'épigramme suivante :

Beau perroquet, babillard en délire,
Sois honnête homme ou bien cesse d'écrire.

Il y a répondu par la piece qui suit ; je la rapporte avec d'autant plus de plaisir qu'elle est vraie à tous égards :

Vous pouvez bien, censeur atrabilaire,
Contre mes vers exercer vos rigueurs ;
Vous pouvez m'envoyer avec cent plats auteurs,
Barboter dans la fange où croupit la Morliere,
Mais vous n'étendez pas vos droits
Jusqu'à pouvoir me forcer au silence.
Perdez-en la vaine espérance,
Et bornez vos injustes loix.
Vous ne contraindrez point mon indocile verve ;
Malgré Phébus, *malgré* Minerve,
J'ai bien aimé, jugez, censeur jaloux,
Si je rimerai malgré vous.

Le même sieur Palissot, qui, pour la premiere fois, s'est rendu justice dans cette réponse modérée & sage, n'a pas été épargné davantage ; & un de ses bons amis, instruit qu'il avoit proposé au libraire *Duchesne* de faire un corps complet de tous ses ouvra-

ges, sous le titre modeste d'œuvres de *noble Charles-Arnoud Palissot, dit Montenoi, distributeur & colporteur privilégié des gazettes étrangeres dans la ville de Paris & le reste du royaume* : ce poëte, piqué de l'assassinat que ce barbouilleur méditoit, en faisant imprimer ses bavardages assommants, fit cette épigramme :

Palissot, de ses vers en formant un recueil,
A ces pauvres défunts veut-il rendre la vie?
Non, hélas! il n'a d'autre envie
Que de les réunir dans le même cercueil.

Il parut dans ce même mois un poëme sur la mort de l'amiral *Bing*, que tout l'univers n'a pas jugé avec autant de sévérité que les Anglois; cet ouvrage, fait un peu après coup, est de monsieur de *Sinmore*. Monsieur de Voltaire, à qui l'auteur en a adressé un exemplaire, lui a écrit la lettre suivante; les expressions en sont remarquables, je les garantis sans les adopter, parce que je m'imagine que les Anglois ont jugé Bing d'après le code maritime de leur nation.

Je suis d'autant plus sensible à votre ouvrage que j'avois fait ce qui étoit en

moi pour ſauver la vie à cet infortuné ; je lui avois envoyé les témoignages de monſieur le maréchal de Richelieu *& de nos marins, qui tous le juſtifioient ; mes ſoins, dont il m'a témoigné ſa reconnoiſſance en mourant, n'ont ſervi qu'à rendre ſa condamnation plus injuſte.*

VOLTAIRE.

Je répete que je ne prononcerai point ſur ce dernier fait ; mais cette lettre de monſieur de Voltaire me paroît curieuſe à bien des égards.

JUIN.

Le ſiege d'une iſle importante fixe l'attention de l'Europe, & ſur-tout des François & de leurs rivaux ; les nouvelliſtes du palais royal parient qu'on ne prendra point cette place : les bavards des cafés de Londres ſoutiennent le contraire, & les troupes des deux nations font tout ce qu'elles peuvent pour faire gagner leurs partiſans ; le moment de faire paſſer des ſecours aux aſſiégés n'eſt pas ſaiſi avec aſſez de juſteſſe, & l'iſle, après une vigoureuſe défenſe, ſe rend.

Lorſque

Lorsque le général *Blakenei* rendit *Minorque*, *dont les ouvrages importants & décisifs n'étoient pas entamés*, on lui éleva une statue à Dublin : que fera-t-on au chevalier *de sainte-Croix* ? on l'estimera assez pour l'opposer de nouveau aux Anglois, & cette distinction vaudra bien la statue de l'Irlande.

Un avocat du parlement de Paris est rayé du tableau pour avoir soutenu dans un gros livre, que les comédiens ne doivent point être regardés en France comme *infames* : si quelqu'un lit dans cent ans la flétrissure faite à cet avocat, & qu'il ne retrouve aucun de nos livres, il croira avec raison que les François du dix-huitieme siecle étoient des *barbares* ; si on avoit rayé du catalogue des auteurs monsieur *Huerne de la Mothe* (c'est le nom de l'avocat) pour avoir mal écrit son livre, on auroit eu raison ; mais on ne devoit pas le dégrader pour avoir soutenu la cause des comédiens. Mademoiselle *Cléron*, qui l'avoit engagé de publier cet ouvrage, lui a obtenu, après sa disgrace, une pension de mille écus ; voilà ce que j'appelle des actrices en crédit : est-ce la sagesse qui donne ce

pouvoir ? non parbleu ; en ce cas continuez, dociles actrices, ſur le même ton.

JUILLET.

Ouvertures de paix : les ſuccès enflent le courage du vainqueur, & la négociation finira par des politeſſes froides qui ne diront rien pour la paix.

Affaire manquée des deux parts : on s'en réjouira à Londres, & on ne s'en attriſtera point à Paris.

Le marquis de *Ximenez*, connu par pluſieurs ouvrages dramatiques, vient de faire graver à ſes frais le célebre Monteſquieu, & a mis les quatre vers ſuivants au bas du portrait de ce grand homme :

Les conquérants ſont des orages,
Qui portent devant eux le déſaſtre & l'effroi :
Ils paſſent, mais les loix & les leçons des ſages
Sont immortelles comme toi.

Grande criſe dans le grenier de *Fréron* : un auteur, piqué du mal qu'il avoit dit d'un de ſes ouvrages, alla lui en faire des reproches amers ; le faiſeur de feuilles, qui vit dans les yeux de l'écrivain une envie de juſtifier ſon

livre d'une façon singulière, lui dit : *Monsieur, j'ai lu votre ouvrage avec fureur, parce qu'il est bon ; je l'ai déchiré par la même raison ; vous avez réussi, j'ai mordu, & nous avons fait tous deux notre charge.* L'auteur, désarmé par cette ingénuité fripponne, fit de grands éclats de rire : Fréron, habile à saisir le moment, ajouta : *faites une nouvelle édition de votre livre, envoyez-m'en un exemplaire & deux louis, vous verrez si je sais louer.* L'auteur, qui ne trouva point la proposition de l'argent aussi plaisante que le premier propos, pria Fréron de rétracter par écrit le mal qu'il avoit dit de son ouvrage, & de terminer le billet par une promesse de le louer dans sa premiere rapsodie ; Fréron hésita, appella sa femme : celle-ci, payée pour être plus agréablement ailleurs, ne put monter, & le pauvre diable fut forcé de signer le billet ci-joint.

Je soussigné conviens que c'est à tort que j'ai osé dire du mal de la belle *ode de monsieur le Brun, secretaire de S. A. S. M. le P.* de Conti, *& je promets de la relire & de lui rendre justice. Fait à Paris le 19 juillet 1761.* FRÉRON.

C'eſt aux étrangers à décider maintenant du cas qu'on doit faire des jugements de cet ariſtarque.

AOUT.

Le nouvelliſte ne s'occupe plus ni de la *Saxe* où l'on ne fait rien, ni de la *Siléſie* où l'on voudroit faire, ni de la *Heſſe* où l'on ne fera pas grand'choſe. Un arrêt célebre, rendu par le premier parlement de France, abſorbe toutes les autres nouvelles, & les jéſuites, que le malheur pourſuit, viennent d'être condamnés à renoncer à leurs ſtatuts, c'eſt-à-dire, à leur ambition & à leurs vices; l'affaire deviendra ſûrement générale pour la ſûreté des ſouverains & le bonheur des peuples.

Etabliſſement d'une *gazette de ſanté*: cet ouvrage me paroît d'autant plus ingénieux que tous les propos des médecins reſſemblent aſſez à ceux des gazettes : *autant en emporte le vent.*

Hiſtoire des filles galantes de Paris, petit *in*-12 de 200 pages ; on voit en liſant cet ouvrage que l'auteur n'a connu que ſon quartier, ou peut-être que la maiſon qu'il habite. Peut-on mettre en

deux cents pages un livre qui formeroit ſeul une collection aſſez étendue pour compoſer une bibliotheque ; je ne parle pas même des filles de théatre ; le droit de monter ſur les planches leur donne le privilege d'être libertines avec aiſance ; mais je veux déſigner ces créatures charmantes qui, arrivant de leurs provinces en caſaquins par le coche, débutent chez les *Páris* & les *Florence*, y font fortune ſous le nom de belles malheureuſes, & finiſſent par dire, *mes gens*, *mes chevaux*, *mon hôtel.*

SEPTEMBRE.

On rompt les négociations pour la paix : les députés reſpectifs des cours de Verſailles & de Londres retournent dans leur patrie, honorés de l'eſtime des miniſtres avec leſquels ils ont traité, & l'avantage d'avoir vu du pays.

Un artiſte bien convaincu que rien n'eſt ſi fou que le peuple Pariſien, vient de graver une eſtampe qui repréſente ces fameux *boulevards* où chacun va traîner l'ennui dans des chars dorés :

on lit avec plaiſir les vers ſuivants au bas de cette eſtampe :

Que j'aime à contempler ſur ces remparts charmants
Le caprice du jour & les hommes du temps !
J'y vois au fond d'un char la ſtupide opulence
A peine d'un regard honorer l'indigence ;
J'y vois le financier trancher du monſeigneur,
La coquette aux yeux faux, la prude aux ris moqueur.
Sur un courſier fougueux paroît l'étourderie ;
Tout auprès marche à pied le ſage qu'on oublie.
Ces différents objets diſſipent mon ennui.
Suivons-les, mais de loin, c'eſt la mode aujourd'hui :
Elle fut de tout temps ; à l'aimer tout m'engage ;
Qui l'introduit eſt fou ; qui la fuit n'eſt pas ſage.

Il falloit un *pendant* à cette eſtampe, & le même artiſte l'a fait en gravant le tableau des *portraits à la Silhouette ;* cette ſeconde eſtampe ne le cede pas à la premiere, tant pour la correction du deſſein que pour l'attitude des perſonnages : on lit au bas ces huit vers :

Si ces nouveaux portraits, enfants nés du caprice,

Du vulgaire aveuglé pouvoient rompre l'erreur,
On ne le verroit pas, vil eſclave du vice,
Condamner en autrui les défauts de ſon cœur;
Mais pourquoi le blâmer? la mode l'autoriſe.
Quand, avec tout Paris, il admire ces fous,
Et de les imiter qu'il paroît ſi jaloux,
L'inſenſé ne voit pas qu'il fait une ſottiſe.

Si ce ſont là les mœurs Françoiſes, il faut convenir que l'auteur ne peut être accuſé d'avoir flatté. Monſieur de Silhouette, en quittant le département des finances, pouvoit bien s'attendre à être chanſonné, parce que le François eſt tout *vaudeville*; mais il ne devoit pas s'imaginer qu'il ſeroit peint, ou, pour mieux dire, barbouillé en noir dans tous les appartements de Paris; on attribue cette méchanceté à un fermier-général dont l'eſſor d'une main trop active avoit été arrêté par l'ex-contrôleur des finances.

En Portugal on brûle le jéſuite *Malagrida* comme *faux prophete*, c'eſt-à-dire, qu'on punit un fou; la ſociété, n'ayant pu recueillir ſes cendres jetées dans le Tage, a donné dans ſon mar-

tyrologe une place au prétendu prophete, & tous ceux qui ſanctifient les jéſuites, ſont prévenus qu'à commencer au 20 ſeptembre 1762, ils doivent ſolemniſer la fête du vénérable perſonnage, confeſſeur & matyr, *ſaint Gabriel Malagrida, apôtre du Portugal;* les ſouverains, qui s'intéreſſent à leur gloire & à celle des jéſuites, devroient bien vuider leurs états & augmenter le calendrier de ces révérends peres de quelques nouveaux martyrs de cette eſpece.

OCTOBRE.

Les amis & les ennemis d'un miniſtre ſont également fâchés de voir que celui-ci quitte le timon des affaires; on ſeme l'état d'écrits pour & contre; le réſultat de tant de ſatires & d'apologies ſera que dans un mois on oubliera tout à la fois le miniſtre, ceux qui l'ont inſulté, & ceux qui ont voulu le venger.

Un auteur dramatique qui a beaucoup de dettes, & qui ne travaille pas aſſez parce qu'il eſt toujours embarraſſé de ſavoir où il dînera, a fait cette

réponſe plaiſante à un ami qui le preſſoit de donner une piece :

. . . . . .

Rien ne diſtrait de nos études
Comme des dettes à payer,
Et cependant il eſt prudent d'en faire;
Car un auteur qui de ſes créanciers
Pourroit compoſer un parterre,
Seroit plus ſûr de ſes lauriers
Qu'un prédicant de l'honneur de ſa chaire.

NOVEMBRE.

Les armées reſpectives, laſſes d'avoir eſſuyé des fatigues exceſſives, s'approchent, ſe mettent en bataille, s'obſervent, préludent & ſe ſéparent; preſque tous les projets formés ont échoué : malgré cela, les partiſans des François, des Autrichiens, des Hanovriens & des Pruſſiens ſoutiennent que cette campagne eſt une de celles qui font plus d'honneur à leurs héros, & je le crois : ce n'eſt pas l'effuſion du ſang qui rend les guerriers mémorables; la ſcience de la guerre eſt vraiment celle du grand Turenne; je me ſouviens très-bien d'avoir entendu dire au maréchal de Saxe que de toutes ſes campagnes, celle de *Courtrai* étoit celle qui le flattoit davantage.

Un écrivain qui veut faire ſa cour aux divinités de *Polymnie* & de *Terpſichore*, qui préſident à la muſique & à la danſe, vient de publier un ouvrage ſous le titre de *point de vue de l'opéra*. Cette production qui pouvoit renfermer 45 volumes de galanteries ſcandaleuſes, de fines eſcroqueries, & un catalogue raiſonné de tous les bons mots que la *Cartout* s'eſt fait mâcher pendant l'éternelle durée de ſa carriere ; ce livre, qui auroit excité la curioſité de tout Paris, eſt une petite brochure qui ne contient que des éloges : louer eſt une grande mal-adreſſe de la part des auteurs ; voulez-vous plaire, il faut critiquer.

La ſatire embellit les plus ſimples propos,
Et l'admiration eſt le ſtile des ſots.

Un homme qui loue eſt ſûr de n'être approuvé que de celui qu'il flatte ; le deſtin d'un auteur qui déchire eſt bien différent : & grace à la malignité du cœur humain, tous les lecteurs deviennent ſes partiſans ; j'en excepte ces ſots illuſtres & ces petits eſprits qui refuſent de ſourire aux bons mots d'un écrivain, parce que connoiſſant

intérieurement leur nullité, ils craignent que quand l'auteur les aura perdus de vue, il ne démaſque leur ſtupidité arrogante, & n'amuſe les autres à leurs dépens.

Le point de vue de l'opéra dit que mademoiſelle *Sallé* danſoit bien ; il devoit ajouter qu'elle étoit ſage. Monſieur de Voltaire, le chantre des graces, des vertus & des talents, lui avoit fourni matiere à embellir ſon ouvrage de ce joli madrigal qu'il fit autrefois pour mademoiſelle Sallé :

De tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe,
Elle alluma des feux qui lui ſont inconnus ;
De Diane *c'eſt la prêtreſſe*
Danſant ſous les traits de Vénus.

L'auteur du point de vue continue en louant exceſſivement mademoiſelle *Camargo* ſur ſa danſe ; il auroit mieux parlé en diſant qu'elle étoit la plus aimable *ſauteuſe* du monde. Monſieur de Voltaire lui auroit encore fourni cette vérité dans ce parallele qu'il fait de *Sallé* & de *Camargo*.

Ah ! Camargo, *que vous êtes brillante !*
Mais que Sallé, *grands dieux ! eſt raviſſante !*

Que vos pas ſont légers & que les ſiens ſont doux !
Elle eſt inimitable & vous êtes nouvelle :
Les nymphes ſautent *comme vous,*
Et les graces danſent comme elle.

L'apologiſte de l'opéra célebre enſuite les talents de meſdemoiſelles *Puvigné* & *Lionnois ;* mais il devoit dire que la premiere, froide & triſte, reſſembloit à Vénus en *bonnet de nuit*, & l'autre à une Bacchante *échevelée.*

Je ſuis fort enchanté de la juſtice qu'il rend à mademoiſelle *le Maure ;* mais comme il ne faut jamais encenſer les ridicules & les maniaques, il pouvoit finir le portrait de cette charmante chanteuſe, la premiere de l'Europe, en obſervant qu'elle n'avoit jamais ſu lire ; que née avec peu d'eſprit & une intelligence probablement infuſe, elle étoit devenue folle à l'âge de 40 ans ; qu'en 1753 elle ne voulut point chanter chez madame la Dauphine, qu'on ne vînt la chercher à Paris avec un carroſſe de cette princeſſe ; qu'elle ne vit que de *mouton*, & que ne pouvant voir d'autres viandes ſur les tables qu'elle *honore* de ſa préſence, il faut que tous les honnêtes

gens, qui ont envie de l'entendre, *ſe mettent au mouton* pour toute nourriture.

L'auteur, en détaillant ces anecdotes minutieuſes, mais ſingulieres, auroit fait connoître cette fille extraordinaire à beaucoup d'étrangers curieux de ſavoir les moindres particularités de la vie des gens à talents.

DÉCEMBRE.

L'amour & le jeu conduiſent à la ruine, la ruine mene au crime.

Un homme abandonné d'une maîtreſſe qui n'aimoit que ſon argent, attente aux jours de cette créature; un autre las d'aimer une aimable cruelle, & de ne voir que des créanciers dans ſon antichambre, met en Italie un terme à ſa vie, & meurt martyr, parce que par une mal-adreſſe aſſez ſinguliere il préfere le fer à l'opium : en voilà aſſez ſur cette ſeconde anecdote; l'autre trouvera une place plus étendue dans la premiere feuille de l'*obſervateur des ſpectacles*, où elle doit néceſſairement être encadrée.

Les conditions de paix propoſées

par une puiſſance à une autre, ayant été rejetées, le peuple François, frivole, aimable, léger, mais toujours *citoyen*, a jeté les hauts cris; ſes clameurs ne ſe ſont point bornées à des bruits ſtériles, & une ſouſcription pour augmenter la marine de ce royaume vient d'être ouverte avec le plus grand ſuccès. Il eſt hors de doute que l'eſprit patriotique, accru encore par les ſacrifices que le roi très-chrétien vouloit faire, produira un bon effet, dont le réſultat ſera probablement de procurer une paix honorable & ſolide.

ANECDOTES

Sur les ouvrages de quelques gens de lettres vivants.

VOLTAIRE.

TOUT le monde ſait que la paſſion la plus vive que ce poëte ait eue dans le cœur, eſt celle dont il a brûlé longtemps pour madame *la Maréchale* de ***. C'eſt dans les premiers mo-

ments de ſon amour qu'il commença la *Henriade*; la Maréchale devint coquette, & monſieur de Voltaire jaloux; les amants ſe brouillerent; le poëme étant fini, l'auteur en envoya un exemplaire à la Maréchale avec ce madrigal, qui n'eſt imprimé nulle part:

Quand vous m'aimiez, mes vers étoient aimables,
Je chantois dignement vos graces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables,
Il eût été parfait; mais vous ne m'aimez plus.

PIRON.

Fernand Cortez, tragédie de cet auteur, ayant paru trop long à la premiere repréſentation, les comédiens députerent *Legrand* à monſieur Piron, pour le prier de faire quelques corrections à ſa piece; l'auteur, offenſé du propos, ſe gendarma contre le comédien; mais celui-ci inſiſta, & apporta l'exemple de monſieur de Voltaire, qui corrige ſes pieces au gré du public. *Cela eſt différent*, répondit Piron, *Voltaire travaille en marqueterie, & moi*

je jette en bronze : ſi le mot n'eſt pas modeſte, il faut convenir qu'il eſt expreſſif.

Boindin ſe plaignant au même auteur du mauvais ordre qui régnoit à la comédie Françoiſe, Piron lui dit : ne parlez pas d'elle, *c'eſt une vielle Catin qui a perdu ſes regles.*

La *Sémiramis* de M. de Voltaire ne fut pas fort accueillie à la premiere repréſentation ; l'auteur trouvant M. Piron dans le foyer, lui demanda ce qu'il penſoit de ſa tragédie : *je penſe*, reprit celui-ci, *que vous voudriez bien que je l'euſſe faite..... je vous aime aſſez pour cela*, répondit M. de Voltaire.

ROI.

Le lendemain de la premiere repréſentation des *fêtes de Polymnie*, opéra de feu *Cahuzac*, qui ne réuſſit point, M. Roi étoit à la meſſe aux *petits-peres ;* un enfant de trois ans ſiffloit entre les bras de ſa *bonne :* le poëte ſe tourne & lui dit d'un grand ſang-froid : *dites à cet enfant de ne point ſiffler ; ce n'eſt pas Cahuzac qui dit la meſſe.*

CHATEAUBRUN.

CHATEAUBRUN.

Cet auteur, maître d'hôtel du duc d'Orléans, reparut ſur la ſcene après 40 ans, en donnant la tragédie des *Troïennes*. Dans le ſecond acte, un Troïen venoit ſe jeter aux genoux du vainqueur, pour lui expoſer la miſere de ſa patrie & lui demander du pain. *J'aurois été bien ſurpris*, dit alors un plaiſant du parterre, *ſi on ne parloit pas de manger dans une piece faite par un maître d'hôtel.* Ce mot a fait changer le trait.

CHEVRIER.

Ce n'eſt que moi.

Dans la comédie de la revue des théatres, l'auteur avoit introduit une danſeuſe de l'opéra; elle arrivoit préciſément dans un moment où la piece chanceloit: *la critique* voyant cette fille débuter par des entrechats, lui demande:

Quel motif en ces lieux vous fait porter vos pas?

La danſeuſe répond :

Je viens tirer un auteur d'embarras.

Ma foi, *il étoit temps*, repartit quelqu'un : le parterre ſe mit à rire, & la piece tomba.

CRÉBILLON.

On demandoit un jour à ce poëte, dont on a attribué les tragédies à un *chartreux*, quel étoit ſon meilleur ouvrage : *je ne ſais*, répondit-il, *quel eſt le meilleur ; mais je ſuis ſûr*, montrant ſon fils, *que voilà le plus mauvais : c'eſt*, répliqua vivement celui-ci, *qu'il n'eſt pas du chartreux.*

LE CHEVALIER DE LA MORLIERE.

Dans la comédie de *la Créole* de cet auteur, un valet, après avoir fait à ſon maître le détail d'une fête, lui demande ce qu'il en penſe : *que tout cela ne vaut pas le diable*, répond le maître : le parterre, en *chorus*, répéta ces mots, & la piece ne fut pas achevée.

FAVART.

Il étoit garçon pâtiſſier chez ſon pere, quand il fit ſes premieres parodies ; ayant envoyé à M. de Voltaire celle d'*Hyppolite & d'Aricie*, dans un pâté de ſa façon, le prince des poëtes lui répondit en deux mots : *j'ai vu, Monſieur, vos deux ouvrages ; le pâté étoit bon & la parodie excellente.* Il eſt ſingulier que M. Favart, fort libre dans ſes pieces, rougiſſe à la moindre équivoque comme une fille bien née.

GAUBIER.

Cet auteur donna en 1753 *Brioché*, parodie d'un acte d'opéra ; cette piece n'ayant point réuſſi, quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il l'avoit riſquée au théatre, il répondit : *il y a ſi long-temps que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai choiſi cette occaſion pour raſſembler tout le monde, & prendre ma revanche en gros.* Il la prit effectivement avec uſure.

LATTAIGNAT.

Cet auteur, conſeiller au parlement

de Paris, ayant donné la comédie du *fat* en 1751, cette piece tomba, parce qu'il n'avoit pas bien ſaiſi les nuances de ce caractere. M. Piron, inſtruit de cette chûte, s'écria : *je m'y attendois ; jamais un homme ne ſe connoît aſſez pour ſe peindre au naturel.*

SAINTE-FOIX.

Mademoiſelle la Mothe jouant le rôle de la fée, dans la comédie de *l'oracle* de cet auteur, & ne rempliſſant pas ce rôle au gré de ſes deſirs, il courut à elle, & lui arrachant la baguette qu'elle tenoit dans ſa main, il dit d'une voix dure : *rendez cette baguette, j'ai beſoin dans ma piece d'une fée & non pas d'une ſorciere.* Mademoiſelle la Mothe voulut inſiſter, mais M. de Sainte-Foix lui répondit toujours avec la même humeur : *vous n'avez pas de voix ici, parce que nous ſommes au théatre & non pas au ſabbat.*

FRÉRON.

Lorſqu'on donna au théatre François le *ſouper*, petite piece en un acte du ſieur Fréron, qu'il avoit fauſſement attribuée

au comte de *Treſſan*, perſuadé que le nom de ce poëte aimable préviendroit favorablement le public, l'auteur ſe trouva placé auprès d'un homme qui applaudiſſoit à tout rompre, & crioit en même temps : *ah ! que cela eſt mauvais !* Fréron, ſurpris de ce procédé bizarre, va lui demander pourquoi il dit que la comédie eſt mauvaiſe, dans le temps même qui l'applaudit : *vous m'avez donné*, répliqua l'habitant du parterre, *un billet pour applaudir, je l'ai promis & je tiens parole ; mais je ſuis honnête homme & je ne puis trahir mon ſentiment ; c'eſt pourquoi, tout en battant des mains, je dis & je répete que la piece ne vaut rien.* La ſenſation de ce perſonnage devint générale, & les ſpectateurs excédés d'ennui laiſſerent les acteurs à table, & allerent chercher ailleurs un *ſouper* moins mauvais.

Autres anecdotes relatives au ſpectacle.

Le chevalier de *Tintiniac*, officier aux gardes Françoiſes, s'étant placé à une piece nouvelle au milieu du théatre, un ſpectateur cria du fond du parterre.

annoncez. M. de Tintiniac ne ſe remua point ; les clameurs redoublerent, on pouſſa les choſes juſqu'à crier : *annoncez, l'homme à l'habit gris de fer, galonné en or.* Le chevalier ne doutant plus que l'apoſtrophe le regardoit, s'avança ſur le bord du théatre & dit : *j'annonce que vous êtes des drôles que je rouerai de coups.* Le parterre ſe tut, & les acteurs continuerent la piece.

Un abbé coquet s'étant placé au théatre, le parterre de mauvaiſe humeur cria : *à bas, M l'abbé :* celui-ci, ſans ſe démonter, ſe leva, & dit poliment aux gens du parterre : *Meſſieurs, depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte un billet de théatre que de riſquer encore ma tabatiere.* Le parterre même applaudit à la faillie de l'abbé, & tous les rieurs furent de ſon côté. La comédie de l'*eſprit de divorce* fut jouée aux Italiens ; à la ſeconde ſcène on entendit un coup de ſifflet. M. de Morand, auteur de cette piece, ſort des couliſſes où il étoit, & du milieu du théatre il jette ſon chapeau dans le parterre, en diſant : *je compte que celui qui a ſifflé ma piece voudra bien me le rendre ;* à l'inſtant il

deſcend au parterre ; mais perſonne n'a jugé à propos de lui remettre ſon chapeau, il fut obligé de le ramaſſer lui-même : la police ne voulant point qu'un auteur fît applaudir ſes pieces l'épée à la main, fit arrêter M. de Morand, & lui défendit l'entrée des ſpectacles pendant ſix mois.

M. Piron mécontent du jeu de *Sarazin* qui repréſentoit dans une de ſes pieces, & ſachant que cet acteur avoit été abbé dans ſa jeuneſſe, cria au milieu de l'amphithéatre : *cet homme qui n'a pas mérité d'être ſacré à 24 ans, n'eſt pas digne d'être excommunié à 60.* Le mot eſt excellent, mais il eſt mal appliqué ; car Sarazin étoit vraiment comédien.

La tragédie de *Childeric*, du même M. de Morand dont j'ai parlé plus haut, n'eſt pas ſans mérite ; mais il y a trop de billets : un acteur apportant la ſeconde lettre, ne pouvoit paſſer, parce que le théatre étoit rempli de jeunes gens. *Dumont*, vieux plaiſant, qui ſeul avoit le droit qu'il s'étoit arrogé d'avoir une chaiſe au parterre de la comédie, cria : *place au facteur*, & la tragédie tomba.

Le célebre *Dufreſne*, qui ſervit de

modele au *glorieux* de *Deſtouches*, jouant un jour d'un ton de voix baſſe, un ſpectateur cria, *plus haut;* l'acteur qui croyoit être le prince qu'il repréſentoit, répondit ſans s'émouvoir, *& vous, plus bas.* Le parterre indigné repartit par des *brouhaha* qui firent ceſſer le ſpectacle; la police, qui prit connoiſſance de cette affaire, ordonna que Dufreſne feroit des excuſes au public; cet auteur ſouſcrivit à regret à ce jugement, & s'avançant ſur le bord du théatre, il commença ainſi ſa harangue : *Meſſieurs, je n'ai jamais mieux ſenti la baſſeſſe de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui....* Ce début étoit aſſurément très-injurieux pour le public; mais le parterre, plus occupé de la démarche d'un acteur qu'il adoroit, qu'attentif à ſon diſcours, ne voulut pas qu'il continuât, dans la crainte de l'humilier davantage, & Dufreſne eut la gloire d'avoir vexé ceux mêmes qui cherchoient à l'abaiſſer.

Je ne puis terminer ce chapitre des anecdotes, ſans en inſérer une qui me fit beaucoup rire lors de l'événement. Un premier acteur d'opéra tombe malade au moment de la repréſentation; on

on prend pour le remplacer un de ces ſubalternes accoutumés a être ſifflés, quand ils veulent ſortir de leur ſphere étroite ; le roi poſtiche paroît, chante, & il eſt ſifflé ; mais ſans ſe déconcerter, il regarde fixément le parterre & lui dit : *je ne vous conçois pas, & devez-vous imaginer que pour ſix cents livres qu'on me paie par année, j'irai vous donner une voix de mille écus ?* Le public oublia le peu de talent du chanteur, & lui applaudit pendant le reſte de ſon rôle. Ou je me trompe, ou cela prouve qu'il eſt bon d'être quelquefois impudent.

Voilà, je penſe, aſſez d'anecdotes pour cette fois ; ſi elles plaiſent, comme j'ai lieu de le croire, puiſqu'on les a deſirées, j'en ai bon nombre qui pourront trouver place ailleurs.

Nous devons finir cet almanach, que certaines perſonnes que je connois trouveront ſans doute trop long, par dire que M. de Voltaire travaille ſans relâche à ſon *commentaire des œuvres* du grand *Corneille*, dont le premier tome va paroître. Un jeune auteur a *riſqué* ces quatre vers relatifs à l'entrepriſe de M. de Voltaire :

Que manquoit-il encore au plus ſublime auteur,
A Corneille, *en un mot, qu'aucun rival n'efface ?*
Il lui manquoit d'avoir pour ſon commentateur,
Un Voltaire *qui le remplace.*

Son alteſſe monſeigneur le duc de *Bouillon* ayant écrit à M. de Voltaire une lettre en vers, à l'occaſion de l'édition de *Corneille*, que ce poëte prépare pour ajouter un nouvel éclat aux ouvrages de ce grand homme, & faire un ſort heureux aux héritiers de ſon nom, M. de Voltaire y a fait la réponſe ſuivante :

« Vous voilà, *Monſeigneur*, comme » le marquis de *la Fare*, qui com- » mença à ſentir ſon talent pour la » poéſie à peu près à votre âge, quand » certains talents plus précieux étoient » ſur le point de baiſſer un peu & de » l'avertir qu'il y avoit encore d'autres » plaiſirs.

» Ses premiers vers furent pour » l'amour, ſes ſeconds pour l'abbé de » *Chaulieu*. Vos premiers ſont pour » moi, cela n'eſt pas juſte ; mais je » vous en dois plus de reconnoiſſance.

» Vous me dites que j'ai toujours triom-
» phé de mes ennemis, c'est vous qui
» faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrois-je regretter les rives de la Seine?
La fille de Corneille *écoute mes leçons,*
Je suis chanté par un Turenne :
J'ai pour moi deux grandes maisons,
Chez Bellone *& chez* Melpomene ;
A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut mépriser les Frérons,
Et contenter gaîment leur sottise & leur haine.
. . . . . .
. . . . . .
Ah! c'est pour un amant un passe-temps bien doux,
D'embrasser la beauté qui subjugue son ame,
Et d'affubler encore du sel de l'épigramme
Un rival fâcheux & jaloux.
Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous;
Mais les sots le font-ils?.... Le monde est une guerre;
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux;
Tout mortel combat sur la terre;
Le diable avec Michel *combattit dans les cieux.*
On cabale à la cour, à l'église, à l'armée:
Au parnasse on se bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent; & je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix & se moquer de tout.

« Cependant, *Monseigneur*, tout en riant on peut faire du bien. *Votre* » *altesse* veut en faire à mademoiselle

» *Corneille* ; vous voulez que je vous
» taxe pour le nombre des exemplaires ;
» ſi je ne conſultois que votre cœur, je
» vous taxerois comme le roi : vous en
» ſeriez pour la valeur de 200 ; mais
» comme je ſais que vous allez par-tout
» ſemant votre argent, & que ſouvent
» il ne vous en reſte guère, je me
» réduis à ſix, & j'augmenterai le nom-
» bre ſi j'apprends que vous êtes devenu
» économe.

» Je ſupplie *votre alteſſe* de conſer-
» ver vos bontés *au Suiſſe* VOLTAIRE. »

Ce qu'on vient de rapporter honore à la fois le duc de Bouillon & M. de Voltaire ; un homme de génie eſt l'égal des grands, & il n'y a que les petits eſprits, toujours reſſerrés en eux-mêmes, qui veulent mettre un intervalle entre la naiſſance & le talent ; ſi cette différence eſt réelle, je dirai, n'en déplaiſe à quelques comtes Allemands, qu'elle doit être en faveur du mérite : car, quoi qu'en diſent ces *machines* titrées, qui ne trouvent pas mes vers bons, je terminerai mon almanach par ces huit vers que je tire d'une ode que je pris la liberté d'adreſſer, au mois de mai der-

nier, à S. A. R. le duc Charles de Lorraine, malgré les obstacles réitérés qu'un nommé G*** opposa au zele désintéressé qui m'animoit:

Eh! que m'importe à moi le nom de vos aïeux?
Le mérite n'est pas le fruit de la noblesse;
Chez moi le plus grand homme est le plus vertueux;
Le crime seul annonce la bassesse.

Mon héros est celui qui protégeant les arts,
Verse sur les talents le feu de son génie,
Et seconde à la fois les partisans de Mars
Et les enfants de la sage Uranie.

FIN.

N. B. Mademoiselle *Catinon*, qu'on a cru morte des suites d'une couche fâcheuse, vit & reparoît sur la scene: au reste, point de médisance sur sa grossesse; elle a épousé M. *la Riviere*, secretaire de légation de S. M. le roi de Pologne, électeur de Saxe, à la cour de France.

58590377